


V 262 aa 58
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1860
Vet. Fr. III B. 1860

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

ŒUVRES COMPLÈTES

D'OCTAVE FEUILLET

Format grand in-18

Scènes et Proverbes	1	volume.
Scènes et Comédies	1	—
Bellah	1	—
La petite Comtesse, le Parc, Onesta	1	—

Dalila, drame en trois actes et six parties.
Péril en la demeure, comédie en deux actes.
Le Village, comédie en un acte.
Le Pour et le Contre, comédie en un acte.
La Fée, comédie en un acte.
La Crise, comédie en quatre actes.

Corbeil, imprimerie de Crété.

LA

PETITE COMTESSE

— LE PARC — ONESTA —

PAR

OCTAVE FEUILLET

Troisième Édition



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1858

LA PETITE COMTESSE

ÉTUDES DE LA VIE MONDAINE

I

GEORGES L. A PAUL B. A PARIS

Du Rozel, 15 septembre.

Il est neuf heures du soir, mon ami, et tu arrives d'Allemagne. On te remet ma lettre, dont le timbre t'annonce d'abord que je suis absent de Paris. Tu te permets un geste d'humeur, et tu me traites de vagabond. Cependant tu te plonges dans ton meilleur fauteuil, tu ouvres ma lettre, et tu apprends que je suis installé depuis cinq jours dans un moulin de basse Normandie. — Un moulin ! comment diantre ! que peut-il faire dans un moulin ? — Ton front se plisse, tes sourcils se rapprochent : tu déposes ma lettre pour un moment, tu prétends pénétrer ce mystère par le seul effort de ton imaginative. Soudain un aimable enjouement se peint sur tes traits ; ta bouche exprime

l'ironie du sage, tempérée par l'indulgence de l'ami, tu as entrevu dans un nuage d'Opéra-comique une meunière poudrée, un corsage de rubans en échelle, une jupe fine et courte, et des bas à coins dorés; bref, une de ces meunières dont le cœur fait tic tac avec accompagnement de hautbois. — Mais les Grâces, qui se jouent sans cesse devant ta pensée, l'égarent parfois : ma meunière ressemble à la tienne comme je ressemble au jeune Colin; elle est coiffée d'un vaste bonnet de coton, auquel la couche la plus intense de farine ne réussit pas à rendre sa couleur primitive; elle porte un jupon d'une laine grossière, qui écorcherait la peau d'un éléphant : bref, il m'arrive fréquemment de confondre la meunière avec le meunier, après quoi il est superflu d'ajouter que je ne suis nullement curieux de savoir si son cœur fait tic tac.

La vérité est que, ne sachant comment tuer le temps, en ton absence, et n'ayant pas lieu d'espérer ton retour avant un mois (c'est ta faute), j'ai sollicité une mission. Le conseil général du département de... venait tout à point d'émettre le vœu qu'une certaine abbaye ruinée, dite l'abbaye du Rozel, fût classée parmi les monuments historiques : on m'a chargé d'examiner de près les titres de la postulante. Je me suis rendu en toute hâte au chef-lieu de ce département *artistique*, où j'ai fait mon entrée avec la gravité importante d'un homme

qui tient entre ses mains la vie ou la mort d'un monument cher au pays. J'ai pris dans l'hôtel quelques renseignements : grande a été ma mortification quand j'ai reconnu que personne ne paraissait soupçonner qu'une abbaye du Rozel existât ou eût jamais existé à cent lieues à la ronde. — Je me suis présenté à la préfecture, sous le coup de ce désenchantement : le préfet, qui est V..., que tu connais, m'a reçu avec sa bonne grâce ordinaire ; mais aux questions que je lui adressais sur l'état des ruines qu'il s'agissait de conserver à l'amour traditionnel de ses administrés, il m'a répondu, avec un sourire distrait, que sa femme, qui avait vu ces ruines dans une partie de campagne, pendant son séjour aux bains de mer, m'en parlerait mieux qu'il ne le saurait faire.

Il m'invita à dîner, et le soir madame V..., après les combats ordinaires de la pudeur expirante, me montra sur son album quelques vues des fameuses ruines, dessinées avec goût. Elle s'exalta tout doucement en me parlant de ces vénérables restes, encadrés, si on l'en croit, dans un site enchanteur, et fort propres, surtout, aux parties de campagne. Un regard suppliant et corrupteur termina sa harangue. Il me semble évident que cette jeune femme est la seule personne du département, qui porte à cette pauvre vieille abbaye un intérêt véritable, et que les pères conscrits du conseil

général ont émis un vœu de pure galanterie. Au surplus, il m'est impossible de ne pas me ranger à leur opinion : l'abbaye a de beaux yeux ; elle mérite d'être classée . elle le sera.

Mon siége était donc fait, dès ce moment, mais il fallait encore l'écrire et l'appuyer de quelques pièces justificatives. Malheureusement les archives et les bibliothèques locales n'abondent pas en traditions relatives à mon sujet : après deux jours de fouilles consciencieuses, je n'avais recueilli que de rares et insignifiants documents, qui peuvent se résumer dans ces deux lignes : « L'abbaye du Rozel, commune du Rozel, a été habitée de temps immémorial par les moines, — qui l'ont quittée — lorsqu'elle a été détruite. »

C'est pourquoi je résolus d'aller, sans plus de retard, demander leur secret à ces ruines mystérieuses, et de multiplier au besoin les artifices de mon crayon pour suppléer à la concision forcée de ma plume. — Je partis mercredi matin pour le gros bourg de***, qui n'est qu'à deux ou trois lieues de l'abbaye. Un coche normand, compliqué d'un cocher normand, me promena tout le jour, comme un monarque indolent, le long des haies normandes. Le soir j'avais fait douze lieues, et mon cocher douze repas. Le pays est beau, quoique d'un caractère agreste un peu uniforme. Sous un bocage éternel se déploie une verdure opulente et

monotone, dans l'épaisseur de laquelle ruminent des bœufs satisfaits. Je conçois les douze repas de mon cocher : l'idée de manger doit se présenter fréquemment et presque uniquement à l'imagination de tout homme qui passe sa vie au milieu de cette grasse nature, dont l'herbe même donne appétit.

Vers le soir cependant, l'aspect du paysage changea : nous entrâmes dans des plaines basses, marécageuses et nues comme des steppes, qui s'étendaient de chaque côté de la route ; le bruit des roues sur la chaussée prit une sonorité creuse et vibrante ; des joncs de couleur sombre et de hautes herbes d'apparence malsaine couvraient, à perte de vue, la surface noirâtre du marais. J'aperçus au loin, à travers le crépuscule et derrière un rideau de pluie, deux ou trois cavaliers lancés à toute bride, qui parcouraient, comme affolés, ces espaces sans bornes : ils s'ensevelissaient par intervalles dans les bas-fonds du pâturage, et reparaissaient tout à coup, galopant toujours avec la même frénésie. Je ne pouvais imaginer vers quel but idéal se précipitaient ces fantômes équestres. Je n'eus garde de m'en informer. Le mystère est doux et sacré.

Le lendemain, je m'acheminai vers l'abbaye, emmenant dans mon cabriolet un grand paysan qui avait les cheveux jaunes, comme Cérès. C'était un valet de ferme qui demeurait depuis sa naissance à deux pas

de mon monument ; il m'avait entendu le matin prendre des informations dans la cour de l'auberge, et s'était offert obligeamment à me conduire aux ruines, qui étaient la première chose qu'il eût vue en venant au monde. Je n'avais nul besoin d'un guide : j'acceptai cependant l'offre de ce garçon, dont l'officieux bavardage semblait me promettre une conversation suivie, où j'espérais surprendre quelque légende intéressante ; mais dès qu'il eut pris place à mes côtés, le drôle devint muet : mes questions semblaient même, je ne sais pourquoi, lui inspirer une profonde méfiance, voisine de la colère. J'avais affaire au génie des ruines, gardien jaloux de leurs trésors. En revanche, j'eus l'avantage de le ramener chez lui en voiture : c'était apparemment ce qu'il avait voulu, et il eut tout lieu d'être satisfait de ma complaisance.

Après avoir déposé devant sa porte cet agréable compagnon, je dus mettre moi-même pied à terre : un escalier de rochers, serpentant sur le flanc d'une lande, me conduisit au fond d'une étroite vallée, qui s'arrondit et s'allonge entre une double chaîne de hautes collines boisées. Une petite rivière y dort sous les aulnes, séparant deux bandes de prairies fines et moelleuses comme les pelouses d'un parc : on la traverse sur un vieux pont d'une seule arche, qui dessine dans une eau tranquille le reflet de sa gracieuse ogive.

Sur la droite, les collines se rapprochent en forme de cirque, et semblent réunir leurs courbes verdoyantes; à gauche, elles s'évasent et vont se perdre dans la masse haute et profonde d'une forêt. La vallée est ainsi close de toutes parts, et offre un tableau dont le calme, la fraîcheur et l'isolement pénètrent l'âme. Si l'on pouvait jamais trouver la paix hors de soi-même, ce doux asile la donnerait : il en donne du moins pour un instant l'illusion.

Le site eût suffi pour me faire deviner l'abbaye, qui sans doute succéda à l'ermitage. Dans cette période de transition brutale et convulsive qui ouvrit si péniblement l'ère moderne, quel immense besoin de repos et de recueillement devait se faire sentir aux âmes délicates et aux esprits contemplatifs ! — Je lis dans le cœur du moine, du poëte, du spiritualiste inconnu que le hasard amena un jour, au milieu de cet âge terrible, sur la pente de ces collines, et qui découvrit soudain le trésor de solitude qu'elles recélaient : je me figure l'attendrissement de ce rêveur fatigué en face d'une scène si paisible ; je me le figure, et en vérité, je ne suis pas loin de le partager. Notre époque, à travers de grandes dissemblances, n'est pas sans quelques rapports essentiels avec les premiers temps du moyen âge : le désordre moral, la convoitise matérielle, la violence barbare, qui caractérisaient cette phase sinistre de

notre histoire, ne semblent éloignés de nous, aujourd'hui, que de la distance qui sépare la théorie de la pratique, le complot de l'exécution, et l'âme perverse de la main criminelle.

Les ruines de l'abbaye sont adossées à la forêt. Ce qui survit de l'abbaye elle-même est peu de chose : à l'entrée de la cour, une porte monumentale ; une aile de bâtiment du douzième siècle, où loge la famille du meunier dont je suis l'hôte ; la salle du chapitre, remarquable par d'élégants arceaux et quelques traces de peintures murales ; enfin deux ou trois cellules, dont une paraît avoir servi de lieu de correction, si j'en juge par la solidité de la porte et des verrous. Le reste a été démoli, et se retrouve par fragments dans les maisonnettes du voisinage. L'église, qui a presque les proportions d'une cathédrale, est d'une belle conservation et d'un effet merveilleux. Le portail et le chevet de l'abside ont seuls disparu : toute l'architecture intérieure, les voussures, les hautes colonnes, sont intactes et comme faites d'hier. Là il semble qu'un artiste ait présidé à l'œuvre de destruction : un coup de pioche magistral a ouvert aux deux extrémités de l'église, à la place du portail et à la place de l'autel, deux baies gigantesques, de sorte que le regard, du seuil de l'édifice, plonge dans la forêt comme à travers un profond arc triomphal. Dans ce lieu

solitaire, cela est inattendu et solennel. J'en fus ravi.

— Monsieur, dis-je au meunier, qui, depuis mon arrivée, observait de loin chacun de mes pas avec cette méfiance féroce qui semble particulière au pays, je suis chargé d'étudier et de dessiner ces ruines. Ce travail me demandera plusieurs jours : ne pourriez-vous m'épargner une course quotidienne du bourg à l'abbaye, en me logeant chez vous, tant bien que mal, pendant une semaine ou deux ?

Le meunier, Normand de race, m'examina des pieds à la tête sans me répondre, en homme qui sait que le silence est d'or : il me toisa, me jaugea, me pesa, et finalement, desserrant ses lèvres enfarinées, il appela sa femme. La meunière apparut alors sur le seuil de la salle du chapitre, convertie en étable à veaux, et je dus lui renouveler ma demande. Elle m'examina, à son tour, mais moins longuement que son mari, et avec le flair supérieur de son sexe, sa conclusion fut, comme j'avais droit de m'y attendre, celle du *præses* dans *le Malade : — Dignus es intrare*. Le meunier, qui vit la tournure que prenaient les choses, souleva son bonnet et me régala d'un sourire. Ces braves gens, du reste, une fois la glace rompue, s'ingénièrent à me dédommager, par mille attentions empressées, de la prudence de leur accueil. Ils voulaient m'abandonner leur propre chambre, ornée des *Aventures de Télémaque*,

à laquelle je préférai — comme eût fait Mentor, — une cellule d'une austère nudité, dont la fenêtre à petits carreaux losangés s'ouvre sur le portail ruiné de l'église et sur l'horizon de la forêt.

Plus jeune de quelques années, j'aurais joui très-vivement de cette poétique installation ; mais je grisonne, ami Paul, ou du moins j'en ai peur, bien que j'essaie encore d'attribuer à de simples jeux de lumière les tons douteux dont ma barbe s'émaille au soleil du midi. Toutefois, si ma rêverie a changé d'objet, elle dure encore et me charme toujours. Mon sentiment poétique s'est modifié, et je crois qu'il s'est élevé. L'image d'une femme n'est plus l'élément indispensable de mon rêve : mon cœur, plus calme, et qui s'étudie à l'être, se retire peu à peu du champ où s'exerce ma pensée. Je ne puis, je l'avoue, trouver un plaisir suffisant dans les pures et sèches méditations de l'intelligence : il faut que mon imagination parle d'abord et donne le branle à mon cerveau, car je suis né romanesque, romanesque je mourrai, et tout ce qu'on peut me demander, tout ce que je puis obtenir de moi, à l'âge où la bienséance commande déjà la gravité, c'est de faire des romans sans amour.

« Les monuments du passé favorisent cette disposition incurable de mon esprit : ils m'aident à ressusciter les mœurs, les passions, les idées de leurs anciens habitants,

et à interroger, sous les caractères variés de chaque époque, la vieille énigme de la vie. — Dans cette cellule où je t'écris, je ne manque pas d'invoquer, chaque soir, des robes de bure et des visages macérés : un moine m'apparaît, tantôt à genoux dans cet angle obscur, sur cette dalle usée, plongé dans les heureuses extases de la foi, tantôt accoudé sur cette noire tablette de chêne, couvrant d'auréoles d'or le parchemin des missels, perpétuant les œuvres du génie antique, ou poursuivant sa science, qui l'effraie, jusqu'aux limites de la magie. Un autre fantôme, debout près de l'étroite fenêtre, attache son regard humide sur la profondeur de ces bois, qui lui rappellent les chasses chevaleresques et les palefrois des châtelaines. — Tu en diras ce qu'il te plaira, j'aime les moines, non pas les moines de la décadence, les moines fainéants, pansus et verts gaillards, qui firent la joie de nos pères, et qui ne font pas la mienne. J'aime et je vénère cette ancienne société monastique, telle que je me la figure, recrutée parmi les races malheureuses et vaincues, conservant seule, au milieu d'un monde barbare, le sentiment et le goût des jouissances de l'esprit, ouvrant un refuge, et le seul refuge possible dans une telle époque, à toute intelligence qui laissait voir, fût-ce sous le sayon de l'esclave, quelque étincelle de génie. Combien de poëtes, de savants, d'artistes, d'inventeurs anonymes

ont dû bénir, pendant dix siècles, ce droit d'asile respecté, qui les avait arrachés aux misères poignantes et à la vie bestiale de la glèbe ! L'abbaye aimait à découvrir ces pauvres penseurs plébéiens et à seconder le développement de leurs aptitudes diverses : elle leur assurait le pain de chaque jour et le doux bienfait du loisir, elle s'honorait et se parait de leurs talents. Quoique leur cercle fût étroit, ils y exerçaient, du moins librement, les facultés qu'ils tenaient de Dieu : ils vivaient heureux, quoiqu'ils dussent mourir ignorés.

Que plus tard le cloître se soit écarté de ces nobles et sévères traditions, qu'il ait dégénéré de chute en chute jusqu'aux frères Fredons et jusqu'au directeur spirituel de Panurge, cela est possible ; il a dû subir le destin commun à toutes les institutions qui ont fait leur temps, et qui survivent à leur œuvre accomplie. Toutefois il se peut bien que l'esprit gaulois de la bourgeoisie émancipée, auquel vint s'ajouter bientôt l'esprit de la réforme, ait dessiné dans nos vieilles abbayes plus de caricatures que de portraits. Quoi qu'il en soit, même en lisant Rabelais avec le respect qui convient, aucun homme doué de pensée ne saurait oublier que, durant cette triste nuit du moyen âge, le dernier rayon de la pure vie intellectuelle éclaire le front pâle du moine.

Jusqu'à présent l'ennui m'a épargné dans ma soli-

tude. T'avouerai-je même que j'y éprouve un contentement singulier ? Il me semble que je suis à mille lieues des choses d'ici-bas, et qu'il y a une sorte de trêve et de temps d'arrêt dans la misérable routine de mon existence, à la fois tourmentée et banale. Je savoure ma complète indépendance avec l'allégresse naïve d'un Robinson de douze ans. Je dessine quand il me plaît : le reste du temps je me promène çà et là à l'aventure, en ayant grand soin de ne jamais franchir les bornes du vallon sacré. Je m'asseois sur le parapet du pont, et je regarde couler l'eau ; je vais à la découverte dans les ruines ; je m'enfonce dans les souterrains : j'escalade les degrés rompus du beffroi ; je ne puis les redescendre, et je demeure à cheval sur une gargouille, faisant une assez sotte figure, jusqu'à ce que le meunier m'apporte une échelle. Je m'égare la nuit dans la forêt, et je vois passer les chevreuils au clair de la lune. Que veux-tu ? Tout cela me berce agréablement, et me produit l'impression d'un rêve d'enfant, que je fais dans l'âge mûr.

Ta lettre, datée de Cologne, et qu'on m'a renvoyée ici suivant mes instructions, a seule troublé ma béatitude. Je me console difficilement d'avoir quitté Paris presque à la veille de ton retour. Que le ciel confonde tes caprices et ton indécision ! Tout ce que je puis faire maintenant, c'est de hâter mon travail ; mais où trouver

les documents historiques qui me manquent ? Je tiens sérieusement à sauver ces ruines. Il y a là un paysage rare, un tableau de prix, qu'on ne peut laisser périr sans vandalisme.

Et puis j'aime les moines, te dis-je. Je veux rendre à leurs ombres cet hommage de sympathie. Oui, si j'avais vécu, il y a quelque mille ans, j'aurais certainement cherché parmi eux le repos du cloître en attendant la paix du ciel. Quelle existence m'eût mieux convenu ? Sans souci de ce monde et assuré de l'autre, sans troubles du cœur ni de l'esprit, j'aurais écrit paisiblement de douces légendes auxquelles j'eusse été crédule, j'aurais déchiffré curieusement des manuscrits inconnus et découvert en pleurant de joie l'Iliade ou l'Énéide ; j'aurais dessiné des rêves de cathédrales, chauffé des alambics, — et peut-être inventé la poudre : ce n'est pas ce que j'aurais fait de mieux.

Allons ! il est minuit : frère, il faut dormir.

Post-scriptum. Il y a des spectres ! — Je fermais cette lettre, mon ami, au milieu d'un silence solennel, quand soudain mon oreille s'est emplie de bruits mystérieux et confus, qui paraissaient venir du dehors, et où j'ai cru distinguer le sourd murmure d'une foule. Je me suis approché fort surpris de la fenêtre de ma cellule, et je ne saurais trop te dire la nature précise de l'émotion que j'ai ressentie en apercevant les ruines

de l'église éclairées d'une lumière resplendissante : le vaste portail et les ogives béantes jetaient des flots de clarté jusque sur les bois lointains. Ce n'était point, ce ne pouvait être un incendie. J'entrevoyais, d'ailleurs, à travers les trèfles de pierre, des ombres de taille surhumaine, qui passaient dans la nef, paraissant exécuter avec une sorte de rhythme quelque cérémonie bizarre. — J'ai brusquement ouvert ma fenêtre : au même instant, de bruyantes fanfares ont éclaté dans la ruine, et ont fait retentir tous les échos de la vallée ; après quoi j'ai vu sortir de l'église une double file de cavaliers armés de torches et sonnant du cor, quelques-uns vêtus de rouge, d'autres drapés de noir et la tête couverte de panaches. Cette étrange procession a suivi, toujours dans le même ordre, avec le même éclat et les mêmes fanfares, le chemin ombragé qui borde les prairies. Arrivée sur le petit pont, elle a fait une station : j'ai vu les torches s'élever, s'agiter et lancer des gerbes d'étincelles ; les cors ont fait entendre une cadence prolongée et sauvage ; puis, soudain, toute lumière a disparu, tout bruit a cessé, et la vallée s'est ensevelie de nouveau dans les ténèbres et dans le silence profond de minuit. Voilà ce que j'ai vu et entendu. Toi, qui arrives d'Allemagne, as-tu rencontré le chasseur Noir ? Non ? Pends-toi donc !

II

16 septembre.

L'ancienne forêt de l'abbaye appartient à un riche propriétaire du pays, le marquis de Malouet, descendant de Nemrod, et dont le château paraît être le centre social du pays. Il y a presque chaque jour, en cette saison, grande chasse dans la forêt : hier la fête s'acheva par un souper sur l'herbe suivi d'un retour aux flambeaux. J'aurais volontiers étranglé l'honnête meunier qui m'a donné, à mon réveil, cette explication en langue vulgaire de ma ballade de minuit.

Voilà donc le monde qui envahit avec toutes ses pompes ma chère solitude. Je le maudis, Paul, dans toute l'amertume de mon cœur. Je lui ai dû hier soir, à la vérité, une apparition fantastique qui m'a charmé ; mais je lui dois aujourd'hui une aventure ridicule, dont je suis seul à ne point rire, car j'en suis le héros.

J'étais ce matin mal disposé au travail ; j'ai dessiné toutefois jusqu'à midi, mais il m'a fallu y renoncer : j'avais la tête lourde, l'humeur maussade, je sentais vaguement dans l'air quelque chose de fatal. Je suis rentré un instant au moulin pour y déposer mon attirail ; j'ai chicané la meunière consternée au sujet de je ne sais quel brouet cruellement indigène qu'elle m'avait servi à déjeuner ; j'ai rudoyé les deux enfants

de cette bonne femme qui touchaient à mes crayons; enfin j'ai donné au chien du logis un coup de pied accompagné de la célèbre formule : Juge, si tu m'avais fait quelque chose !

Assez peu satisfait de moi-même, comme tu le penses, après ces trois petites lâchetés, je me suis dirigé vers la forêt pour m'y dérober autant que possible à la lumière du jour. Je me suis promené près d'une heure sans pouvoir secouer la mélancolie prophétique qui m'obsédait. Avisant enfin, au bord d'une des avenues qui traversent la forêt, et sous l'ombrage des hêtres, un épais lit de mousse, je m'y suis étendu avec mes remords, et je n'ai pas tardé à m'y endormir d'un profond sommeil. — Dieu ! que n'était-ce celui de la mort !

Je ne sais depuis combien de temps je dormais, quand j'ai été réveillé tout à coup par un certain ébranlement du sol dans mon voisinage immédiat : je me suis levé brusquement, et j'ai vu à quatre pas de moi, dans l'avenue, une jeune femme à cheval. Mon apparition subite a un peu effrayé le cheval, qui a fait un écart. La jeune femme, qui ne m'avait pas encore aperçu, le ramenait en lui parlant. Elle m'a paru jolie, mince, élégante. J'ai entrevu rapidement des cheveux blonds, des sourcils d'une nuance plus foncée, un œil vif, un air de hardiesse, et un feutre à panache bleu

campé sur l'oreille avec trop de crânerie. — Pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut que tu saches que j'étais vêtu d'une blouse de touriste maculée d'ocre rouge ; de plus, je devais avoir cet œil hagard et cette mine effarée, qui donnent à celui qu'on éveille en sursaut une physionomie à la fois comique et alarmante. Joins à tout cela une chevelure en désordre, une barbe semée de feuilles mortes, et tu n'auras aucune peine à t'expliquer la terreur qui a subitement bouleversé la jeune chasseresse au premier regard qu'elle a jeté sur moi : — elle a poussé un faible cri, et, tournant bride aussitôt, elle s'est sauvée au galop de bataille.

Il m'était impossible de me méprendre sur la nature de l'impression que je venais de produire : elle n'avait rien de flatteur. Toutefois j'ai trente-cinq ans, et il ne suffit plus, Dieu merci, du coup d'œil plus ou moins bienveillant d'une femme pour troubler la sérénité de mon âme. J'ai suivi d'un regard souriant la fuyante amazone ; à l'extrémité de l'allée dans laquelle je venais de ne point faire sa conquête, elle a tourné brusquement à gauche, s'engageant dans une avenue parallèle. Je n'ai eu qu'à traverser le fourré voisin pour la voir rejoindre une cavalcade composée de dix ou douze personnes, qui semblaient l'attendre, et auxquelles elle criait de loin, d'une voix entrecoupée : —

Messieurs ! Messieurs ! un sauvage ! il y a un sauvage dans la forêt !

Intéressé par ce début, je m'installe commodément derrière un épais buisson, l'œil et l'oreille également attentifs. On entoure la jeune femme ; on suppose d'abord qu'elle plaisante, mais son émotion est trop sérieuse pour n'avoir point d'objet. Elle a vu, elle a bien clairement vu, non pas précisément un sauvage si l'on veut, mais un homme déguenillé dont la blouse en lambeaux semblait couverte de sang, dont le visage, les mains et toute la personne étaient d'une saleté repoussante, la barbe effroyable, les yeux à moitié sortis de leurs orbites ; bref, un individu près duquel le plus atroce brigand de Salvator n'est qu'un berger de Watteau. Jamais amour-propre d'homme ne fut à pareille fête. Cette charmante personne ajoutait que je l'avais menacée, et que je m'étais jeté, comme le spectre de la forêt du Mans, à la tête de son cheval. — A ce récit merveilleux répond un cri général et enthousiaste : — Donnons-lui la chasse ! cernons-le ! traquons-le ! hop ! hourrah ! — et là-dessus toute la cavalerie s'ébranle au galop sous la direction de l'aimable conteuse.

Je n'avais, suivant toute apparence, qu'à demeurer tranquillement blotti dans ma cachette pour dépister les chasseurs, qui m'allaient chercher dans l'avenue

où j'avais rencontré l'amazone. Malheureusement j'eus la pensée, pour plus de sûreté, de gagner le fourré qui se présentait en face de moi. Comme je traversais le carrefour avec précaution, un cri de joie sauvage m'apprend que je suis aperçu ; en même temps je vois l'escadron tourner bride et revenir sur moi comme un torrent. Un seul parti raisonnable me restait à prendre, c'était de m'arrêter, d'affecter l'étonnement d'un honnête promeneur qu'on dérange, et de déconcerter mes assaillants par une attitude à la fois digne et simple ; mais, saisi d'une sotte honte, qu'il est plus facile de concevoir que d'expliquer, convaincu, d'ailleurs, qu'un effort vigoureux allait suffire pour me délivrer de cette poursuite importune et pour m'épargner l'embarras d'une explication, je commets la faute, à jamais déplorable, de hâter le pas, ou plutôt, pour être franc, de me sauver à toutes jambes. Je traverse le chemin comme un lièvre, et je m'enfonce dans le fourré, salué au passage d'une salve de joyeuses clameurs. Dès cet instant, mon destin était accompli ; toute explication honorable me devenait impossible ; j'avais ostensiblement accepté la lutte avec ses chances les plus extrêmes.

Cependant je possédais encore une certaine dose de sang-froid, et tout en fendant les broussailles avec fureur, je me berçais de réflexions rassurantes. Une fois

séparé de mes persécuteurs par l'épaisseur d'un fourré inaccessible à la cavalerie, je saurais gagner assez d'avance pour me rire de leurs vaines recherches. — Cette dernière illusion s'est évanouie lorsque, arrivé à la limite du couvert, j'ai reconnu que la troupe maudite s'était divisée en deux bandes, qui m'attendaient l'une et l'autre au débouché. A ma vue, il s'est élevé une nouvelle tempête de cris et de rires, et les trompes de chasse ont retenti de toutes parts. J'ai eu le vertige ; la forêt a tourbillonné autour de moi ; je me suis jeté dans le premier sentier qui s'est offert à mes yeux, et ma fuite a pris le caractère d'une déroute désespérée.

La légion implacable des chasseurs et des chasseresses n'a pas manqué de s'élancer sur mes traces avec un redoublement d'ardeur et de stupide gaieté. Je distinguais toujours à leur tête la jeune femme au panache bleu, qui se faisait remarquer par un acharnement particulier, et que je vouais de bon cœur aux accidents les plus sérieux de l'équitation. C'était elle qui encourageait ses odieux complices, quand j'étais parvenu un instant à leur dérober ma piste ; elle me découvrait avec une clairvoyance infernale, me montrait du bout de sa cravache, et poussait un éclat de rire barbare, quand elle me voyait reprendre ma course à travers les halliers, soufflant, haletant, éperdu, absurde. J'ai couru

ainsi pendant un temps que je ne saurais apprécier, accomplissant des prouesses de gymnastique inouïes, perçant les taillis épineux, m'embourbant dans les fondrières, sautant les fossés, rebondissant sur mes jarrets avec l'élasticité d'un tigre, galopant à la diable, sans raison, sans but, et sans autre espérance que de voir la terre s'entr'ouvrir sous mes pas.

Enfin, et par un simple effet du hasard, car depuis longtemps j'avais perdu toutes notions topographiques, j'ai aperçu les ruines devant moi; j'ai franchi par un dernier élan l'espace libre qui les sépare de la forêt, j'ai traversé l'église comme un excommunié, et je suis arrivé tout flambant devant la porte du moulin. Le meunier et sa femme étaient sur le seuil, attirés par le bruit de la cavalcade, qui me suivait de près; ils m'ont regardé avec une expression de stupeur; j'ai vainement cherché quelques paroles d'explication à leur jeter en passant, et après d'incroyables efforts d'intelligence, je n'ai pu que leur murmurer niaisement : Si l'on me demande... dites que je n'y suis pas !... Puis j'ai gravi d'un saut l'escalier de ma cellule, et je suis venu tomber sur mon lit dans un état de complet épuisement.

Cependant, Paul, la chasse se précipitait tumultueusement dans la cour de l'abbaye; j'entendais le piétinement des chevaux, la voix des cavaliers, et même le

son de leurs bottes sur les dalles du seuil, ce qui me prouvait qu'une partie d'entre eux avait mis pied à terre et me menaçait d'un dernier assaut : je me suis relevé avec un mouvement de rage et j'ai regardé mes pistolets. Heureusement, après quelques minutes de conversation avec le meunier, les chasseurs se sont retirés, non sans me laisser clairement entendre que, s'ils avaient pris meilleure opinion de ma moralité, ils emportaient une idée fort réjouissante de l'originalité de mon caractère.

Tel est, mon ami, l'historique fidèle de cette journée malheureuse, où je me suis couvert franchement et des pieds à la tête, d'une espèce d'illustration à laquelle tout Français préférera celle du crime. J'ai, à cette heure, la satisfaction de savoir que je suis, dans un château voisin, au milieu d'une société de brillants cavaliers et de belles jeunes femmes un texte de plaisanteries inépuisable. Je sens de plus, depuis mon mouvement de flanc (comme on a coutume d'appeler à la guerre les retraites précipitées), que j'ai perdu à mes propres yeux quelque chose de ma dignité, et je ne puis me dissimuler, en outre, que je suis loin de jouir auprès de mes hôtes rustiques de la même considération.

En présence d'une situation si gravement compromise, j'ai dû tenir conseil : après une courte délibéra-

tion, j'ai rejeté bien loin, comme puéril et pusillanime, le projet que me suggérait mon amour-propre aux abois, celui de quitter ma résidence, et même d'abandonner le pays. J'ai pris le parti de poursuivre philosophiquement le cours de mes travaux et de mes plaisirs, de montrer une âme supérieure aux circonstances, et de donner enfin aux amazones, aux centaures et aux meuniers le beau spectacle du sage dans l'adversité.

III

20 septembre.

Je reçois ta lettre.. Tu es de la vraie race des amis du Monomotapa. Mais quel enfantillage! Voilà la cause de ton brusque retour! Un rien, un méchant cauchemar, qui, deux nuits de suite, te fait entendre ma voix t'appelant à mon secours. Ah! fruits amers de la détestable cuisine allemande! — Vraiment, Paul, tu es bête. Tu me dis pourtant des choses qui me touchent jusqu'aux larmes. Je ne saurais te répondre à mon gré. J'ai le cœur tendre et le verbe sec. Je n'ai jamais pu dire à personne: Je vous aime. Il y a un démon jaloux qui altère sur mes lèvres toute parole de tendresse, et lui donne une inflexion d'ironie. — Mais, Dieu merci, tu me connais.

Il paraît que je te fais rire quand tu me fais pleurer? Allons, tant mieux. Oui, ma noble aventure de la

forêt a une suite, et une suite dont je me passerais bien. Tous les malheurs dont tu me sentais menacé sont arrivés : sois donc tranquille.

Le lendemain de ce jour néfaste, je débutai par reconquérir l'estime de mes hôtes du moulin, en leur racontant de bonne grâce les plus piquants épisodes de ma course. Je les vis s'épanouir à ce récit; la femme, en particulier, se pâmait avec des convulsions atroces et des ouvertures de mâchoire formidables. Je n'ai rien vu de si hideux en ma vie que cette grosse joie de vachère.

En témoignage d'un retour de sympathie complet, le meunier me demanda si j'étais chasseur, ôta du croc de sa cheminée un long tube rouillé qui me fit penser à la carabine de Bas-de-Cuir, et me le mit entre les mains en me vantant les qualités meurtrières de cet instrument. J'acceptai sa politesse avec une apparence de vive satisfaction, n'ayant jamais eu le cœur de détromper les gens qui croient m'être agréables, et je me dirigeai vers les bois-taillis qui couvrent les collines, portant comme une lance cette arme vénérable, qui me paraissait en effet des plus dangereuses. J'allai m'asseoir dans les bruyères et je déposai le long fusil près de moi, puis je m'amusai à écarter à coup de pierre les jeunes lapins qui venaient jouer imprudemment dans le voisinage d'une machine

de guerre dont je ne pouvais répondre. Grâce à ces précautions, pendant plus d'une heure que dura ma chasse il n'arriva d'accident ni au gibier ni à moi.

A te dire vrai, j'étais bien aise de laisser passer le moment où les chasseurs du château avaient coutume de se mettre en campagne, ne me souciant pas, par un reste de vaine gloire, de me trouver sur leur passage ce jour-là. Vers deux heures de l'après-midi, je quittai mon lit de menthe et dé serpolet, convaincu que je n'avais à redouter désormais aucune rencontre importune. Je remis la canardière au meunier, qui sembla un peu étonné, peut-être de me revoir les mains vides, et plus probablement de me revoir en vie. J'allai m'installer en face du portail, et j'entrepris d'achever une vue générale de la ruine, aquarelle magnifique qui doit enlever les suffrages du ministre.

J'étais profondément absorbé dans mon travail, quand je crus tout à coup entendre plus distinctement qu'à l'ordinaire ce bruit de cavalerie qui, depuis ma mésaventure, chagrinait sans cesse mes oreilles. Je me retournai avec vivacité, et j'aperçus l'ennemi à deux cents pas de moi. Il était cette fois en tenue de ville, paraissant équipé pour une simple promenade ; il avait fait depuis la veille quelques recrues des deux sexes, et offrait véritablement une masse imposante. Quoique préparé de longue main à cette occurrence, je ne pus

me défendre d'un certain malaise, et je pestai fort contre ces désœuvrés infatigables. Toutefois, je n'eus pas même la pensée de faire retraite ; j'avais perdu le goût de la fuite pour le reste de mes jours.

A mesure que la cavalcade approchait, j'entendais des rires étouffés et des chuchotements dont le secret ne m'échappait point: je dois t'avouer qu'un grain de colère commençait à fermenter dans mon cœur, et tout en continuant ma besogne avec l'apparence du plus vif intérêt et des poses de tête admiratives devant mon aquarelle, je prêtais à la scène qui se passait derrière moi une attention sombre et vigilante. Au surplus l'intention définitive des promeneurs parut être de ménager mon infortune : au lieu de suivre le sentier au bord duquel j'étais établi, et qui était le chemin le plus court pour gagner les ruines, ils s'écartèrent un peu sur la droite et défilèrent en silence. Un seul d'entre eux, quittant le groupe principal, fit brusquement une pointe de côté, et vint s'arrêter à dix pas de mon atelier : quoique j'eusse le front penché sur mon dessin, je sentis, par cette étrange intuition que chacun connaît, un regard humain se fixer sur moi. Je levai les yeux d'un air d'indifférence, les rabaissant presque aussitôt : ce rapide mouvement m'avait suffi pour reconnaître dans cet observateur indiscret la jeune dame au panache bleu, cause première de mes

disgrâces. Elle était là, campée sur son cheval le menton en l'air, les yeux à demi clos, me considérant des pieds à la tête avec une insolence admirable. J'avais cru devoir d'abord, par égard pour son sexe, m'abandonner sans défense à son impertinente curiosité ; mais au bout de quelques secondes, comme elle continuait son manége, je perdis patience, et, relevant la tête plus franchement j'arrêtai mon regard sur le sien, avec une gravité polie, mais avec une profonde insistance. Elle rougit, ce que voyant, je la saluai. Elle me fit, de son côté une légère inclination, s'éloigna au galop de chasse, et disparut sous la voûte de la vieille église. — Je demeurai ainsi maître du champ de bataille, savourant avec plaisir le triomphe de fascination que je venais de remporter sur cette petite personne, qu'il y avait assurément du mérite à décontenancer.

La promenade dans la forêt dura vingt minutes à peine, et je vis bientôt la brillante fantasia déboucher pêle-mêle hors du portail. Je feignis de nouveau une profonde abstraction, mais cette fois encore un cavalier se détacha de la compagnie, et s'avança vers moi : c'était un homme de grande taille, qui portait un habit bleu, boutonné militairement jusqu'à la gorge. Il marchait si droit sur mon petit établissement, que je ne pus m'empêcher de lui supposer la résolution arrêtée

de passer par-dessus, afin de faire rire les dames. Je le surveillais en conséquence d'un œil furtif, mais alerte, lorsque j'eus le soulagement de le voir s'arrêter à deux pas de mon tabouret, et ôter son chapeau : « Monsieur, me dit-il d'une voix franche et pleine, voulez-vous me permettre de voir votre dessin ? » Je lui rendis son salut, m'inclinai en signe d'acquiescement, et poursuivis mon travail. Après un moment de silencieuse contemplation, l'inconnu équestre laissa échapper quelques épithètes louangeuses, qui semblaient lui être arrachées par la violence de ses impressions ; puis reprenant l'allocution directe : « Monsieur, me dit-il, permettez-moi de rendre grâces à votre talent ; nous lui devrons, je n'en puis douter, la conservation de ces ruines, qui sont l'ornement de notre pays. » Je quittai aussitôt ma réserve, qui n'eût plus été qu'une bouderie enfantine, et je répondis, comme il convenait que c'était apprécier avec beaucoup d'indulgence une ébauche d'amateur, que j'avais, au reste, le plus vif désir de sauver ces belles ruines, mais que la partie la plus sérieuse de mon travail menaçait de demeurer très-insignifiante, faute de renseignements historiques que j'avais vainement cherchés dans les archives du chef-lieu.

— Parbleu, Monsieur, reprit le cavalier, vous me faites grand plaisir. J'ai dans ma bibliothèque une

est vraiment maître de son temps, de sa fortune et de son honneur. Il faut savoir dire : Non ; même à un pauvre, même à une femme, même à un vieillard aimable, sous peine de livrer à l'aventure sa charité, sa dignité et son indépendance. Faute d'un *non* viril, que de misères, que de chutes, que de crimes, depuis Adam !

Tandis que je pesais à part moi l'invitation qui m'était adressée, ces réflexions m'assaillirent en foule ; j'en reconnus la profonde sagesse, — et je dis : Oui. — Oui fatal, par lequel je perdais mon paradis, échangeant une retraite complétement à mon gré, paisible, laborieuse, romanesque et libre, contre la gêne d'un séjour où la vie mondaine déploie toutes les fureurs de son insipide dissipation.

Je réclamai le temps nécessaire pour préparer mon déménagement, et M. de Malouet me quitta, après une chaleureuse poignée de main, en me déclarant que je lui plaisais fort, et qu'il allait exciter ses deux cuisiniers à me faire un accueil triomphal. — Je vais, me dit-il, leur annoncer un artiste, un poëte ; ça va leur monter l'imagination.

Vers cinq heures, deux domestiques du château vinrent prendre mon mince bagage et m'avertir qu'une voiture m'attendait au haut des collines. Je dis adieu à ma cellule ; je remerciai mes hôtes, et j'embrassai leurs

marmots, tout barbouillés et mal peignés qu'ils étaient. Ce petit monde sembla me voir partir avec regret. J'éprouvais moi-même une tristesse extraordinaire. Je ne sais quel étrange sentiment m'attachait à cette vallée, mais je la quittai, le cœur serré, comme on quitte une patrie.

A demain, Paul, car je n'en puis plus.

IV

26 septembre.

Le château de Malouet est une construction massive et assez vulgaire, qui date d'une centaine d'années. De belles avenues, une cour d'honneur d'un grand style et un parc séculaire lui prêtent toutefois une véritable apparence seigneuriale. — Le vieux marquis vint me recevoir, au bas du perron, passa son bras sous le mien, et après m'avoir fait traverser une longue file de corridors, m'introduisit dans un vaste salon, où régnait une obscurité presque complète; je ne pus qu'entrevoir vaguement, aux lueurs intermittentes du foyer, une vingtaine de personnages des deux sexes, espacés çà et là par petits groupes. Grâce à ce bienheureux crépuscule, je sauvai mon entrée, qui de loin s'était présentée à mon imagination sous un jour solennel et un peu alarmant. Je n'eus que le temps de recevoir le compliment de bienvenue que madame de Malouet

m'adressa d'une voix faible, mais pénétrante et sympathique. Elle me prit le bras presque aussitôt pour passer dans la salle à manger, ayant résolu, à ce qu'il paraît, de ne refuser aucune marque de considération à un coureur d'une si surprenante agilité.

Une fois à table et en pleine lumière, je ne laissai pas de m'apercevoir que mes prouesses de la veille n'étaient pas oubliées, et que j'étais le point de mire de l'attention générale ; mais je supportai bravement ce feu croisé de regards curieux et ironiques, retranché d'une part, derrière une montagne de fleurs qui ornait le milieu de la table, et soutenu de l'autre dans ma position défensive par la bienveillance ingénieuse de ma voisine. — madame de Malouet est une de ces rares vieilles femmes qu'une force d'esprit supérieure ou une grande pureté d'âme ont protégées contre le désespoir, à l'heure fatale de la quarantième année, et qui ont sauvé du naufrage de leur jeunesse une épave unique, mais un charme souverain, celui de la grâce. Petite, frêle, le visage pâli et macéré par une souffrance habituelle, elle justifie exactement le mot de son mari : C'est un souffle, un souffle qui respire l'intelligence et la bonté. Aucune trace de prétention malséante à son âge, un soin exquis de sa personne sans ombre de coquetterie, un oubli complet de la jeunesse perdue, une sorte de pudeur d'être vieille, et

un désir touchant, non de plaire, mais d'être pardonnée, telle est cette marquise que j'adore. Elle a beaucoup voyagé, beaucoup lu, et connaît bien son Paris. Je m'égarai avec elle dans une de ces causeries rapides où deux esprits qui se rencontrent pour la première fois aiment à faire connaissance, allant d'un pôle à l'autre, effleurant toutes choses, controversant avec gaieté et s'accordant avec bonheur.

M. de Malouet profita de l'enlèvement du plat gigantesque qui nous séparait pour s'assurer de l'état de mes relations avec sa femme. Il parut satisfait de notre bonne intelligence évidente, et élevant sa voix sonore et cordiale : — Monsieur, me dit-il, je vous ai parlé de mes deux cuisiniers rivaux ; voici le moment de me prouver que vous méritez la réputation de haut discernement dont je vous ai gratifié auprès de ces virtuoses... Hélas ! je vais perdre le plus ancien, et sans contredit le plus savant de ces maîtres, — l'illustre Jean Rostain. C'est lui, Monsieur, qui, m'arrivant de Paris il y a deux ans, me dit cette belle parole : Un homme de goût, monsieur le marquis, ne peut plus habiter Paris ; on y fait maintenant une certaine cuisine... romantique qui nous mènera loin ! — Bref, Monsieur, Rostain est classique : cet homme rare a une opinion ! Eh bien ! vous venez de goûter successivement à deux plats d'entremets dont la crème forme la

base essentielle: suivant moi, ces deux plats sont réussis l'un et l'autre; mais l'œuvre de Rostain m'a paru d'une supériorité prononcée... Ah! ah! Monsieur, je suis curieux de savoir si vous pourrez de vous-même, et sur cette seule indication, assigner à chaque arbre son fruit, et rendre à César ce qui est à César... Ah! ah! voyons cela.

Je jetai un coup d'œil à la dérobée sur les restes des deux plats que me signalait le marquis, et je n'hésitai pas à qualifier de classique celui que couronnait un temple de l'Amour, avec une image de ce dieu en pâte polychrôme.

— Touché! s'écria le marquis. Bravo! Rostain le saura, et son cœur en sera réjoui. Ah! Monsieur, que n'ai-je eu l'honneur de vous recevoir chez moi quelques jours plus tôt! J'aurais peut-être gardé Rostain, ou, pour mieux dire, Rostain m'eût peut-être gardé, car je ne puis vous cacher, messieurs les chasseurs, que vous n'êtes point dans les bonnes grâces du vieux chef, et je ne suis pas loin d'attribuer son départ, de quelques prétextes qu'il le colore, aux dégoûts dont l'abreuve votre indifférence. Je crus lui être agréable en lui annonçant, il y a quelques semaines, que nos réunions de chasse allaient lui assurer un concours d'appréciateurs digne de ses talents. — Monsieur le marquis m'excusera, me répondit Rostain avec un sourire

mélancolique, si je ne partage point ses illusions : en premier lieu, un chasseur dévore et ne mange point ; il apporte à table un estomac de naufragé, *iratum ventrem*, comme dit Horace, et engloutit sans choix et sans réflexion, *gulæ parens*, les productions les plus sérieuses d'un artiste ; en second lieu, l'exercice violent de la chasse a développé chez le convive une soif désordonnée qui s'assouvit généralement sans modération. Or monsieur le marquis n'ignore pas le sentiment des anciens sur l'usage excessif du vin pendant le repas : —il émousse le goût — *exsurdant vina palatum !* — Néanmoins monsieur le marquis peut être assuré que je travaillerai pour ses invités avec ma conscience habituelle, quoique avec la douloureuse certitude de n'être point compris. — En achevant ces mots, Rostain se drapa dans sa toge, adressa au ciel le regard du génie méconnu, et sortit de mon cabinet.

—J'aurais cru, dis-je au marquis, qu'aucun sacrifice ne vous eût coûté pour retenir ce grand homme.

— Vous me jugez bien, monsieur, reprit M. de Malouet ; mais vous allez voir qu'il me conduisit jusqu'aux limites de l'impossible. Il y a précisément huit jours, M. Rostain, m'ayant demandé une audience particulière, m'annonça qu'il se voyait dans la pénible nécessité de quitter mon service. — Ciel ! monsieur Rostain, quitter mon service ! Et où irez-vous ? — A Paris. —

Comment ! à Paris ! Mais vous aviez secoué sur la grande Babylone la poudre de vos sandales ! La décadence du goût, l'essor de plus en plus marqué de la cuisine romantique ! ce sont vos propres paroles, Rostain... Il soupira : — Sans doute, monsieur le marquis, mais la vie de province a des amertumes que je n'avais point pressenties. — Je lui proposai des gages fabuleux, il refusa. — Voyons, qu'y a-t-il donc, mon ami ? Ah ! je sais ! vous n'aimez point la fille de cuisine ; elle trouble vos méditations par ses chants grossiers : — soit, je la congédie !... Cela ne suffit pas ? C'est donc Antoine qui vous déplaît ? Je le renvoie ! Est-ce mon cocher ? Je le chasse ! — Bref, je lui offris, messieurs, toute ma maison en holocauste. A ces prodigieuses concessions, le vieux chef secouait la tête avec indifférence. — Mais enfin, m'écriai-je, au nom du ciel, monsieur Rostain, expliquez-vous ! — Mon Dieu ! monsieur le marquis, me dit alors Jean Rostain, je vous avouerai qu'il m'est impossible de vivre dans un endroit où je ne trouve personne pour faire ma partie de billard !... — Ma foi ! c'était trop fort ! ajouta le marquis avec une bonhomie plaisante ; je ne pouvais pourtant pas faire moi-même sa partie de billard ! J'ai dû me résigner : j'ai écrit aussitôt à Paris, et il m'est arrivé hier soir un jeune cuisinier à moustaches, qui m'a déclaré se nommer Jacquemart (des Deux-

Sèvres). Le classique Rostain, par un sublime mouvement de gloire, a voulu seconder M. Jacquemart (des Deux-Sèvres) dans son premier travail, et voilà comment j'ai pu vous servir aujourd'hui, messieurs, ce grand repas éclectique dont, je le crains, nous aurons seuls apprécié, monsieur et moi, les mystérieuses beautés.

M. de Malouet se leva de table en achevant l'épopée de Rostain. Après le café, je suivis les fumeurs dans la cour. La soirée était magnifique. Le marquis m'entraîna dans l'avenue, dont le sable fin étincelait aux rayons de la lune, entre les ombres épaisses des grands marronniers. Tout en causant avec une négligence apparente, il me fit subir une sorte d'examen sur beaucoup de matières, comme pour s'assurer que j'étais digne de l'intérêt qu'il m'avait témoigné si gratuitement jusque-là. Nous fûmes loin de nous accorder sur tous les points ; mais, doués l'un et l'autre de bonne foi et de bienveillance, nous trouvâmes presque autant de plaisir à discuter qu'à nous entendre. Cet épicurien est un penseur ; sa pensée, toujours généreuse, a pris dans la solitude où elle s'exerce un tour bizarre et paradoxal. Je voudrais t'en donner une idée. — Il m'embarrassa un peu en me disant tout à coup :
— Quel est votre sentiment, monsieur, sur la noblesse, considérée comme institution dans notre temps et dans

notre France ? — Il vit que j'hésitais. — Parlez franchement, que diantre ! Vous voyez que je suis un homme franc ! — Ma foi ! monsieur, dis-je, j'ai pour la noblesse les sentiments d'un artiste : je la regarde... comme un monument national..., comme une belle ruine historique, que j'aime, que je respecte, quand elle daigne ne pas m'écraser. — Oh ! oh ! reprit-il en riant, nous avons du chemin à faire pour nous entendre sur ce point-là ! Je ne conviendrai jamais que je sois une ruine, même historique ! Je vous étonnerais beaucoup, n'est-ce pas, si je vous disais que, suivant ma manière de voir, il n'y a pas de France possible sans noblesse ?

— Vous m'étonneriez positivement, dis-je.

— C'est pourtant ma pensée, et je la crois sérieuse. Je ne conçois pas plus une nation sans une aristocratie classée, sans une noblesse, que je ne concevrais une armée sans état-major. La noblesse est l'état-major intellectuel et moral d'un pays.

— Est-elle cela chez nous ?

— Elle a été en d'autres temps, monsieur, tout ce qu'elle devait être dans la mesure de la civilisation de ces temps-là ; elle a été la tête, le cœur et le bras de la nation. Elle a méconnu depuis, je l'avoue, et jamais plus cruellement qu'au siècle dernier, le rôle nouveau que lui imposait une ère nouvelle. Aujourd'hui, sans

le méconnaître, elle semble généralement l'oublier. Si le ciel m'eût donné un fils... ah ! je touche là une corde toujours douloureuse dans mon cœur !... je me serais fait un cas de conscience, pour moi, de l'arracher à cette oisiveté boudeuse et découragée où les restes de notre vieille phalange vivent et meurent dans un vain regret du passé. Sans cesser d'être le premier par le courage, — vertu ancienne qui n'a pas cessé, comme on voit, d'être utile au pays, — j'aurais pris soin qu'il fût encore le premier, un des premiers du moins, par les lumières, par la science, par le goût, par toutes les expressions de cette noble activité d'esprit qui nous assure aujourd'hui notre place sous le soleil ! Ah ! dites-moi qu'une aristocratie doit surveiller attentivement la marche de la civilisation de son temps et de son pays, et non-seulement la suivre, mais la guider toujours ! Dites-moi encore, si vous voulez, qu'elle ne doit jamais fermer ses cadres à demeure, qu'elle a parfois besoin de recrues et de sang nouveau, qu'elle doit s'approprier avec choix tout mérite éminent et toute vertu éclatante, je vous l'accorde de grand cœur : c'est mon opinion ; mais ne me dites pas qu'une nation peut se passer d'une aristocratie, — ou permettez-moi en ce cas de vous demander ce que vous pensez de la civilisation américaine : c'est la seule en effet qui soit complétement dégagée de toute

influence immédiate ou lointaine d'une aristocratie présente ou passée.

— Mais il me semble, lui dis-je, évitant de répondre directement à sa question, il me semble qu'en France du moins nous avons cet état-major intellectuel que vous demandez : c'est l'aristocratie naturelle et légitime du travail et du mérite. J'espère que celle-là ne nous manquera jamais. Je crois que la classer, c'est vouloir l'entraver et la restreindre. A quoi bon créer une institution, quand il y a là un fait éternel de sa nature, qui se renouvelle et se perpétue de lui-même à chaque génération ?

— Ta ! ta ! ta ! s'écria le marquis en s'échauffant, voilà du fruit nouveau ! Croyez-vous de bonne foi qu'une nation, un génie national, une civilisation nationale, puissent naître, se développer et se conserver par le seul fait des individualités plus ou moins brillantes que chaque génération met au jour ? Interrogez l'histoire, ou plutôt regardez l'Amérique encore une fois : les États-Unis ont, comme tous les autres états je suppose, leur contingent naturel d'hommes de talent et de vertu ; ont-ils ce qu'on peut appeler un génie national ? quel est-il ? Faites-moi l'honneur de m'en décrire un seul trait... Bah ! ils n'ont pas de capitale seulement ! Je les défie d'en avoir une ! Une capitale n'est que le siége d'une aristocratie. Non, monsieur,

non, le fait ne suffit pas, il y a une loi qu'on ne peut méconnaître : rien de fort, rien de grand, rien de durable sous le ciel sans l'autorité, sans l'unité, sans la tradition. Ces trois conditions de grandeur et de durée, vous ne les trouverez que dans une institution permanente. Il faut une tribu sainte à la garde du feu sacré. Il nous faut un corps d'élite qui se fasse un devoir et un honneur héréditaires de concentrer dans son sein le culte du génie de la patrie, de maintenir, de pratiquer ou d'encourager les vertus, l'urbanité, les sciences, les arts, les industries qui composent ce que le monde entier salue sous le nom de civilisation française ! Figurez-vous enfin une noblesse régénérée dans cet esprit-là, comprenant son métier, ni exclusive ni banale, appuyant toujours sa suprématie officielle sur une véritable et évidente supériorité, notre société, notre civilisation, notre patrie vivront et grandiront. Sinon, non. Paris, vrai symbole aristocratique, vous maintiendra encore quelque temps. Voilà tout... Ah ! ah ! qu'est-ce que vous répondrez à cela ?

— Je vous répondrai par une question, si vous me le permettez : Comment vous comportez-vous de votre personne dans ce petit coin de la France où vous résidez ?

— Mais, monsieur, je m'y comporte fort bien, et suivant mes principes : j'y suis, autant qu'il est en

moi, l'expression la plus élevée de mon temps et de mon pays. J'y importe le bon sens, le bon goût et le drainage. Je daigne être le maire de ma commune. Je bâtis à mes paysans des écoles, des salles d'asile et une église, — le tout à mes frais, bien entendu.

— Et vos paysans, dis-je, qu'est-ce qu'ils font?

— Parbleu ! ils me détestent !

— Vous voyez, lui dis-je en riant, que l'esprit moderne ne souffle pas directement dans le sens de vos théories, puisqu'il suffit de votre qualité de noble pour fermer les yeux et le cœur de ces messieurs à vos vertus et à vos bienfaits.

— Ah ! l'esprit moderne! l'esprit moderne! s'écria le marquis : eh bien ! quand il souffle de travers, il faut le redresser ! Ah ! jeune homme, c'est de la faiblesse, cela ! Je vous dirai comme Rostain : Si vous obéissez servilement à ce que vous appelez l'esprit moderne, vous nous ferez une cuisine romantique qui nous mènera loin !... Or çà, mon jeune ami, allons retrouver ces dames et faire notre whist.

En nous rapprochant du château, nous entendîmes un grand bruit de voix et de rires, et nous aperçûmes au bas du perron une dizaine de jeunes gens sautant et bondissant, comme pour atteindre, sans l'intermédiaire des degrés, la plate-forme qui couronne le double escalier. Nous pûmes pressentir l'explication de

cette gymnastique passionnée aussitôt que la clarté de la lune nous eut permis de distinguer une robe blanche sur la plate-forme. C'était évidemment un tournoi dont la robe blanche devait nommer le vainqueur. La jeune femme (si elle n'eût pas été jeune, ils n'auraient pas sauté si haut) était appuyée sur la balustrade, exposant hardiment à la rosée d'un soir d'automne et aux baisers de Diane sa tête jonchée de fleurs et ses épaules nues : elle se penchait légérement, et tendait aux lutteurs un objet assez difficile à discerner de loin : c'était une fine cigarette, délicat travail de sa main blanche et de ses ongles roses. Bien que ce spectacle n'eût rien que de charmant, M. de Malouet y trouva apparemment quelque chose qui ne lui plut pas, car son accent de bonne humeur se nuança d'une teinte assez sensible d'impatience lorsqu'il murmura: Allons ! j'en étais sûr ! c'est la *petite comtesse !*

Je n'ai pas besoin d'ajouter que j'avais reconnu dans la *petite comtesse* mon amazone aux plumes bleues, qui, avec ou sans plumes, paraît avoir le même tempérament. Elle me reconnut très-bien de son côté, comme tu vas le voir. Au moment où nous achevions, M. de Malouet et moi, de monter le perron, laissant les prétendants rivaux se débattre et s'élancer avec une ardeur croissante, la petite comtesse, intimidée peut-être par la présence du marquis, voulut en finir

et me mit brusquement sa cigarette dans la main en me disant : Tenez ! c'est pour vous ! Au fait, c'est vous qui sautez le mieux. — Et elle disparut sur ce beau trait, qui avait le double avantage de désobliger à la fois les vaincus et le vainqueur.

Ce fut, en ce qui me concerne, le dernier épisode remarquable de la soirée. Après le whist, je prétextai un peu de fatigue, et M. de Malouet eut l'obligeance de m'installer lui-même dans une jolie chambre tendue de perse et contiguë à la bibliothèque. J'y fus incommodé une partie de la nuit par le bruit monotone du piano et par le roulement des voitures, indices de civilisation qui me firent regretter plus amèrement que jamais ma pauvre thébaïde.

V

26 septembre.

J'ai eu la satisfaction de trouver dans la bibliothèque du marquis les documents historiques qui me manquaient. Ils proviennent effectivement de l'ancien chartrier de l'abbaye, et offrent à la famille de Malouet un intérêt particulier. Ce fut un Guillaume Malouet, très-noble homme et chevalier, qui, au milieu du douzième siècle, du consentement de messieurs ses fils, Hugues, Foulques, Jean et Thomas, restaura l'église et fonda l'abbaye en faveur de l'ordre des bénédic-

tins, pour le salut de son âme et des âmes de ses pères, concédant à la congrégation, entre autres jouissances et redevances, la nue-propriété des hommes de l'abbaye, la dîme de tous ses revenus, la moitié de la laine de ses troupeaux, trois charges de cire à toucher chaque année au Mont-Saint-Michel en mer, puis la rivière, les landes, les bois et le moulin, — *et molendinum in eodem situ.* J'ai eu du plaisir à suivre, dans le mauvais latin du temps, la description de ce paysage familier. Il n'a point changé.

La charte de fondation est de 1145. Des chartes postérieures prouvent que l'abbaye du Rozel était en possession, au treizième siècle, d'une sorte de patriarcat sur tous les instituts de l'ordre de saint Benoît qui existaient alors dans la province de Normandie. Il s'y tenait chaque année un chapitre général de l'ordre, présidé par l'abbé du Rozel, et où une dizaine d'autres couvents étaient représentés par leurs plus hauts dignitaires. La discipline, les travaux, le régime temporel et spirituel de tous les bénédictins de la province y étaient contrôlés et réformés avec une sévérité que les procès-verbaux de ces petits conciles attestent dans le plus noble langage. Ces scènes pleines de dignité se passaient dans cette salle capitulaire aujourd'hui honteusement profanée.

Mon abbaye était donc, dans cette grande province, la

première d'un ordre illustre, dont le nom seul rappelle ce que le travail a de plus noble et de plus austère. C'est un beau titre, qui explique la magnificence de l'église, et qui doit en préserver les restes. J'ai désormais sous la main les éléments d'un travail intéressant et complet; mais je m'oublie trop souvent dans la lecture de ces anciennes chartes remplies de petits faits caractéristiques, d'incidents et de coutumes empruntés à la vie de chaque jour, et qui me transportent dans le cœur et dans la réalité même des âges écoulés : ces âges vraisemblablement ne valaient pas le nôtre, mais du moins ils en diffèrent, et nous n'en prenons d'ailleurs que ce qui nous plaît. Peut-être aussi, quand nous aimons à nous approprier par l'étude les idées, les émotions, les habitudes même des hommes qui nous ont précédés sur la terre, sentons-nous la douceur d'étendre dans le passé notre vie personnelle, que borne un si court avenir, de remuer dans notre cœur, pendant notre passage d'un jour, les sensations de plusieurs siècles.

A part les archives, cette bibliothèque est fort riche, et cela me détourne. De plus, le tourbillon mondain qui sévit dans le château ne laisse pas de porter quelques atteintes à mon indépendance. Enfin mes excellents hôtes me reprennent souvent d'une main la liberté qu'ils me donnent de l'autre : comme la plupart

des gens du monde, ils ne se font pas une idée très nette de l'occupation suivie qui mérite le nom de travail, et une heure ou deux de lecture leur paraissent le dernier terme du labeur qu'un homme peut supporter dans sa journée. — « Soyez libre ! montez à votre ermitage! travaillez à votre aise! me dit chaque matin M. de Malouet; une heure après, il est à ma porte. — Eh bien ! travaillons-nous ? — Mais, oui, je commence. — Comment! diantre ! il y a plus de deux heures que vous y êtes! Vous vous tuez, mon ami. Au surplus, soyez libre!... Ah çà! ma femme est au salon... Quand vous aurez fini, vous irez lui tenir compagnie, n'est-ce pas? — Oui, certainement. — Mais seulement quand vous aurez fini, bien entendu! — Et il part pour la chasse ou pour une promenade au bord de la mer. Quant à moi, préoccupé de l'idée que je suis attendu, et voyant que je ne ferai plus rien qui vaille, je me décide bientôt à aller rejoindre madame de Malouet, que je trouve en grande conversation avec son curé ou avec Jacquemart (des Deux-Sèvres) : elle me dérange, je la gêne, et nous nous sourions agréablement.

Voilà comment se passe en général le milieu du jour. — Le matin, je me promène à cheval avec le marquis, qui veut bien m'épargner la cohue des grands carrousels. Le soir, je joue le whist, puis je cause avec les

dames, et j'essaye de me défaire à leurs pieds de ma réputation et de ma peau d'ours, car aucune originalité ne me plaît en moi, et celle-là moins qu'une autre. Il y a dans le caractère sérieux, poussé jusqu'à la raideur et jusqu'à la mauvaise grâce vis-à-vis des femmes, quelque chose de cuistre qui messied aux plus grands talents et qui ridiculise les petits. Je me retire ensuite, et je travaille assez tard dans la bibliothèque. C'est un bon moment.

La société habituelle du château se compose des hôtes du marquis, qui sont toujours nombreux dans cette saison, et de quelques personnes des environs. Ce grand train de maison a surtout pour objet de fêter la fille unique de M. de Malouet, qui vient chaque année passer l'automne dans sa famille. C'est une personne d'une beauté sculpturale, qui s'amuse avec une dignité de reine, et qui communique avec les mortels par des monosyllabes dédaigneux, prononcés d'une voix de basse profonde. Elle a épousé, il y a une douzaine d'années, un Anglais attaché au corps diplomatique, lord A..., personnage également beau et également impassible. Il adresse par intervalles à sa femme un monosyllabe anglais auquel elle répond imperturbablement par un monosyllabe français. Cependant trois petits lords, dignes du pinceau de Lawrence, rôdent majestueusement autour de ce couple olym-

pien, attestant entre les deux nations une secrète intelligence qui se dérobe au vulgaire.

Un couple à peine moins remarquable nous arrive chaque jour d'un château voisin. Le mari est un M. de Breuilly, ancien garde-du-corps et ami de cœur du marquis. C'est un vieillard fort vif, encore beau cavalier et qui porte un chapeau trop petit sur des cheveux gris coupés en brosse. Il a le travers peut-être naturel, de scander ses mots, et de parler avec une lenteur qui semble affectée. Il serait d'ailleurs fort aimable, s'il n'avait l'esprit constamment torturé par une ardente jalousie, et par une crainte non moins ardente de laisser voir sa faiblesse, qui toutefois crève les yeux de tout le monde. On s'explique mal comment, avec de pareilles dispositions et beaucoup de bon sens, il a commis la faute d'épouser à cinquante-cinq ans une femme jeune, jolie, et créole, je crois, par-dessus le marché.

— M. de Breuilly ! dit le marquis, lorsqu'il me présenta au pointilleux gentilhomme, — mon meilleur ami, qui sera infailliblement le vôtre, et qui, tout aussi infailliblement, vous coupera la gorge si vous faites la cour à sa femme. — Mon Dieu ! mon ami, répondit M. de Breuilly avec un ricanement des moins joyeux, et en accentuant chaque mot à sa manière, pourquoi me donner à monsieur comme

l'Othello bas-normand! Monsieur peut assurément... Monsieur est parfaitement libre... il connaît d'ailleurs et il sait observer la limite des choses... Au surplus, monsieur, voici madame de Breuilly, souffrez que je la recommande moi-même à vos attentions.

Un peu surpris de ce langage, j'eus la bonhomie ou l'innocente malice de l'interpréter littéralement. Je m'assis carrément à côté de madame de Breuilly, et je me mis à lui faire ma cour, en observant la limite des choses. Cependant M. de Breuilly nous surveillait de loin avec une mine extraordinaire ; je voyais étinceler sa prunelle grise comme une cendre incandescente ; il riait aux éclats, grimaçait, piétinait, et se désossait les doigts avec des craquements sinistres. M. de Malouet vint à moi brusquement, m'offrit une carte de whist, et, me prenant à part : — Qu'est-ce qui vous prend? me dit-il. — Moi? rien. — Ne vous ai-je pas averti? C'est fort sérieux. Voyez Breuilly! C'est la seule faiblesse de ce galant homme ; chacun la respecte ici. Faites de même, je vous en prie.

De la faiblesse de ce galant homme il résulte que sa femme est vouée dans le monde à une quarantaine perpétuelle. Le caractère belliqueux d'un mari n'est souvent qu'un attrait de plus pour la foudre ; mais on hésite à risquer sa vie sans l'apparence d'une com-

pensation possible, et nous avons ici un homme qui vous menace tout au moins d'un éclat public, non-seulement avant moisson, comme on dit, mais même avant les semailles. Cela décourage visiblement les plus entreprenants, et il est fort rare que madame de Breuilly n'ait pas à sa droite et à sa gauche deux places vides, malgré sa grâce nonchalante, malgré ses grands yeux de créole, et en dépit de ses regards plaintifs et suppliants qui semblent toujours dire : Mon Dieu ! personne ne m'induira donc en tentation !

Tu croirais que l'abandon où vit manifestement la pauvre femme doit être pour son mari un motif de sécurité. Point. Son ingénieuse manie sait y découvrir une cause nouvelle de perplexités. — Mon ami, disait-il hier à M. de Malouet; tu sais que je ne suis pas plus jaloux qu'un autre ; mais sans être Orosmane, je ne prétends pas être George Dandin. Eh bien! une chose m'inquiète, mon ami : as-tu remarqué qu'en apparence personne ne fait la cour à ma femme ? — Parbleu ! si c'est là ce qui te préoccupe... — Sans doute : tu m'avoueras que cela n'est pas naturel. Ma femme est jolie. Pourquoi ne lui fait-on pas la cour comme à une autre ? Il y a quelque chose là-dessous.

Heureusement et au grand avantage de la question sociale, toutes les jeunes femmes qui séjournent et se succèdent au château ne sont point gardées par des

dragons de cette taille. Quelques-unes même, et parmi elles deux ou trois Parisiennes en vacances, affichent une liberté d'allures, un amour du plaisir et une exagération d'élégance qui dépassent les bornes de la discrétion. Tu sais que je n'apprécie pas beaucoup cette manière d'être qui répond mal à l'idée que je me fais des devoirs d'une femme, et même d'une femme du monde; mais je me range sans hésiter du parti de ces évaporées, leur conduite me paraît même l'idéal de la splendeur du vrai, quand j'entends ici le soir certaines pieuses matrones distiller contre elles dans des commérages de portières, le venin de la plus basse envie qui puisse gonfler un cœur départemental. Au surplus, il n'est pas toujours nécessaire de quitter Paris pour avoir le vilain spectacle de ces provinciales déchaînées contre ce qu'elles appellent le vice, c'est à savoir la jeunesse, l'élégance, la distinction, le charme, en un mot tout ce que les bonnes dames n'ont plus ou n'ont jamais eu.

Toutefois, quelque dégoût que ces chastes mégères m'inspirent pour la vertu qu'elles prétendent soutenir (ô vertu ! que de crimes on commet en ton nom!), je suis forcé, à mon vif regret, de m'accorder avec elles sur un point, et de convenir qu'une de leurs victimes au moins donne une apparence de justice à leur réprobation et à leurs calomnies. L'ange même de la bien-

veillance se voilerait la face devant ce modèle achevé de dissipation, de turbulence, de futilité, et finalement d'extravagance mondaine, qui s'appelle de son nom la comtesse de Palme, et de son surnom — la petite comtesse : surnom assez impropre d'ailleurs, car la dame n'est point petite, mais simplement mince et élancée. Madame de Palme a vingt-cinq ans : elle est veuve ; elle demeure l'hiver à Paris chez une sœur, et l'été dans un manoir de Normandie, chez sa tante, madame de Pontbrian. Permets que je me défasse d'abord de la tante.

Cette tante, qui est d'une très ancienne noblesse, se distingue à première vue par un double mérite, par la ferveur de ses opinions héréditaires et par une dévotion stricte. Ce sont deux titres de recommandation que j'admets pleinement pour mon compte. Tout principe ferme et tout sentiment sincère commandent en ce temps-ci un respect particulier. Malheureusement madame de Pontbrian me paraît être du nombre de ces grandes dévotes qui sont de fort petites chrétiennes. Elle est de celles qui, réduisant à quelques menues observances, dont elles sont ridiculement fières, tous les devoirs de leur foi religieuse ou politique, prêtent à l'une et à l'autre une mine revêche et haïssable, dont l'effet n'est pas précisément d'attirer des prosélytes. Les pratiques, en toute chose, suffisent

à sa conscience : du reste aucune trace de charité, de bonté, aucune trace surtout d'humilité. Sa généalogie, son assiduité aux églises, et ses pèlerinages annuels auprès d'un illustre exilé (qui probablement se passerait fort de voir ce visage) inspirent à cette fée une si haute idée d'elle-même et un si profond mépris pour son prochain, qu'elle en est véritablement insociable. Elle demeure sans cesse absorbée, avec une physionomie de relique, dans le culte de latrie qu'elle croit se devoir à elle-même. Elle ne daigne parler qu'à Dieu, et il faut que Dieu soit vraiment le bon Dieu s'il l'écoute.

Sous le patronage nominal de cette duègue mystique, la petite comtesse jouit d'une indépendance absolue dont elle use à outrance. Après avoir passé l'hiver à Paris, où elle crève régulièrement deux chevaux et un cocher par mois pour se donner le plaisir de faire un tour de valse chaque soir dans une demi-douzaine de bals différents, madame de Palme sent le besoin de goûter la paix des champs. Elle arrive chez sa tante, elle saute sur un cheval et part au galop. Peu lui importe où elle va, pourvu qu'elle aille. Le plus souvent elle vient au château de Malouet, où l'excellente maîtresse du logis lui témoigne une prédilection que je ne m'explique pas. Familière avec les hommes, impertinente avec les femmes, la petite comtesse offre une large prise aux hommages les plus indiscrets des uns,

à la haine jalouse des autres. Indifférente aux outrages de l'opinion, elle semble respirer volontiers l'encens le plus grossier de la galanterie ; mais ce qu'il lui faut avant tout, c'est le bruit, le mouvement, le tourbillon, le plaisir mondain poussé jusqu'à sa fougue la plus extrême et la plus étourdissante ; ce qu'il lui faut chaque matin, chaque soir et chaque nuit, c'est une chasse à toute volée qu'elle dirige avec frénésie, un lansquenet d'enfer où elle fasse sauter la banque, un cotillon échevelé qu'elle mène jusqu'à l'aurore. Un seul temps d'arrêt, une minute de repos, de recueillement, de réflexion, — dont elle est d'ailleurs incapable, — la tuerait. Jamais existence ne fut à la fois plus remplie et plus vide, jamais activité plus incessante et plus stérile.

C'est ainsi qu'elle traverse la vie à la hâte et sans débrider, gracieuse, insouciante, affairée et ignorante comme son cheval. Quand elle touchera le poteau fatal, cette femme tombera du néant de son agitation dans le néant du repos éternel, sans que jamais l'ombre d'une idée sérieuse, la notion la plus faible du devoir, le nuage le plus léger d'une pensée digne d'un être humain, aient effleuré, même en rêve, le cerveau étroit que recouvre son front pur, souriant et stupide. On pourrait dire que la mort, à quelque âge qu'elle doive la surprendre, trouvera la petite comtesse telle

qu'elle sortit du berceau, s'il était permis de penser qu'elle en a retenu l'innocence comme elle en a gardé la profonde puérilité.

Cette folle a-t-elle une âme ? — Le mot de néant m'est échappé. C'est qu'en vérité il m'est difficile de concevoir ce qui pourrait survivre à ce corps une fois qu'il aura perdu la fièvre vaine et le souffle frivole qui semblent seuls l'animer.

Je connais trop le misérable train du monde pour prendre à la lettre les accusations d'immoralité dont madame de Palme est ici l'objet de la part des sorcières, et de la part aussi de quelques rivales qui ont la bonté de porter envie à son mérite. Ce n'est pas à ce point de vue, tu le comprends, que je la traite avec cette rigueur. Les hommes, lorsqu'ils se montrent impitoyables pour certaines fautes, oublient trop qu'ils ont tous plus ou moins passé une partie de leur vie à les provoquer pour leur compte. Mais il y a dans le type féminin que je viens de t'esquisser quelque chose de plus choquant pour moi que l'immoralité même, qui du reste en est difficilement séparable. Aussi, malgré mon désir de ne me singulariser en rien, n'ai-je pu prendre sur moi de me joindre au cortége d'adorateurs que madame de Palme traîne après son char. Je ne sais si

Le tyran dans sa cour remarqua mon absence;

je serais tenté de le croire quelquefois aux regards d'étonnement et de dédain dont on me foudroie en passant ; mais il est plus simple d'attribuer ces symptômes hostiles à l'antipathie naturelle qui sépare deux créatures aussi dissemblables que nous le sommes. Je la regarde parfois de mon côté avec la surprise ébahie que doit éveiller chez tout être pensant la monstruosité d'un tel phénomène psychologique. De cette façon nous sommes quittes.

Je devrais plutôt dire : nous étions quittes, car nous ne le sommes véritablement plus depuis une petite aventure assez cruelle qui m'est arrivée hier soir, et qui me constitue dans mon compte courant avec madame de Palme une avance considérable, qu'elle aura de la peine à regagner. — Je t'ai dit que madame de Malouet, par je ne sais quel raffinement de charité chrétienne, témoignait une vraie prédilection à la petite comtesse. Je causais hier soir avec la marquise dans un coin du salon : je pris la liberté de lui dire en riant que cette prédilection, venant d'une femme comme elle, était d'un mauvais exemple, que je n'avais jamais bien compris, pour moi, ce passage de l'Évangile où le retour d'un seul pécheur est célébré par-dessus le mérite assidu d'un millier de justes, et que cela m'avait toujours paru très-décourageant pour les justes.

— D'abord, me dit madame de Malouet, les justes ne se découragent point : ensuite il n'y en a pas. — Croyez-vous en être un, vous, par hasard ?

— Pour cela, non : je sais parfaitement le contraire.

— Eh bien, où prenez-vous le droit de juger si sévèrement votre prochain ?

— Je ne reconnais pas madame de Palme pour mon prochain.

— C'est commode. Madame de Palme, monsieur, a été mal élevée, mal mariée et toujours gâtée ; mais, croyez-moi, c'est un vrai diamant dans sa gangue.

— Je ne vois que la gangue.

— Et soyez sûr qu'il ne lui faut qu'un bon ouvrier, j'entends un bon mari, qui sache le tailler et le polir.

— Permettez-moi de plaindre ce futur lapidaire.

Madame de Malouet agita son pied sur le tapis, et laissa voir quelques autres signes d'impatience, que je ne sus d'abord comment interpréter, car elle n'a jamais d'humeur ; mais soudain une pensée, que je crus lumineuse, me traversa l'esprit : je ne doutai pas que je n'eusse enfin découvert le côté faible et l'unique défaut de cette charmante vieille femme. Elle était possédée de la manie de faire des mariages, et dans son désir chrétien d'arracher la petite comtesse à l'abîme de perdition, elle méditait secrètement de m'y précipiter avec elle, quoique indigne. Pénétré de

cette conviction modeste, je me tins sur une défensive qui me semble, à l'heure qu'il est, d'un beau ridicule.

— Mon Dieu ! dit madame de Malouet, parce que vous doutez de sa littérature !...

— Je ne doute pas de sa littérature, dis-je : je doute qu'elle sache lire.

— Mais enfin, sérieusement, que lui reprochez-vous, voyons ? reprit madame de Malouet d'une voix singulièrement émue.

Je voulus démolir d'un seul coup le rêve matrimonial dont je supposais que se berçait la marquise. — Je lui reproche, répondis-je, de donner au monde le spectacle, souverainement irritant même pour un profane comme moi, de la nullité triomphante et du vice superbe. Je ne vaux pas grand'chose, c'est vrai, et je n'ai point le droit de juger, mais il y a en moi, comme dans tout public de théâtre, un fond de raison et de moralité qui se soulève en face des personnages complétement dénués de bon sens ou de vertu et qui ne veut pas qu'ils triomphent.

L'agitation de la vieille dame redoubla : — Pensez-vous que je la recevrais, si elle méritait toutes les pierres que la calomnie lui jette ?

— Je pense qu'il vous est impossible de croire au mal.

— Bah ! je vous assure que vous ne faites pas ici

preuve de pénétration. Ces histoires d'amour qu'on lui prête... ça lui ressemble si peu ! C'est une enfant qui ne sait pas seulement ce que c'est que d'aimer !

— J'en suis persuadé, madame. Sa coquetterie banale en est une preuve suffisante. Je suis même prêt à jurer que les entraînements de l'imagination ou de la passion sont complétement étrangers à ses erreurs, qui de la sorte demeurent sans excuse.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria madame de Malouet en joignant les mains, taisez-vous donc ! c'est une pauvre enfant abandonnée ! Je la connais mieux que vous... je vous atteste que, sous son apparence beaucoup trop légère, j'en conviens, elle a dans le fond autant de cœur que d'esprit.

— C'est précisément ce que je pense, madame ; autant de l'un que de l'autre.

— Ah ! c'est vraiment insupportable ! murmura madame de Malouet en laissant retomber ses bras comme désespérée. — Au même instant je vis s'agiter violemment le rideau qui couvrait à demi la porte près de laquelle nous étions assis, et la petite comtesse, quittant la cachette où l'avait confinée l'exigence de je ne sais quel jeu, se montra un moment à nos yeux dans la baie de la porte, et alla rejoindre le groupe des joueurs qui se tenait dans un petit salon voisin. Je regardai madame de Malouet : — Comment ! elle était là !

— Parfaitement. Elle nous entendait, et de plus elle nous voyait. J'ai eu beau multiplier les signes, vous étiez parti !

Je demeurai un peu confus. Je regrettais la dureté de mes paroles, car, en attaquant si violemment cette jeune femme, j'avais cédé à l'entraînement de la controverse plutôt qu'à un sentiment d'animadversion sérieuse. Au fond, elle m'est indifférente, mais c'est un peu trop de l'entendre vanter. — Et maintenant que dois-je faire ? dis-je à madame de Malouet. Elle réfléchit un moment, et me répondit, en haussant légèrement les épaules : — Ma foi, rien : c'est ce qu'il y a de mieux.

Le moindre souffle fait déborder une coupe pleine : c'est ainsi que le petit désagrément de cette scène semble avoir exagéré le sentiment d'ennui qui ne me quitte guère depuis mon arrivée dans ce lieu de plaisance. Cette gaieté continue, ce mouvement convulsif, ces courses, ces danses, ces dîners, cette allégresse sans trêve et cet éternel bruit de fête m'importunent jusqu'au dégoût. Je regrette amèrement le temps que j'ai perdu à des lectures et à des recherches qui ne concernent en rien ma mission officielle, et n'en ont guère avancé le terme ; je regrette les engagements que les aimables instances de mes hôtes ont arrachés à ma faiblesse ; je regrette ma vallée de Tempé ; par-dessus

tout, Paul, je te regrette. Il y a certainement dans ce petit centre social assez d'esprits distingués et bienveillants pour former les éléments des relations les plus agréables et même les plus élevées; mais ces éléments se trouvent noyés dans la cohue mondaine et vulgaire. On ne les en dégage qu'avec peine, avec gêne, et jamais sans mélange. M. et madame de Malouet, M. de Breuilly même, quand sa jalousie insensée ne le prive pas de l'usage de ses facultés, sont certainement des intelligences et des cœurs d'élite; mais la seule différence des années ouvre des abîmes entre nous. Quant aux jeunes gens et aux hommes de mon âge que je rencontre ici, ils marchent tous d'un pas plus ou moins alerte dans le chemin de madame de Palme. Il suffit que je ne les y suive pas pour qu'ils me témoignent une sorte de froideur voisine de l'antipathie. Ma fierté n'essaye pas de rompre cette glace, bien que deux ou trois parmi eux me semblent bien doués, et révèlent des instincts supérieurs à la vie qu'ils ont adoptée.

Il est une question que je me pose quelquefois à ce sujet : valons-nous mieux, toi et moi, jeune Paul, que cette foule de joyeux compagnons et d'aimables viveurs, ou bien en différons-nous simplement? Comme nous, ils ont de l'honnêteté et de l'honneur; comme nous, ils n'ont ni vertu ni religion

proprement dites. Jusque-là nous sommes égaux. Nos goûts seuls et nos plaisirs ne se ressemblent pas : toutes leurs préoccupations appartiennent aux légers propos du monde, aux soins de la galanterie et à l'activité matérielle ; les nôtres se donnent avec une prédilection presque exclusive à l'exercice de la pensée, aux talents de l'esprit, aux œuvres bonnes ou mauvaises de l'intelligence. Au point de vue de la vérité humaine et suivant l'estime commune, il n'est guère douteux que la différence ne soit ici à notre avantage; mais dans un ordre plus élevé, dans l'ordre moral, et, pour ainsi dire, devant Dieu, cette supériorité se soutient-elle ? Ne faisons-nous, comme eux, que céder à un penchant qui nous entraîne d'un côté plutôt que d'un autre, ou obéissons-nous à un grand devoir? Quel est aux yeux de Dieu le mérite de la vie intellectuelle? Il me semble quelquefois que nous professons pour la pensée une sorte de culte païen dont il ne tient nul compte, et qui peut-être même l'offense. Plus souvent je crois qu'il veut qu'on use de la pensée, dût-on même la tourner contre lui, et qu'il agrée comme des hommages tous les frémissements de ce noble instrument de joie et de torture qu'il a mis en nous.

La tristesse n'est-elle pas, aux époques de doute et de trouble, une sorte de piété? J'aime à l'espérer. Nous ressemblons un peu, toi et moi, à ces pauvres

sphinx rêveurs qui demandent vainement, depuis tant de siècles, aux thébaïdes du désert le mot de l'éternelle énigme. Serait-ce une folie plus grande et plus coupable que l'insouciance heureuse de la petite comtesse! Nous verrons bien. En attendant, garde, pour l'amour de moi, ce fond de mélancolie sur lequel tu brodes ta douce gaieté ; car, Dieu merci, tu n'es pas un pédant : tu sais vivre, tu sais rire, et même aux éclats ; mais ton âme est triste jusqu'à la mort, et c'est pourquoi j'aime jusqu'à la mort ton âme fraternelle.

VI

1er octobre.

Paul, il se passe ici quelque chose qui ne me plaît pas. Je voudrais avoir ton avis : envoie-le-moi le plus tôt possible.

Jeudi matin, après avoir terminé ma lettre, je descendis pour la remettre au courrier, qui part de bonne heure ; puis, comme il ne restait que quelques minutes avant le déjeuner, j'entrai dans le salon, qui était encore désert. Je feuilletais tranquillement une *Revue* au coin du feu, quand la porte s'ouvrit brusquement : j'entendis le craquement et les froissements d'une robe de soie trop large pour franchir aisément une ouverture d'un mètre, et je vis paraître la petite comtesse : elle avait passé la nuit au château. — Si tu te rappelles le

fâcheux dialogue où je m'étais empêtré dans la soirée de la veille, et que madame de Palme avait surpris d'un bout à l'autre, tu comprendras sans peine que cette dame fût la dernière personne du monde avec laquelle il pouvait m'être agréable de me trouver en tête-à-tête ce matin-là.

Je me levai, et je lui adressai une profonde révérence : elle y répondit par une inclination qui, bien que légère, était encore plus que je ne méritais de sa part. Les premiers pas qu'elle fit dans le salon, après m'avoir aperçu, étaient marqués d'une sorte d'hésitation et pour ainsi dire de flottement : c'était l'allure d'une perdrix légèrement touchée dans l'aile et un peu étourdie du coup. Irait-elle au piano, à la fenêtre, à droite, à gauche ou en face? — Il était clair qu'elle l'ignorait elle-même; mais l'indécision n'est point le défaut de ce caractère : elle eut vite pris son parti, et traversant l'immense salon d'une marche très-ferme, elle se dirigea vers la cheminée, c'est-à-dire vers mon domaine particulier.

Debout devant mon fauteuil et ma *Revue* à la main, j'attendais l'événement avec une gravité apparente qui cachait mal, je le crains, une assez forte angoisse intérieure. J'avais lieu en effet d'appréhender une explication et une scène. En toute circonstance de ce genre, les sentiments naturels à notre cœur et le raffi-

nement qu'y ajoutent l'éducation et l'usage du monde, la liberté absolue de l'attaque et les bornes étroites de la défense permise, donnent aux femmes une supériorité écrasante sur tout homme qui n'est pas un mal-appris ou un amant. Dans la crise spéciale qui me menaçait, la vive conscience de mes torts, le souvenir de la forme presque injurieuse sous laquelle mon offense s'était produite, achevaient de m'interdire toute pensée de résistance : je me voyais livré pieds et poings liés à la vindicte effrayante d'une femme jeune, impérieuse et courroucée. Mon attitude était donc fort pauvre.

Madame de Palme s'arrêta à deux pas de moi, étala sa main droite sur le marbre de la cheminée, et allongea vers la flamme du foyer la pantoufle mordorée qui emprisonnait son pied gauche. Ayant accompli cette installation préalable, elle se tourna vers moi, et sans m'adresser un seul mot elle parut jouir de ma contenance, qui, je te le répète, ne valait rien. Je résolus de me rasseoir et de reprendre ma lecture ; mais auparavant, et en guise de transition, je crus devoir dire poliment : — Vous ne voulez pas cette *Revue*, madame ?

— Merci, monsieur, je ne sais pas lire. — Telle fut la réponse qui me fut aussitôt décochée d'une voix brève. Je fis de la tête et de la main un geste courtois,

par lequel je semblais compatir doucement à l'infirmité qui m'était révélée, après quoi je m'assis. J'étais plus tranquille. J'avais reçu le feu de mon adversaire. L'honneur me paraissait satisfait.

Néanmoins, au bout de quelques minutes de silence, je recommençai à sentir l'embarras de ma situation; j'essayais vainement de m'absorber dans ma lecture; je voyais une foule de petites pantoufles mordorées miroiter sur le papier. Une scène ouverte m'eût décidément semblé préférable à ce voisinage incommode et persistant, à la muette hostilité que trahissaient à mon regard furtif le pied agité de madame de Palme, le cliquetis de ses bagues sur la tablette de marbre et la mobilité palpitante de sa narine. Je poussai donc malgré moi un soupir de soulagement quand la porte, s'ouvrant tout à coup, introduisit sur le théâtre un nouveau personnage que je pouvais considérer comme un allié. C'était une dame, amie d'enfance de lady A..., et qui se nomme madame Durmaître. Elle est veuve et infiniment belle; elle se distingue par un degré de folie moindre au milieu des folles mondaines. A ce titre, et aussi bien en raison de ses charmes supérieurs, elle a conquis dès longtemps l'inimitié de madame de Palme, qui, par allusion aux toilettes sombres de sa rivale, au caractère languissant de sa beauté et à sa conversation un peu élégiaque, se plaît à l'ap-

peler, entre jeunes gens, la *veuve du Malabar*. Madame Durmaître manque positivement d'esprit; mais elle a de l'intelligence, un peu de littérature et beaucoup de rêverie. Elle se pique d'un certain art de conversation. Me voyant dépourvu moi-même de tout autre talent de société, elle s'est mis dans la tête que je devais avoir celui-là, et a entrepris de s'en assurer. Il s'en est suivi entre nous un commerce assez assidu et presque cordial, car si je n'ai pu répondre à toutes ses espérances, j'écoute du moins avec une attention religieuse le petit pathos mélancolique dont elle est coutumière. J'ai l'air de le comprendre, et elle m'en sait gré. La vérité est que je ne me lasse point d'entendre sa voix, qui est une musique, de regarder ses traits, qui sont d'une exquise pureté, et d'admirer ses grands yeux noirs, qu'un rideau de cils épais enveloppe d'une ombre mystique. Quoi qu'il en soit, ne t'inquiète pas : j'ai décidé que la saison d'être aimé, et d'aimer par conséquent, était passée pour moi ; or l'amour est une maladie qu'on n'a point quand on s'attache sincèrement à en réprimer les premières convulsions.

Madame de Palme s'était retournée au bruit de la porte : quand elle reconnut madame Durmaître, un éclair féroce jaillit de son œil bleu ; le hasard lui envoyait une proie. Elle laissa la belle veuve faire quel-

ques pas vers nous avec la lenteur traînante et douloureuse qui caractérise son allure, et partant d'un éclat de rire : — Brava ! dit-elle avec emphase : la marche du supplice ! la victime traînée à l'autel ! Iphigénie... ou plutôt Hermione...

Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie!

Qu'est-ce donc qui a fait ce vers-là !... Je suis si ignorante !... Ah ! c'est votre ami M. de Lamartine, je crois ! Il pensait à vous, ma chère !

— Ah ! vous citez des vers maintenant, chère madame ? dit madame Durmaître, qui n'a point la réplique.

— Pourquoi pas, chère madame ? En avez-vous le monopole ? « Pleurante après son char... » J'ai entendu dire cela à Rachel... Au fait, ça n'est pas de Lamartine, c'est de Boileau... Je vous dirai, ma petite Nathalie, que j'ai l'intention de vous demander des leçons de conversation sérieuse et vertueuse... C'est si amusant ! et pour commencer, voyons, lequel préférez-vous, de Lamartine ou de Boileau ?

— Mais, Bathilde, il n'y a aucun rapport, répondit madame Durmaître avec assez de bon sens et avec beaucoup trop de bonne foi.

— Ah ! reprit madame de Palme. Et me montrant du doigt tout à coup : — Vous préférez peut-être monsieur, qui fait aussi des vers ?

— Non, madame, dis-je, c'est une erreur ; je n'en fais pas.

— Ah ! je croyais. Pardon !

Madame Durmaître, qui doit sans doute à la conscience de sa beauté souveraine son inaltérable sérénité d'âme, s'était contentée de sourire avec une nonchalance dédaigneuse. Elle se laissa tomber dans le fauteuil que je lui abandonnais. — Quel temps triste ! me dit-elle ; vraiment ce ciel d'automne pèse sur l'âme ! Je regardais tout à l'heure par la fenêtre : tous les arbres ressemblent à des cyprès, et toute la campagne à un cimetière. On dirait que...

— Non, ah ! non,... je vous en prie, Nathalie, interrompit madame de Palme, arrêtez-vous là. C'est assez folâtrer à jeun. Vous vous ferez mal.

— Ah çà ! ma chère Bathilde, il faut décidément que vous ayez passé une fort mauvaise nuit, dit la belle veuve.

— Moi, ma chère amie ! ah ! ne dites donc pas ça ! J'ai fait des rêves célestes,... j'ai eu des extases,... des extases, vous savez ?... Mon âme s'est entretenue avec des âmes... pareilles à votre âme... Des anges m'ont souri à travers des cyprès,... *et cætera* pantoufles.

Madame Durmaître rougit légèrement, haussa les épaules et prit la *Revue* que j'avais posée sur la cheminée.

— A propos, Nathalie, reprit madame de Palme, savez-vous qui nous aurons aujourd'hui à dîner, en fait d'hommes ?

L'excellente Nathalie nomma M. de Breuilly, deux ou trois autres personnages mariés et le curé de la commune.

— Alors je vais partir après le déjeuner, dit la petite comtesse en me regardant.

— C'est fort gracieux pour nous, murmura madame Durmaître.

— Vous savez, répliqua l'autre avec un aplomb imperturbable, que je n'aime que la société des hommes, et il y a trois classes d'individus que je considère comme n'appartenant pas à ce sexe, ni à aucun autre : ce sont les hommes mariés, les prêtres et les savants. En terminant cette sentence, madame de Palme m'adressa un nouveau regard dont je n'avais, d'ailleurs, nul besoin pour comprendre qu'elle me faisait figurer dans sa classification des espèces neutres : ce ne pouvait être que parmi les individus de la troisième catégorie, bien que je n'y aie aucun droit ; mais on est savant à peu de frais pour ces dames.

Cependant le son d'une cloche retentit presque aussitôt dans la cour du château, et elle reprit : — Ah ! voilà le déjeuner, Dieu merci, car j'ai une faim diabolique, n'en déplaise aux purs esprits et aux âmes en

peine. — Elle fit alors une glissade jusqu'à l'autre extrémité du salon et alla sauter au cou du marquis de Malouet, qui entrait suivi de ses hôtes. Pour moi, je m'empressai d'offrir mon bras à madame Durmaître et de lui faire oublier à force de politesses l'orage que venait d'attirer sur elle l'ombre de sympathie qu'elle me témoigne.

Ainsi que tu as pu le remarquer, la petite comtesse avait fait preuve dans le cours de cette scène, comme toujours, d'une liberté de langage sans mesure et sans goût ; mais elle y avait déployé plus de ressources d'esprit que je ne lui en supposais, et quoiqu'elle les eût dirigées contre moi, je ne pus me défendre de lui en savoir gré, — tant je hais les bêtes, que j'ai toujours trouvées en ce monde plus malfaisantes que les méchants. D'ailleurs, pour être juste, les représailles dont je venais d'être l'objet, à part la circonstance qu'elles avaient frappé les trois quarts du temps sur une tête innocente, me semblaient d'assez bonne guerre : elles ne partaient point d'un fonds mauvais ; elles avaient une tournure d'espièglerie plutôt que ce caractère de sérieuse méchanceté auquel se monte si aisément une haine de femme, et pour de moindres provocations que celles dont la petite comtesse avait eu à se plaindre. En résumé, j'avais souri intérieurement plus d'une fois pendant cette escarmouche, et l'impression qu'elle me

laissait sur le compte de mon ennemie était plutôt atténuante qu'aggravante. A l'éloignement et au dédain, que m'inspirait la mondaine extravagante, se mêlait désormais une nuance de douce pitié pour l'enfant mal élevée et pour la femme mal dirigée.

Les femmes sont habiles à saisir les nuances, et celle-ci n'échappa point à madame de Palme. Elle eut vaguement conscience de mon léger retour d'opinion vers elle ; elle ne tarda pas même à s'en exagérer la portée et à prétendre en abuser. Pendant deux jours, elle me harcela de traits piquants que je supportai avec bonhomie, et auxquels je répondis même par quelques attentions, car j'avais encore sur le cœur les rudes expressions de mon dialogue avec madame de Malouet, et je ne croyais pas les avoir suffisamment expiées par le faible martyre que j'avais subi, le lendemain, en commun avec la belle veuve du Malabar.

Il n'en fallut pas davantage pour que madame Bathilde de Palme s'imaginât qu'elle pouvait me traiter en pays conquis et joindre Ulysse à ses compagnons. Avant-hier, dans la journée, elle avait essayé à plusieurs reprises la mesure de son pouvoir naissant sur mon cœur et sur ma volonté, en me demandant deux ou trois petits offices de cavalier servant, offices dont chacun ici ambitionne l'honneur avec émulation, et dont je

m'acquittai pour ma part avec politesse, mais avec une froideur évidente. Ces jolis actes de servage ont quelquefois du charme, et surtout quand ils ne sont pas imposés; mais tous les âges et tous les caractères ne sont point faits pour s'y plier avec la même bonne grâce. Les esprits graves et les naturels un peu raides, sans jamais se refuser d'une façon maussade à ce que peut exiger en ce genre le simple savoir-vivre, doivent s'en tenir au nécessaire et ne pas rechercher des fonctions que la jeunesse et une certaine souplesse élégante sauvent seules du ridicule.

Cependant, malgré l'extrême réserve avec laquelle je m'étais prêté, tout le jour, à ces épreuves, madame de Palme crut à son entier succès ; elle jugea étourdiment qu'il ne lui restait plus qu'à river ma chaîne et à me joindre à son triomphe, faible supplément de gloire assurément, mais qui enfin avait à ses yeux le mérite de lui avoir été contesté. Dans la soirée, comme je quittais la table de whist, elle s'avança vers moi délibérément et me pria de lui faire l'honneur de figurer avec elle dans la danse de caractère qu'on nomme cotillon. Je m'excusai, en riant, sur ma complète inexpérience ; elle insista, me déclarant que j'avais évidemment des dispositions pour la danse, et me rappelant l'agilité dont j'avais donné des preuves dans la forêt. Enfin, pour terminer le débat, elle m'entraîna familiè-

rement par le bras, en ajoutant qu'elle n'avait pas l'habitude de se voir refusée.

— Ni moi, Madame, dis-je, celle de me donner en spectacle.

— Quoi ! pas même pour me plaire ?

— Pas même pour cela, Madame, et quand même ce serait l'unique moyen d'y réussir. — Je la saluai en souriant sur ces mots que j'avais accentués d'une manière si positive, qu'elle n'insista plus. Elle quitta mon bras brusquement et alla rejoindre un groupe de danseurs qui nous observait de loin avec un intérêt manifeste. Elle y fut accueillie par des chuchotements et des sourires, auxquels elle répondit par quelques phrases rapides, dont je n'entendis que le mot *revanche*. Je n'y fis pas autrement attention pour l'instant, et mon âme alla s'entretenir dans les nuages avec l'âme de madame Durmaître.

Le lendemain, une grande chasse devait avoir lieu dans la forêt. Je m'étais arrangé pour n'y point prendre part, voulant profiter d'une journée entière de solitude pour pousser mon malheureux travail. Vers midi, les chasseurs se réunirent dans la cour du château, qui retentit pendant un quart d'heure du son éclatant des trompes, du piétinement des chevaux et des aboiements de la meute. Puis cette mêlée tumultueuse s'engouffra dans l'avenue ; le bruit s'éteignit

peu à peu, et je demeurai maître de moi et de mon esprit, dans un silence d'autant plus doux qu'il est singulièrement rare sous ce méridien.

Je jouissais, depuis quelques minutes, de mon isolement, et je feuilletais, en souriant à mon bonheur, les pages in-folio de la *Neustria pia,* quand je crus entendre un cheval galoper dans l'avenue, et bientôt après sur le pavé de la cour. Quelque chasseur en retard! me dis-je à part moi, et, prenant ma plume, je commençai à extraire de l'énorme volume le passage relatif aux chapitres généraux des Bénédictins ; mais une nouvelle et plus grave interruption vint m'affliger : on frappait à la porte de la bibliothèque. Je secouai la tête avec humeur, et je dis : Entrez ! — du ton dont j'aurais pu dire : Sortez ! — On entra. J'avais vu peu d'instants auparavant madame de Palme prendre son vol, avec ses plumes, en tête de la cavalcade, et je ne fus pas médiocrement surpris de la retrouver à deux pas de moi, dès que la porte se fut ouverte. — Elle avait la tête nue et les cheveux attifés en arrière d'une façon bizarre : elle tenait d'une main sa cravache et relevait de l'autre la queue traînante de ses longues jupes d'amazone. L'animation de la course qu'elle venait de faire semblait encore exagérer l'expression d'audace qui est habituelle à son regard et à ses traits. Et pourtant sa voix était moins assurée qu'à l'ordinaire,

lorsqu'elle me dit, à peine entrée : — Ah ! pardon !... est-ce que madame de Malouet n'est pas ici ?

Je m'étais levé de toute ma grandeur. — Non, Madame, elle n'est pas ici.

— Ah! pardon... Vous ne savez pas où elle est ?

— Non, Madame, mais je vais m'en informer, si vous le désirez.

— Merci, merci... Je vais la trouver... C'est qu'il m'est arrivé un accident...

— Vraiment, madame ?

— Oh! fort peu de chose,... une branche a déchiré le bourdalou de mon chapeau, et mes plumes sont tombées...

— Vos plumes bleues, Madame?

— Oui,... mes plumes bleues... Enfin je suis revenue au château pour faire recoudre mon bourdalou... Vous êtes bien là pour travailler?

— Parfaitement, Madame, on ne peut mieux

— Êtes-vous très-occupé dans ce moment-ci?

— Mais oui, Madame, assez occupé.

— Ah! tant pis!

— Pourquoi donc?

— Parce que... j'avais envie,... l'idée m'était venue de vous demander de m'accompagner à la forêt... Ces messieurs seront presque arrivés quand je repartirai,... et je ne puis guère m'en aller seule,... si loin...

En gazouillant du bout des lèvres cette explication un peu embrouillée, la petite comtesse avait un air à la fois sournois et troublé qui fortifia beaucoup le sentiment dedéfiance que la gaucherie de son entrée avait fait naître dans mon esprit.

— Madame, lui dis-je, vous me désespérez : je regretterai toute ma vie d'avoir laissé échapper l'occasion charmante que vous daignez m'offrir, mais il faut que le courrier de demain emporte ce travail, que le ministre attend avec une extrême impatience.

— Vous avez peur de perdre votre place?

— Je n'en ai pas, Madame ; ainsi...

— Eh bien! laissez attendre le ministre pour moi ; ça me flattera.

— C'est impossible, Madame.

Elle prit un ton fort sec : — Mais... c'est trop singulier !... Comment! vous ne tenez pas plus que cela à m'être agréable?

— Madame, lui dis-je assez sèchement, à mon tour, je tiendrais beaucoup à vous être agréable, mais je ne tiens nullement à vous faire gagner votre pari.

Je lançais cette insinuation un peu au hasard, m'appuyant sur quelques souvenirs et sur quelques indices que tu as pu recueillir çà et là dans mon récit. Toutefois j'avais touché juste. Madame de Palme rougit jusqu'au front, balbutia deux ou trois paroles que je n'en-

tendis pas, et sortit de l'appartement, ayant perdu toute contenance.

Cette déroute précipitée me laissa moi-même très-confus. Je ne saurais admettre que nous devions pousser le respect pour le sexe faible jusqu'à nous prêter sottement à tous les caprices et à toutes les entreprises qu'il peut plaire à une femme de diriger contre notre repos ou contre notre dignité ; mais notre droit de légitime défense en de telles rencontres est circonscrit dans des limites étroites et délicates que je craignais d'avoir franchies. Il suffisait que madame de Palme fût isolée dans le monde, et sans autre protection que son sexe, pour qu'il me parût extrêmement pénible d'avoir cédé, sans mesure, à l'irritation, juste d'ailleurs, que m'avait causée son impertinente récidive. Comme j'essayais d'établir entre nos torts réciproques une balance qui calmât mes scrupules, on frappa de nouveau à la porte de la bibliothèque. Ce fut cette fois madame de Malouet qui entra. Elle était émue. — Ah, çà ! me dit-elle, qu'est-ce donc qui s'est passé ?

Je lui contai de point en point le détail de mon entretien avec madame de Palme, et, tout en exprimant un profond regret de ma vivacité, j'ajoutai que la conduite de cette dame à mon égard était inexplicable, qu'elle m'avait pris deux fois en vingt-quatre heures pour objet de ses gageures, et que c'était beaucoup

trop d'attention de sa part pour un homme qui lui demandait uniquement la grâce de ne pas s'occuper de lui plus qu'il ne s'occupait d'elle.

— Mon Dieu ! me dit la bonne marquise, je ne vous reproche rien. J'ai pu apprécier par mes yeux, depuis quelques jours, votre conduite et la sienne ; mais tout cela est fort désagréable. Cette enfant vient de se jeter en pleurant dans mes bras. Elle prétend que vous l'avez traitée comme une créature...

Je me récriai : — Madame, je vous ai rapporté textuellement mes paroles.

— Ce ne sont pas vos paroles, c'est votre air, votre ton... Monsieur George, permettez-moi de m'expliquer franchement avec vous : avez-vous peur de devenir amoureux de madame de Palme ?

— Nullement, Madame.

— Avez-vous envie qu'elle devienne amoureuse de vous ?

— Pas davantage, je vous assure.

— Eh bien ! faites-moi un plaisir : mettez pour aujourd'hui votre amour-propre de côté, et accompagnez madame de Palme à la chasse

— Madame !

— Le conseil vous paraît singulier ; mais vous pouvez croire que je ne vous le donne pas sans y avoir réfléchi. L'éloignement que vous témoignez à madame

de Palme est précisément ce qui attire vers vous cette enfant impérieuse et gâtée. Elle s'irrite et s'obstine contre une résistance à laquelle on ne l'a point accoutumée. Ayez l'humilité de lui céder. Faites cela pour moi.

— Sérieusement, Madame, vous pensez?...

— Je pense, reprit en riant la vieille dame, ne vous en déplaise, que vous perdrez votre principal mérite à ses yeux aussitôt qu'elle vous verra subir son joug comme tout le monde.

— En vérité, Madame, vous me présentez les choses sous un point de vue tout nouveau. Jamais je n'ai conçu la pensée d'attribuer les taquineries de madame de Palme à un sentiment dont j'eusse lieû de me glorifier.

— Et vous avez eu raison, reprit-elle vivement : il n'y a jusqu'à présent rien de pareil, Dieu merci ; mais cela eût pu venir, et vous êtes trop galant homme pour le vouloir avec les dispositions que je vous connais.

— Je m'abandonne absolument à votre direction, Madame ; je vais mettre mon chapeau et mes gants. Reste à savoir comment madame de Palme accueillera mon empressement un peu tardif.

— Elle l'accueillera fort bien, si vous mettez de la bonne grâce à le lui offrir.

— Pour cela, Madame, j'y mettrai toute celle dont je suis capable.

Sur cette assurance, madame de Malouet me tendit sa main, que je baisai avec un profond respect, mais avec une assez mince gratitude.

Quand j'arrivai dans le salon, botté et éperonné, madame de Palme y était seule: plongée dans un fauteuil et ensevelie sous ses jupes, elle achevait de rattacher son bourdalou. Elle leva et baissa rapidement les yeux, qu'elle avait fort rouges.

— Madame, lui dis-je, je suis si sincèrement affligé de vous avoir offensée, que j'ose vous demander le pardon d'une maussaderie impardonnable. Je viens me mettre à votre disposition; si vous refusez ma compagnie, vous ne ferez que m'infliger une mortification très-méritée, mais vous me laisserez plus malheureux que je n'ai été coupable,... et c'est beaucoup dire.

Madame de Palme, tenant plus de compte de l'émotion de ma voix que de mon pathos diplomatique, releva les yeux vers moi, entr'ouvrit les lèvres, ne dit rien, et finalement avança une main un peu tremblante que je me hâtai de recevoir dans la mienne. Elle se servit aussitôt de ce point d'appui pour se dresser sur ses pieds, et bondit légèrement sur le parquet. Quelques minutes après, nous étions tous deux à cheval, et nous sortions de la cour du château.

Nous atteignîmes l'extrémité de l'avenue sans avoir échangé une parole. Je sentais profondément, tu peux le croire, combien ce silence, de mon côté du moins, était gauche, empesé et ridicule ; mais, comme il arrive souvent dans les circonstances qui réclament le plus impérieusement des ressources d'éloquence, j'étais frappé d'une stérilité d'esprit invincible. Je cherchais vainement une entrée en matière vraisemblable, et plus je me dépitais de n'en trouver aucune, moins je devenais capable d'y réussir. J'étais, d'ailleurs, agité de réflexions aussi nouvelles que pénibles; je suivais malgré moi l'ordre d'idées très-imprévu où m'avaient jeté les étranges appréciations de madame de Malouet. Je me demandais jusqu'à quel point ces appréciations pouvaient être fondées, et jusqu'à quel point, en ce cas, les conseils et la prudence de la marquise avaient été bien inspirés. Je me rappelais la vivacité hautaine, volontaire et capricieuse de la jeune femme qui était à mes côtés ; je voyais son air accablé et presque dompté. Tout cela me troublait et me touchait vaguement. L'abîme qui me sépare à jamais d'une telle personne n'en subsistait pas moins dans son immensité; mais, si cela peut se dire, je sentais toujours entre nous la distance, et je ne sentais plus l'éloignement.

Madame de Palme, qui n'était pas initiée à mes

secrètes méditations, et qui, d'ailleurs, n'en eût peut-être goûté que modérément les nuances les plus bienveillantes, finit par s'impatienter d'un silence au moins embarrassant. — Si nous courions un peu? dit-elle tout à coup.

— Courons, dis-je, et nous partîmes au galop, ce qui me soulagea infiniment.

Cependant il fallut, bon gré, mal gré, ralentir notre allure au haut du chemin tortueux qui mène dans la vallée des Ruines. Le soin de guider nos chevaux dans le cours de cette descente difficile put encore, durant quelques minutes, servir de prétexte à mon mutisme; mais en arrivant sur le terre-plein de la vallée, je vis bien qu'il fallait parler à tout prix, et j'allais débuter par une banalité quelconque, lorsque madame de Palme voulut bien me prévenir:

— On dit, Monsieur, que vous avez beaucoup d'esprit?

— Madame, répondis-je en riant, vous pouvez en juger.

— Difficilement jusqu'ici, quand même j'en serais capable, ce que vous êtes très-éloigné de croire... Oh! ne le niez pas! C'est parfaitement inutile après la conversation que le hasard m'a fait entendre l'autre soir...

— Madame, j'ai commis tant de méprises sur votre

compte, que vous devez vous expliquer la confusion pitoyable où je suis vis-à-vis de vous.

— Et sur quels points vous êtes-vous mépris ?

— Sur tous, je crois.

— Vous n'en êtes pas bien sûr... Convenez, au moins, que je suis une bonne femme...

— Oh ! de tout mon cœur, Madame !

— Vous avez bien dit cela... Je crois que vous le pensez... Vous n'êtes pas méchant non plus, je crois, et cependant vous l'avez été pour moi, cruellement.

— C'est vrai.

— Quelle espèce d'homme êtes-vous donc ? reprit la petite comtesse de sa voix brève et brusque. Je n'y comprends pas grand'chose. A quel titre, en vertu de quoi me méprisez-vous ? Je suppose que je sois réellement coupable de toutes les intrigues qu'on me prête : qu'est-ce que cela vous fait ? Êtes-vous un saint, vous ? un réformateur ? N'avez-vous jamais eu de maîtresses ? Avez-vous plus de vertu que les autres hommes de votre âge et de votre condition ? Quel droit avez-vous de me mépriser ? Expliquez-moi ça.

— Madame, si j'avais à me reprocher les sentiments que vous me supposez, je vous répondrais que jamais personne, dans votre sexe ni dans le mien, n'a pris sa propre moralité pour règle de son opinion et de ses jugements sur autrui : on vit comme on peut, et on

juge comme on doit ; c'est, en particulier, une inconséquence très-ordinaire parmi les hommes, de ne point estimer les faiblesses qu'ils encouragent et dont ils profitent... Mais, pour mon compte, je me tiens sévèrement en garde contre un rigorisme aussi ridicule chez un homme que coupable chez un chrétien... Et quant à cette conversation qu'un hasard déplorable vous a livrée, et où mes expressions, comme il arrive toujours, ont dépassé de beaucoup la mesure de ma pensée, — c'est une offense que je n'effacerai jamais, je le sais ; mais je vous l'expliquerai du moins avec franchise. Chacun a ses goûts et sa façon d'entendre la vie en ce monde : nous différons tellement, vous et moi, à cet égard, que j'ai conçu pour vous, et que vous avez conçu pour moi, à vue de pays, une antipathie extrême. Cette disposition, qui, d'un côté du moins, Madame, devait se modifier singulièrement sur plus ample informé, m'a entraîné à des mouvements d'humeur et à des vivacités de controverse peu réfléchis : vous avez souffert sans doute, Madame, des violences de mon langage, mais beaucoup moins, veuillez le croire, que je n'en devais souffrir moi-même, après en avoir reconnu l'injustice profonde et irréparable.

Cette apologie, plus sincère que lucide, n'obtint point de réponse. Nous achevions, en ce moment, de traverser l'église de l'abbaye, et nous nous trouvâmes,

à l'improviste, mêlés aux derniers rangs de la cavalcade. Notre apparition fit courir un sourd murmure dans la foule pressée des chasseurs. Madame de Palme fut entourée aussitôt d'une troupe joyeuse qui parut lui adresser des félicitations sur le gain de sa gageure. Elle les reçut d'une mine indifférente et boudeuse, fouetta son cheval et gagna les avant-postes pour entrer en forêt.

Cependant M. de Malouet m'avait accueilli avec une affabilité plus marquée encore que de coutume, et sans faire aucune allusion directe à l'incident qui m'amenait, contre mon gré, à cette fête cynégétique; il n'omit aucune attention pour m'en faire oublier le léger désagrément. Bientôt après, les chiens lancèrent un cerf, et je les suivis avec ardeur, n'étant nullement insensible à l'ivresse de ce divertissement viril, quoiqu'elle ne suffise pas à mon bonheur en ce monde.

La meute se laissa dépister deux ou trois fois, et la journée tonrna à l'avantage du cerf. — Nous reprîmes vers quatre heures le chemin du château. Quand nous traversâmes la vallée au retour, le crépuscule dessinait déjà plus nettement sur le ciel la silhouette des arbres et la crête des collines : une ombre mélancolique descendait sur les bois, et un brouillard blanchâtre glaçait l'herbe des prairies, tandis qu'une brume plus épaisse marquait les détours de la petite

rivière. Comme je m'absorbais dans la contemplation de cette scène, qui me rappelait des jours meilleurs, je vis, tout à coup, madame de Palme à mes côtés.

—Je crois, après réflexion, me dit-elle avec sa brusquerie accoutumée, que vous méprisez mon ignorance et mon manque d'esprit beaucoup plus que ma prétendue légèreté de mœurs... Vous faites moins de cas de la vertu que de la pensée... Est-ce cela ?

— Non assurément, dis-je en riant, ce n'est pas cela ; ce n'est rien de tout cela. D'abord le mot de mépris doit être supprimé, n'ayant rien à faire ici ;... ensuite je ne crois guère à votre ignorance et pas du tout à votre manque d'esprit... Enfin je ne vois rien au-dessus de la vertu, quand je la vois, ce qui est rare. Je suis confus au reste, Madame, de l'importance que vous attachez à ma manière de voir... Le secret de mes prédilections et de mes répugnances est fort simple : j'ai, comme je vous le disais, le plus religieux respect pour la vertu, mais toute la mienne se borne à un sentiment profond de quelques devoirs essentiels que je pratique tant bien que mal ; je ne saurais donc exiger davantage de qui que ce soit... Quant à la pensée, j'avoue que j'en fais grand cas, et la vie me paraît chose trop sérieuse pour être traitée sur le pied d'un bal continuel, du berceau à la tombe. De plus, les productions de l'intelligence, les œuvres de l'art en parti-

culier, sont l'objet de mes préoccupations les plus passionnées, et il est naturel que j'aime à pouvoir parler de ce qui m'intéresse. Voilà tout.

— Faut-il absolument avoir sans cesse à la bouche les extases de l'âme, les cimetières et la Vénus de Milo pour prendre dans votre opinion le rang d'une femme sérieuse et d'une femme de goût ?... Au surplus, vous avez raison, — je ne pense jamais ; si je pensais une seule minute, il me semble que je deviendrais folle, que ma tête craquerait... Et à quoi pensiez-vous, vous, dans la cellule de ce vieux couvent ?

— J'y ai beaucoup pensé à vous, dis-je gaiement, le soir de ce jour où vous m'aviez si rudement pourchassé, et je vous y ai maudite de tout mon cœur.

— Cela se comprend. — Elle se mit à rire, regarda un peu autour d'elle et reprit : — Quel joli vallon ! quelle charmante soirée !... Et maintenant me maudissez-vous ?

— Maintenant je voudrais du fond de l'âme pouvoir quelque chose pour votre bonheur.

— Et moi pour le vôtre, dit-elle simplement.

Je m'inclinai pour toute réponse, et il s'ensuivit un court silence.

— Si j'étais homme, reprit tout à coup madame de Palme, je crois que je me ferais ermite.

— Oh ! quel dommage !

— Ça ne vous étonne pas, cette idée?

— Non, Madame.

— Rien ne vous étonnerait de ma part, avouez-le. Vous me croyez capable de tout, — de tout, peut-être même de vous aimer?...

— Pourquoi pas? On revient de loin! Je vous aime bien, moi, à l'heure qu'il est! C'est un bel exemple à suivre.

— Vous me permettrez d'y réfléchir?

— Pas longtemps!

— Le temps qu'il faudra... Nous sommes amis en attendant.

— Si nous sommes amis, il n'y a plus rien à attendre, dis-je en présentant franchement ma main à la petite comtesse. Je sentis qu'elle la serrait avec un peu de réserve, et la conversation finit là. Nous étions au haut des collines, la nuit était tout à fait tombée, nous ne fîmes plus qu'une course jusqu'au château.

Comme je descendais de ma chambre pour le dîner, je rencontrai madame de Malouet dans le vestibule :

— Eh bien! me dit-elle en riant, vous êtes-vous conformé à l'ordonnance?

— Religieusement, Madame.

— Vous vous êtes montré subjugué?

— Oui, Madame.

— C'est parfait. La voilà tranquille et vous aussi.

— Ainsi soit-il, dis-je.

La soirée se passa sans autre incident. Je me plus à rendre à madame de Palme quelques petits services qu'elle ne me demandait plus. Elle quitta deux ou trois fois la danse pour m'adresser des plaisanteries bienveillantes qui lui traversaient la cervelle, et quand je me retirai, elle me suivit jusqu'à la porte d'un regard souriant et cordial.

Je te demande maintenant, ami Paul, de dégager le sens précis et la moralité de cette histoire. Tu jugeras peut-être, et je le désire, qu'une imagination chimérique peut seule donner les proportions d'un événement à cet épisode vulgaire de la vie mondaine; mais si tu vois dans les faits que je t'ai racontés le moindre germe d'un danger, le moindre élément d'une complication sérieuse, dis-le-moi; je romps les engagements qui me devaient encore retenir ici une dizaine de jours, et je pars.

Je n'aime point madame de Palme; je ne puis ni ne veux l'aimer. Mon opinion sur son compte s'est évidemment transformée; je la regarde désormais comme une bonne petite femme. Sa tête est légère et le sera toujours; sa conduite vaut mieux qu'on ne le dit, quoique moins peut-être qu'elle ne le dit de son côté; enfin son cœur a du poids et du prix. J'ai pour elle de l'amitié, une affection qui a quelque chose de pa-

ternel, mais de moi à elle rien de plus n'est vraisemblable; l'étendue des cieux nous sépare. La pensée d'être son mari me fait éclater de rire, et, par un sentiment que tu apprécieras, la pensée d'être son amant me fait horreur. — Chez elle, je crois à l'ombre d'un caprice, et pas même à la pénombre d'une passion. Me voilà sur son étagère avec les autres magots, et je pense, comme madame de Malouet, que cela lui suffira. Toutefois qu'en penses-tu, toi?

Je crois nécessaire de te rappeler, Paul en terminant cette consultation dont certains passages exhalent un parfum si suspect, de te rappeler, mon ami, que je ne suis pas un fat. Je t'ai dit la vérité stricte. La fatuité ne consiste pas, je suppose, à s'apercevoir qu'une femme vous serre la main quand elle vous la tord, mais à tirer vanité d'un genre de succès si commun et si rarement réservé au mérite. Je me rappelle toujours ce vieux comédien de province ridé, couturé, craquelé, hideux et bête, qui me contait qu'une femme superbe lui disait un soir : — « Oh! tu n'es pas un homme, tu es un dieu! « Je suis convaincu que c'était vrai. Oui, par la merci du ciel, le plus laid des mortels, et c'est notre ami G... de l'Institut, a le plaisir de s'entendre dire au moins une fois en sa vie par une bouche de femme qu'il est beau comme un ange. Cela a été de tout temps, et c'est pourquoi, de tout temps,

fat a été synonyme de sot. Tout aveugle trouve un chien qui le suit et n'en est pas plus fier.

Bonsoir.

VII

7 octobre.

Cher Paul, je prends part du fond du cœur à ton chagrin. Permets-moi seulement de t'affirmer, d'après les détails mêmes de ta lettre, que la maladie de ton excellente mère n'offre aucun symptôme inquiétant. C'est une de ces crises douloureuses, mais sans danger, que l'approche de l'hiver lui ramène presque invariablement chaque année, tu le sais. Patience donc, e courage, je t'en prie.

Il me faut, mon ami, l'expression formelle de ton désir pour que j'ose mêler mes petites misères à tes sérieuses sollicitudes. — Comme tu le prévoyais dans ta sagesse et dans ta bonne amitié, je devais avoir besoin, quand je recevrais ta lettre, non de conseils, mais de consolations. Je n'ai pas le cœur tranquille, et, ce qui est pire pour moi, ma conscience ne l'est pas davantage : cependant j'ai cru faire mon devoir. L'ai-je bien ou mal compris ? Tu en jugeras. Mon Dieu ! je porte quelquefois une stupide envie à ceux que je vois céder sans scrupule, sans combat, avec le pur instinct de la brute, à ce qui les attire ou à ce qui

les repousse ! Que de tourments donne la conscience à une âme naturellement honnête, qui n'est point guidée par des principes certains et soutenue par une foi positive !

Je reprends ma situation vis-à-vis de madame de Palme où je l'avais laissée dans ma dernière lettre. — Le lendemain de notre explication, je mis tous mes soins à maintenir nos relations sur le pied de bonne camaraderie où elles me paraissaient établies, et qui constituaient, selon moi, le seul genre d'intelligence qui fût désirable, et même possible entre nous. Il me sembla ce jour-là qu'elle se montrait animée de la même vivacité et du même entrain qu'à l'ordinaire : seulement je crus remarquer que son regard et sa voix, lorsqu'elle s'adressait à moi, prenaient une douceur sérieuse qui n'est point de son caractère habituel ; mais les jours suivants, quoique je n'eusse point dévié de la ligne de conduite que je m'étais tracée, il me fut impossible de ne pas m'apercevoir que madame de Palme avait perdu quelque chose de sa gaieté, et qu'une vague préoccupation altérait la sérénité de son front. Je la voyais étonner ses danseurs par ses distractions : elle continuait de suivre le tourbillon, mais elle ne le dirigeait plus. Elle prétextait brusquement de la fatigue au milieu d'une valse, quittait sans autre cérémonie le bras de son cavalier, et s'asseyait dans un

coin d'un air boudeur et pensif. S'il y avait un fauteuil vide près du mien, elle s'y jetait, et commençait à travers son éventail une conversation bizarre et à bâtons rompus, comme celle-ci.

— Si je ne puis me faire ermite, je puis me faire religieuse... Que diriez-vous, si vous me voyiez demain entrer dans un couvent ?

— Je dirais que vous en sortiriez après-demain.

— Vous n'avez aucune confiance dans mes résolutions ?

— Quand elles sont folles, non.

— Je ne puis en concevoir que de folles, selon vous !

— Selon moi, vous valsez à merveille. Quand on valse comme vous, c'est un art, et presque une vertu.

— Est-ce qu'on flatte ses amis ?

— Je ne vous flatte pas. Je ne vous dis jamais un mot que je n'aie pesé et qui ne soit l'expression la plus grave de ma pensée. Je suis un homme sérieux, Madame.

— Il n'y paraît guère avec moi. Je crois que vous avez entrepris de me faire détester le rire autant que je l'ai aimé.

— Je ne vous comprends pas.

— Comment me trouvez-vous ce soir ?

— Éblouissante.

— C'est trop. Je sais que je ne suis point belle.

— Je ne vous dis pas que vous soyez belle, mais vous êtes très-gracieuse.

— A la bonne heure. Ça doit être vrai, car je le sens. La veuve du Malabar est vraiment belle

— Oui ; je voudrais la voir au bûcher.

— Pour vous y jeter avec elle ?

— Précisément.

— Partez-vous bientôt ?

— La semaine prochaine, je crois.

— Viendrez-vous me voir à Paris ?

— Si vous me le permettez...

— Non, je ne vous le permets pas.

— Et pourquoi, grand Dieu ?

— D'abord je ne crois pas que j'y retourne, à Paris.

— C'est une raison. Et où irez-vous, Madame ?

— Je ne sais pas. Voulez-vous faire un voyage à pied quelque part, nous deux ?

— Je crois bien ! Partons-nous ?

Et *cætera*. Je ne te fatiguerai pas, mon ami, du détail d'une dizaine de dialogues semblables dont madame de Palme rechercha manifestement l'occasion pendant quatre jours : c'était de sa part un effort de plus en plus marqué pour sortir du lieu commun et imprimer à nos entretiens un caractère plus intime ; c'était de la mienne une égale obstination à les renfermer dans les

limites du jargon et à demeurer inébranlable sur le terrain de la futilité mondaine. Elle s'en apercevait, en riait souvent et s'en fâchait quelquefois, s'étonnant qu'entre nous le sérieux eût passé subitement de son côté.

Un manége si nouveau n'avait aucune chance d'échapper au public envieux ou jaloux, qui surveille tous les pas de la petite comtesse, d'autant plus qu'elle s'y abandonnait avec une franchise et une naïveté vraiment enfantines. Elle ne laissait pas de remarquer parfois la gêne et l'espèce d'ennui que me causait l'attention curieuse qu'elle attirait sur nous. — Je vous compromets, disait-elle ; je m'en vais ! — Tout en me récriant vivement, je ne faisais rien pour la retenir, car tu me connais assez, mon ami, pour ne pas douter que ma réserve ne fût de bon aloi et de bonne foi : j'avais pour système d'éloigner autant que possible madame de Palme, sans la blesser jamais. Maintenant encore je ne saurais concevoir quelle meilleure conduite j'aurais pu tenir, quoique celle-là n'ait pas eu le succès que je m'en étais promis. Si j'avais à subir sur ce fait un autre jugement que le tien, je pourrais dire, pour ma défense, qu'il m'a fallu quelquefois un effort de courage méritoire, non pour repousser la pauvre gloriole que le monde attache à l'espèce de triomphe qui semblait m'être offert, mais pour com-

primer les mouvements secrets que le charme, la grâce et la bienveillance de cette jeune femme soulevaient dans un cœur moins ferme que mon esprit.

J'arrive à la scène qui devait terminer cette lutte pénible, et m'en prouver malheureusement toute la vanité. — Pour faire leurs adieux à leur fille, dont le mari est rappelé à son poste, M. et madame de Malouet donnaient hier un grand bal de gala, auquel tous les environs, à dix lieues à la ronde, avaient été convoqués. Vers dix heures, la foule inondait l'immense rez-de-chaussée du château, où les toilettes, les lumières et les fleurs se confondaient dans un pêle-mêle éblouissant. — Comme j'essayais de pénétrer dans le salon principal, je me trouvai vis-à-vis de madame de Malouet, qui me tira un peu à l'écart : — Eh bien ! mon cher monsieur, me dit-elle, cela va mal. — Mon Dieu ! qu'y a-t-il de nouveau ? — Je ne sais trop, mais soyez sur vos gardes. Ah ! cela ne va pas bien... Mon Dieu ! j'ai en vous une confiance bien singulière, Monsieur ; vous ne la tromperez pas, n'est-ce pas ? — Sa voix était attendrie et son regard humide. — Madame, comptez sur moi ;... mais j'aurais bien dû partir il y a huit jours. — Eh ! mon Dieu ! qui pouvait prévoir pareille chose ?..... Silence !

Je me retournai et je vis madame de Palme qui sortait du salon, et devant laquelle la cohue ouvrait

ses rangs avec cet empressement craintif et cette espèce de terreur qu'inspire généralement à notre sexe la suprême élégance d'une royauté féminine. Il y a dans ces jeunes reines d'une nuit, lorsqu'elles nous apparaissent environnées de toute la pompe mondaine, et traversant d'un pied vainqueur leur empire étroit et charmant, il y a sur leur front hautain, dans leurs regards radieux et enivrés, une magie qui pénètre les âmes les plus fières. — Pour la première fois madame de Palme me parut belle : une expression étrange et que je ne lui avais jamais vue, une vive exaltation rayonnait dans ses yeux et transfigurait ses traits.

— Suis-je à votre goût ? me dit-elle. — Je lui témoignai par je ne sais quel murmure un assentiment qui n'était, d'ailleurs, que trop visible pour l'œil perçant d'une femme. — Je vous cherchais, reprit-elle, pour vous faire voir la serre ; c'est une vraie féerie, venez. — Elle prit mon bras, et nous nous dirigeâmes vers la porte de la serre, qui s'ouvrait à l'autre extrémité du salon, prolongeant jusqu'au parc, à travers les lianes et les parfums de mille plantes exotiques, toutes les splendeurs de la fête. Pendant que nous admirions l'effet des girandoles qui scintillaient au milieu de la puissante flore tropicale comme les constellations brillantes d'un autre hémisphère, plusieurs cavaliers vinrent réclamer pour une valse la main de madame de

6.

Palme : elle les refusa, quoique j'eusse l'abnégation de joindre mes instances aux leurs.

— Nos rôles me semblent un peu intervertis, me dit-elle : C'est moi qui vous retiens, et c'est vous qui me renvoyez.

— Dieu m'en garde ! mais je crains que vous ne vous priviez, par bonté pour moi, d'un plaisir que vous aimez, — et qui vous aime.

— Non ! je sais fort bien que je vous recherche et que vous me fuyez. C'est assez absurde aux yeux du monde, mais cela m'est fort égal. Pour ce soir, du moins, j'entends m'amuser comme je le voudrai. Je vous défends de troubler mon bonheur. Je suis vraiment très-heureuse. J'ai tout ce qu'il me faut : de belles fleurs, de bonne musique autour de moi, et un ami à mon bras. Seulement, et c'est un point noir dans mon ciel bleu, je suis beaucoup plus sûre de la musique et des fleurs que de l'ami.

— Vous avez grand tort.

— Expliquez-moi donc votre conduite, une fois pour toutes. Pourquoi ne voulez-vous jamais causer sérieusement avec moi? Pourquoi refusez-vous obstinément de me dire un seul mot qui sente la confiance, l'intimité, l'amitié enfin ?

— Veuillez y réfléchir une minute, Madame : où cela nous mène-t-il ?

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Cela nous mène où cela peut. Il est plaisant que vous vous en préoccupiez plus que moi !

— Voyons, quelle idée auriez-vous de moi si je vous faisais la cour ?

— Je ne vous demande pas de me fairè la cour, dit-elle vivement.

— Non, Madame ; mais c'est pourtant la tournure que prendrait infailliblement mon langage, s'il cessait un instant d'être frivole et banal. Eh bien ! avouez qu'il y a un homme au monde qui ne pourrait vous faire la cour sans s'attirer votre mépris, et que je suis cet homme-là. Je ne vous dirai pas que je sois très-satisfait de m'être mis dans une telle situation vis-à-vis de vous ; mais enfin j'y suis, et je ne saurais l'oublier.

— C'est beaucoup de raison !

— Madame, c'est beaucoup de courage.

Elle secoua la tête d'un air de doute, et reprit après un moment de silence : — Savez-vous que vous venez de me parler comme à une femme perdue

— Madame !

— Certainement. Vous croyez que je ne puis jamais supposer à un homme, qui me fait la cour, une autre intention que celle de m'avoir pour maîtresse. Ce serait le fait d'une femme perdue, et je ne le suis pas, vous avez beau ne pas le croire, c'est la pure vérité du

bon Dieu... Oui, du bon Dieu. Dieu me connaît, et je le prie plus souvent qu'on ne pense. Il m'a préservée de mal faire jusqu'ici, — et j'espère qu'il m'en préservera toujours; mais c'est une chose dont il n'est pas seul maître... — Elle s'arrêta un moment, et ajouta d'un ton ferme : — Vous y pouvez beaucoup.

— Moi, Madame?

— Je vous ai laissé prendre, je ne sais comment... non, je ne le sais en vérité pas !... un grand empire sur ma destinée... Voudrez-vous en user ? Voilà la question.

— Et à quel titre... en quelle qualité le pourrais-je, Madame ? — dis-je lentement, sur le ton d'une froide réserve.

— Ah! s'écria-t-elle d'un accent sourd et énergique, vous me demandez cela ? — Ah! c'est trop dur! vous m'humiliez trop! — Elle quitta mon bras aussitôt, et rentra brusquement dans le salon.

Je demeurai quelque temps incertain du parti que je devais prendre. Je voulus d'abord suivre madame de Palme et lui faire entendre qu'elle s'était méprise, — ce qui était la vérité, — sur la portée de la réponse sous forme d'interrogation dont elle s'était offensée. Elle avait apparemment appliqué cette réponse à quelque pensée qui la dominait, que je connaissais mal, que ses paroles, du moins, m'avaient révélée beaucoup

moins clairement qu'elle ne se l'imaginait; mais après y avoir réfléchi, je reculai devant l'explication nouvelle et redoutable que j'allais inévitablement provoquer. Je résolus de demeurer sous le coup des imputations les plus fâcheuses auxquelles mon attitude et mon langage avaient pu donner lieu, et de dévorer en silence l'amertume dont cette scène m'avait empli le cœur.

Je quittai la serre et j'entrai dans les jardins pour échapper aux rumeurs du bal, qui importunaient mon oreille. La nuit était froide, mais belle. Un instinct douloureux m'entraîna hors de la zone lumineuse que projetaient autour du château les baies des fenêtres resplendissantes. Je me dirigeai à grands pas vers un épais massif d'ombre, formé par une double avenue de sapins qui sépare le jardin du parc, et que traverse un pont rustique jeté sur un ruisseau. J'entrais sous la voûte de cette sombre allée, quand une main toucha mon bras et m'arrêta; en même temps une voix brève et troublée, que je ne pus méconnaître, me dit : — Il faut que je vous parle!

— Madame! par grâce! au nom du ciel!... que faites-vous! vous vous perdez!... retournez... venez! Je vais vous reconduire, voyons!

Je voulus saisir son bras; elle se dégagea.

— Je veux vous parler... j'y suis décidée... Oh! mon Dieu! que je m'y prends mal, n'est-ce pas? Que vous

devez me croire plus que jamais une misérable créature ! Et pourtant il n'y a rien... rien... c'est la vérité même, mon Dieu ! Vous êtes le premier pour qui j'aie oublié... tout ce que j'oublie !... Oui, le premier !... Jamais homme n'a entendu de ma bouche une parole de tendresse, jamais ! et vous ne me croyez pas !

Je pris ses deux mains dans les miennes : — Je vous crois, je vous le jure... je vous jure que je vous estime... que je vous respecte comme ma fille chérie... Mais écoutez-moi, daignez m'écouter ! ne bravez pas ouvertement ce monde impitoyable... rentrez au bal... je vais vous y retrouver bientôt, je vous le promets... mais au nom du ciel ! ne vous perdez pas !

La malheureuse enfant fondit en larmes, et je sentis qu'elle chancelait ; je la soutins et je la fis asseoir sur un banc qui se trouvait là. — Je demeurai debout devant elle, tenant une de ses mains. Les ténèbres étaient profondes autour de nous ; je regardais le vide et j'écoutais, dans une vague stupeur, le murmure clair et régulier du ruisseau qui coule sous les sapins, le sanglot convulsif qui soulevait le sein de la jeune femme, et l'odieux bruit de fête que l'orchestre nous envoyait de loin par intervalles. C'est un de ces instants dont on se souvient toujours.

Elle se remit enfin, et parut reprendre, après cette explosion de douleur, toute sa fermeté. — Monsieur,

me dit-elle en se levant et en retirant sa main, ne vous inquiétez pas de ma réputation. Le monde est habitué à mes folies. J'ai pris, d'ailleurs, mes mesures pour que celle-ci ne fût pas remarquée. Peu m'importerait du reste. Vous êtes le seul homme dont j'aie désiré l'estime et le seul aussi malheureusemeut dont j'aie encouru le mépris... Cela est bien cruel... Quelque chose doit vous dire pourtant que je ne le mérite pas!

— Madame !...

— Écoutez-moi! Ah! que Dieu veuille vous convaincre ! c'est une heure solennelle dans ma vie. Monsieur, depuis le premier regard que vous avez attaché sur moi, ce jour où je me suis approchée de vous pendant que vous dessiniez cette vieille église,... depuis ce regard, je vous appartiens. Je n'ai aimé, je n'aimerai jamais que vous... Voulez-vous que je sois votre femme? J'en suis digne... Je vous l'atteste, je vous l'atteste devant ce ciel qui nous voit!

— Chère madame,... chère enfant,... votre bonté,... votre tendresse,... me troublent jusqu'au fond de l'âme ;... de grâce, un peu de calme,... laissez-moi une lueur de raison !

— Ah ! si votre cœur vous parle, écoutez-le, Monsieur ! Ce n'est pas avec la raison qu'il faut me juger !... Hélas ! je le sens, vous doutez encore de moi, de mon passé... Oh! Dieu! cette opinion du monde, que j'ai

dédaignée, que j'ai foulée aux pieds, comme elle se venge! comme elle me tue!

— Non, Madame, vous vous trompez;... mais que pourrais-je vous offrir en échange de ce que vous voulez me sacrifier,... des habitudes, des goûts, des plaisirs de toute votre vie?

— Mais cette vie me fait horreur! Vous croyez que je la regretterais? Vous croyez qu'un jour je redeviendrais la femme que j'ai été,... la folle que vous avez connue?... Vous le croyez! Et comment vous empêcher de le croire? Pourtant, je sais bien que je ne vous donnerais jamais ce chagrin, ni aucun autre... Jamais! J'ai lu dans vos yeux un monde nouveau que j'ignorais, un monde plus digne, plus élevé, dont je n'avais jamais eu l'idée,... et hors duquel je ne puis plus vivre!... Ah! vous devez pourtant bien sentir que je vous dis la vérité!

— Oui, Madame, vous me dites la vérité,... la vérité de l'heure présente,.... d'une heure de fièvre et d'exaltation;... mais ce monde nouveau qui vous apparaît vaguement, ce monde idéal auquel vous voulez demander un refuge éternel contre quelques dégoûts passagers ne vous donnerait jamais ce qu'il semble vous promettre... La déception, le regret, le malheur, vous y attendent,... et ne vous y attendent pas seule. Je ne sais s'il existe un homme d'un assez

noble esprit, d'une âme assez belle pour vous faire aimer l'existence nouvelle que vous rêvez, pour lui conserver dans la réalité le caractère presque divin que votre imagination lui prête ; mais je sais que cette tâche,... qui serait si douce,... est au-dessus de moi ; je serais un fou, — et je serais aussi un misérable si je l'acceptais.

— Est-ce votre détermination dernière ? La réflexion n'y peut-elle rien changer ?

— Rien.

— Adieu donc, Monsieur... Ah ! malheureuse que je suis !... Adieu ! — Elle saisit ma main qu'elle serra convulsivement, puis elle s'éloigna.

Quand elle eut disparu, je m'assis sur le banc où elle s'était assise. Là, mon pauvre Paul, toute force m'abandonna. Je cachai ma tête dans mes mains, et je pleurai comme un enfant. — Dieu merci, elle ne revint pas !

Je dus enfin rassembler tout mon courage pour reparaître un instant au bal. Aucun signe ne m'indiqua qu'on y eût remarqué mon absence ou qu'on l'eût interprétée d'une manière fâcheuse. Madame de Palme dansait, et laissait voir une gaieté qui tenait du délire. On passa bientôt dans la salle où le souper était servi, et je profitai du tumulte de ce moment pour me retirer.

Dès ce matin, j'ai demandé à madame de Malouet

un entretien particulier. Il m'a semblé que je lui devais mon entière confidence. Elle l'a reçue avec une profonde tristesse, mais sans montrer de surprise. — J'avais deviné, m'a-t-elle dit, quelque chose de semblable... Je n'ai pas dormi de la nuit. Je crois que vous avez fait le devoir d'un homme sage, — et d'un honnête homme. Oui, vous l'avez fait. Cependant cela paraît bien dur. La vie du monde a cela de détestable qu'elle crée des caractères et des passions factices, des situations imprévues, des nuances insaisissables, qui compliquent étrangement la pratique du devoir et obscurcissent la voie droite, qui devrait toujours être simple et facile à reconnaître... Et maintenant vous voulez partir, n'est-ce pas ?

— Oui, Madame.

— Soit ; mais restez encore deux ou trois jours. Vous ôterez ainsi à votre départ l'apparence d'une fuite, qui, après ce qu'on a pu observer, aurait je ne sais quoi de ridicule et en même temps d'injurieux. C'est un sacrifice que je vous demande. Aujourd'hui nous devons tous dîner chez madame de Breuilly : je me charge de vous excuser. De la sorte, cette journée du moins vous sera légère. Demain, nous ferons pour le mieux. Après-demain, vous partirez.

J'ai accepté cette convention. A bientôt donc, cher Paul... Que je me sens seul et abandonné ! Que j'ai

besoin de serrer ta main ferme et loyale..., de t'entendre me dire : Tu as bien agi !

VIII

10 octobre. Du Rozel.

Me voici rentré dans ma cellule, mon ami... Pourquoi l'ai-je quittée ! Jamais homme n'a senti battre, entre ces froides murailles, un cœur plus troublé que mon misérable cœur ! Ah ! je ne veux pas maudire notre pauvre raison, notre sagesse, notre morale, notre philosophie humaines : n'est-ce pas ce qui nous reste encore de plus noble et de meilleur ? Mais, Dieu du ciel ! que c'est peu de chose ! Quels guides suspects et quels faibles soutiens !

Écoute un triste récit. — Hier, grâce à madame de Malouet, je restai seul au château tout le jour et toute la soirée. Je fus donc tranquille autant que je pouvais l'être. Vers minuit, j'entendis revenir les voitures, et bientôt après tout bruit cessa. Il était, je crois, trois heures du matin quand je fus tiré de l'espèce de torpeur fébrile qui me tient lieu de sommeil depuis quelques nuits, par le bruit très-rapproché d'une porte qu'on semblait ouvrir ou refermer dans la cour avec précaution. Je ne sais par quelle bizarre et soudaine liaison d'idées un incident si ordinaire attira mon attention et m'agita l'esprit. Je quittai brusquement le

fauteuil dans lequel je m'étais assoupi. et je m'approchai d'une fenêtre : je vis distinctement un homme qui s'éloignait d'une allure discrète dans la direction de l'avenue. Il me fut facile de juger que la porte par laquelle il venait de sortir était celle qui donne accès dans l'aile du château contiguë à la bibliothèque. Cette partie de l'habitation contient plusieurs appartements consacrés aux hôtes de passage; je savais qu'ils étaient tous vides en ce moment, — à moins que madame de Palme, comme il arrivait souvent, n'eût pris pour la nuit le logement qui lui était toujours réservé dans ce pavillon.

Tu devines quelle étrange pensée me traversa le cerveau. Tantôt je la repoussais comme une épouvantable folie; tantôt, retrouvant dans le champ d'une expérience déjà longue des faits d'observation qui prêtaient de la vraisemblance à cette pensée, je l'accueillais avec une sorte d'ironie cynique, et j'aimais presque à l'admettre, comme un dénoûment odieux, mais décisif. — La première clarté de l'aube m'a surpris livré à ces angoisses mentales, évoquant mes souvenirs, examinant puérilement les circonstances les plus minutieuses qui pouvaient tendre à confirmer ou à détruire mes soupçons. J'ai dû enfin à l'excès de fatigue deux heures d'un accablement dont je suis sorti plus maître de ma raison. Je n'ai pu douter à mon

réveil de l'apparition qui avait frappé mes yeux pendant la nuit; mais il m'a semblé que je l'avais interprétée avec une hâte folle, et que mon esprit malade lui avait attribué l'explication la moins vraisemblable. En supposant enfin que mes pires pressentiments dussent se trouver justifiés, j'avais lieu assurément de me sentir l'âme profondément attristée devant un témoignage si douloureux, si impudent, de la mobilité et de la perversité d'un cœur de femme ; mais j'avais perdu tout droit de m'en montrer offensé : le plus vulgaire sentiment de dignité me faisait un devoir de l'indifférence, au moins apparente. S'il était possible qu'on eût cherché contre moi une vengeance à un tel prix, on n'en lirait pas du moins le succès sur mon visage. Quant à ma souffrance, je me disais, je me répétais que mon départ et mon éloignement lui enlèveraient bientôt ce qu'elle aurait de plus aigu et de plus insupportable.

Je suis descendu à dix heures et demie, comme de coutume. Madame de Palme était dans le salon : elle avait donc passé la nuit au château. Cependant il m'a suffi de la voir pour perdre l'ombre même du soupçon. Elle causait d'un air tranquille au milieu d'un groupe. Elle m'a salué de son doux sourire habituel. Je me suis senti délivré d'un poids immense. J'échappais à un tourment d'une nature si pénible et si amère

que l'impression franche de ma douleur primitive, dégagée des honteuses complications dont j'avais pu la croire aggravée, me semblait presque aimable. Jamais mon cœur n'avait rendu à cette jeune femme un hommage plus tendre et plus ému. Je lui savais gré du fond de l'âme d'avoir rendu la pureté à ma blessure et à mon souvenir.

L'après-midi devait être consacrée à une promenade à cheval sur les bords de la mer. Dans l'effusion de cœur qui succédait aux anxiétés de la nuit, je me rendis très-volontiers aux instances de M. de Malouet, qui, s'appuyant de mon départ prochain, me pressait de l'accompagner à cette partie de plaisir. Notre cavalcade, recrutée selon l'usage de quelques jeunes gens des environs, sortait vers deux heures de la cour du château. Nous cheminions joyeusement depuis quelques minutes, et je n'étais pas le moins gai de la bande, quand madame de Palme est venue subitement se placer à côté de moi. — Je vais commettre une lâcheté, a-t-elle dit; je m'étais pourtant bien promis,... mais j'étouffe ! — Je l'ai regardée : l'expression égarée de ses traits et de ses yeux m'a soudain frappé d'effroi. — Eh bien ! a-t-elle repris d'une voix dont je n'oublierai jamais l'accent, vous l'avez voulu ;... je suis une femme perdue ! — Aussitôt elle a poussé son cheval et m'a quitté, me laissant atterré sous ce coup d'autant

plus sensible que j'avais cessé de le craindre, et qu'il m'atteignait avec un raffinement que je n'avais pas même prévu. Il n'y avait eu en effet dans la voix de la malheureuse femme aucune trace d'insolente fanfaronnade : c'était la voix même du désespoir, un cri de douleur navrante et de timide reproche, — tout ce qui pouvait ajouter dans mon âme à la torture d'un amour souillé et brisé le désordre d'une pitié profonde et d'une conscience alarmée.

Quand j'ai eu la force de regarder autour de moi, je me suis étonné de mon aveuglement. Parmi les courtisans les plus assidus de madame de Palme figure un M. de Mauterne, dont l'éloignement pour moi, quoique contenu dans les limites du savoir-vivre, m'a souvent paru revêtir une teinte presque hostile. M. de Mauterne est un homme de mon âge, grand, blond, d'une élégance plus robuste que distinguée, et d'une beauté régulière, mais fade et empesée. Il a les talents du monde, beaucoup d'entreprise et nul esprit. Son air et sa conduite, dans le cours de cette fatale promenade, m'eussent appris dès le début, si j'avais eu l'idée de les observer, qu'il se croyait le droit de ne redouter désormais aucune rivalité près de madame de Palme. Il s'attribuait franchement le premier rôle dans toutes les scènes auxquelles elle se trouvait mêlée ; il l'accablait de soins avec une mine importante et discrète ; il

affectait de lui parler à voix basse, et ne négligeait rien enfin pour initier le public au secret de sa faveur. A cet égard, il perdait ses peines : le monde, après avoir épuisé sa méchanceté sur des fautes imaginaires, semble jusqu'ici se refuser à l'évidence qui provoque vainement ses regards.

Pour moi, mon ami, il m'est difficile de te peindre le chaos d'émotions et de pensées qui se heurtaient et se confondaient en moi. Le sentiment qui me dominait peut-être avec le plus de violence, c'était celui de ma haine contre cet homme, d'une haine implacable, — d'une haine éternelle. J'étais au reste plus choqué, plus désolé, que surpris du choix qu'on avait fait de lui ; c'était le premier venu ; on l'avait pris avec une sorte d'indifférence et de dédain, comme on ramasse une arme de suicide, lorsque le suicide est une fois résolu. — Quant à mes sentiments pour elle, tu les devines : nulle apparence de colère, une affreuse tristesse, une compassion attendrie, un remords vague, et par-dessus tout un regret passionné, furieux ! Je savais enfin combien je l'avais aimée ! Je comprenais à peine les raisons qui, deux jours auparavant, me semblaient si fortes, si impérieuses, et qui m'avaient paru établir entre elle et moi une barrière infranchissable. Tous ces obstacles du passé disparaissaient devant l'abîme présent qui me semblait le seul réel, —

le seul impossible à combler, le seul qui eût existé jamais ! — Chose étrange ! Je voyais clairement, aussi clairement qu'on voit le soleil, que l'impossible, l'irréparable était là, et je ne pouvais l'accepter,... je ne pouvais m'y résigner ! Je voyais cette femme perdue pour moi aussi irrévocablement que si la tombe eût été fermée sur son cercueil, et je ne pouvais renoncer à elle !... — Mon esprit s'égarait alors dans des projets, dans des résolutions insensées : je voulais chercher querelle à M. de Mauterne, le forcer à se battre sur l'heure... Je sentais que je l'aurais écrasé !... Puis je voulais m'enfuir avec elle, l'épouser, la prendre avec sa honte après l'avoir refusée pure !... Oui, cette démence m'a tenté ! Pour l'écarter de ma pensée, j'ai dû me répéter cent fois que le dégoût et le désespoir étaient les seuls fruits que pût porter jamais cette union d'une main flétrie et d'une main sanglante... Ah ! Paul, que j'ai souffert !

Madame de Palme a montré, pendant toute la durée de la promenade, une surexcitation fiévreuse qui se trahissait surtout par de folles prouesses d'équitation. J'entendais par intervalles les éclats de sa gaieté exaltée qui résonnaient à mon oreille comme des plaintes déchirantes. Une seule fois encore, elle m'a adressé la parole en passant près de moi : — Je vous fais horreur, n'est-ce pas ? — m'a-t-elle dit.

— J'ai secoué la tête et j'ai baissé les yeux sans lui répondre.

Nous sommes rentrés au château vers quatre heures. Je gagnais ma chambre, quand un tumulte confus de voix, de cris et de pas précipités sous le vestibule m'a glacé le cœur. Je suis redescendu à la hâte ; on m'a dit que madame de Palme venait de tomber dans une violente crise nerveuse. On l'avait portée dans le salon. J'ai reconnu à travers la porte la voix douce et grave de madame de Malouet, à laquelle se mêlait je ne sais quel vagissement pareil à celui d'un enfant malade. — Je me suis enfui.

J'étais décidé à quitter sans retard ce lieu de malheur. Rien n'eût pu m'y retenir un instant de plus. Ta lettre, qu'on m'avait remise au retour, m'a servi à colorer d'un prétexte vraisemblable mon départ improvisé. On connaît ici l'amitié qui nous lie. J'ai dit que tu avais besoin de moi dans les vingt-quatre heures. J'avais eu soin, à toute occurrence, de faire venir depuis trois jours une voiture et des chevaux de la ville la plus proche. En quelques minutes, mes préparatifs ont été achevés ; j'ai donné au cocher l'ordre de partir en avant et d'aller m'attendre à l'extrémité de l'avenue, pendant que je ferais mes adieux. — M. de Malouet m'a paru n'avoir aucun soupçon de la vérité : le bon vieillard s'est attendri en recevant mes remerci-

ments, et m'a réellement témoigné une affection singulière et sans proportion avec la brève durée de nos relations. J'ai à peine eu moins à me louer de M. de Breuilly. Je me reproche la caricature que je t'ai donnée un jour pour le portrait de ce noble cœur.

Madame de Malouet a voulu m'accompagner dans l'avenue quelques pas plus loin que son mari ; je sentais son bras trembler sous le mien, pendant qu'elle me chargeait de quelques commissions indifférentes pour Paris. Au moment où nous allions nous séparer et comme je serrais sa main avec effusion, elle m'a retenu doucement : — Eh bien ! Monsieur, m'a-t-elle dit d'une voix presque éteinte, Dieu n'a point béni notre sagesse !

— Madame, nos cœurs lui sont ouverts ;... il a dû y lire notre sincérité... Il voit ce que je souffre, d'ailleurs j'espère humblement qu'il me pardonne.

— N'en doutez pas,... n'en doutez pas, a-t-elle repris d'un accent brisé. Mais elle ? elle !... Ah ! pauvre enfant !

— Ayez pitié d'elle, Madame. Ne l'abandonnez pas. Adieu !

Je l'ai quittée à la hâte, et je suis parti ; mais au lieu de m'acheminer vers le bourg de ***, je me suis fait conduire sur la route de l'abbaye jusqu'au haut des collines ; j'ai prié le cocher d'aller seul au bourg et de revenir me prendre demain de grand matin à la même

place. Mon ami, je ne puis t'expliquer la tentation bizarre et irrésistible qui m'a pris de passer une dernière nuit dans cette solitude où j'ai été si tranquille, si heureux, et il y a si peu de temps, mon Dieu !

Me voici donc dans ma cellule. Qu'elle me paraît froide, sombre et triste ! Le ciel aussi s'est mis en deuil. Depuis mon arrivée dans ce pays et malgré la saison, je n'avais vu que des jours et des nuits d'été. Ce soir, un glacial ouragan d'automme s'est déchaîné sur la vallée ; le vent siffle dans les ruines et en arrache des fragments qui tombent lourdement sur le sol. Une pluie violente bat mes vitraux. — Il me semble qu'il pleut des larmes !

Des larmes ! j'en ai le cœur rempli,... et pas une ne veut monter jusqu'à mes yeux ! — J'ai prié pourtant, j'ai prié Dieu longuement, — non pas, mon ami, ce Dieu insaisissable que nous poursuivons vainement au delà des étoiles et des mondes, mais le seul Dieu vraiment secourable aux affligés, le Dieu de mon enfance, — le Dieu de cette pauvre femme !

Ah ! je ne veux plus songer qu'à mon retour près de toi. Après-demain, mon ami, et peut-être avant que cette lettre... . . . .

. . . .

Viens, Paul ! — Si tu peux quitter ta mère, viens, je t'en supplie, viens me soutenir. Dieu me frappe !

J'écrivais cette ligne interrompue, quand, au milieu des bruits confus de la tempête, mon oreille a cru saisir le son d'une voix, d'une plainte humaine. Je me suis jeté à ma fenêtre ; je me suis penché au dehors pour percer les ténèbres, et j'ai entrevu sur le sol noir et inondé une forme vague, une sorte de paquet blanchâtre. En même temps un gémissement plus distinct est monté jusqu'à moi. — Une lueur de la terrible vérité m'a traversé l'esprit comme une lame aiguë. — J'ai gagné dans la nuit la porte du moulin ; près du seuil, j'ai vu un cheval abandonné ; il portait une selle de femme. Je me suis précipité en courant vers l'autre face des ruines, et dans le clos qui est situé sous la fenêtre de ma cellule et qui garde encore des traces de l'ancien cimetière des moines, j'ai trouvé l'infortunée. Elle était là, assise et comme écrasée sur une vieille dalle tumulaire, grelottant de tous ses membres sous les torrents d'eau glacée qu'un ciel impitoyable versait sans relâche sur sa légère toilette de fête. J'ai saisi ses deux mains, essayant de la relever. — Ah ! malheureuse enfant ! qu'avez-vous fait ? ah ! malheureuse !

— Oui, bien malheureuse ! a-t-elle murmuré d'une voix faible comme un souffle.

— Mais vous vous tuez !

— Tant mieux... tant mieux !

— Vous ne pouvez rester là!... Venez!... — J'ai vu qu'elle était hors d'état de se soutenir. — Ah! Dieu bon! Dieu puissant! que faire?... Qu'allez-vous devenir maintenant? Que voulez-vous de moi?...

Elle n'a pas répondu. Elle tremblait, et ses dents se heurtaient. Je l'ai enlevée dans mes bras et je l'ai emportée. On réfléchit vite dans de tels instants. Aucun moyen imaginable pour la faire sortir de cette vallée, où les voitures ne peuvent pénétrer. Rien n'était désormais possible pour sauver son honneur; il ne fallait plus songer qu'à la vie. J'ai gravi rapidement les degrés de ma cellule, et je l'ai déposée dans un fauteuil près du foyer, que j'ai rallumé à la hâte; puis j'ai réveillé mes hôtes. J'ai donné à la meunière une explication vague et confuse. Je ne sais ce qu'elle en a compris, mais c'est une femme, elle a eu pitié. Elle a rendu à madame de Palme les premiers soins. Son mari est parti aussitôt à cheval, portant à la marquise de Malouet ce billet de ma main.

« Madame,

« Elle est ici, mourante. Au nom du Dieu de miséricorde, je vous invoque, je vous conjure... Venez consoler, venez bénir celle qui ne peut plus attendre que de vous en ce monde des paroles de bonté et de pardon.

« Veuillez dire à madame de Pontbrian ce que vous jugerez nécessaire. »

Elle me demandait. Je suis retourné près d'elle. Je l'ai trouvée encore assise devant le feu. Elle n'avait pas voulu se laisser mettre dans le lit qu'on lui avait préparé. En m'apercevant, — singulière préoccupation de femme, — sa première pensée a été pour le costume de paysanne, contre lequel elle venait d'échanger ses vêtements imprégnés d'eau et souillés de boue. — Elle s'est mise à rire en me le montrant; mais son rire s'est tourné presque aussitôt en convulsions que j'ai eu de la peine à calmer.

Je m'étais placé près d'elle : elle ne pouvait se réchauffer; elle avait une horrible fièvre; ses yeux étincelaient. Je l'ai suppliée de consentir à prendre le repos complet qui convenait seul à son état. — A quoi bon? m'a-t-elle dit. Je ne suis pas malade. Ce qui me tue, ce n'est pas la fièvre, ce n'est pas le froid, c'est la pensée qui me brûle là; — elle se frappait le front; — c'est la honte, — c'est votre mépris et votre haine, — bien mérités maintenant!

Mon cœur a éclaté, Paul; je lui ai dit tout, ma passion, mes regrets, mes remords! J'ai couvert de baisers ses mains tremblantes, son front glacé, ses cheveux humides... J'ai répandu dans sa pauvre âme bri-

sée tout ce que l'âme d'un homme peut contenir de tendresse, de pitié, d'adoration ! Elle a su que je l'aimais; elle n'a pu en douter !

Elle m'avait écouté avec ravissement. — C'est maintenant, m'a-t-elle dit, c'est maintenant qu'il ne faut pas me plaindre. Jamais je n'ai été si heureuse de ma vie. Je ne méritais pas cela... Je ne puis rien souhaiter de plus... rien espérer de mieux... je ne regretterai rien.

Elle s'est assoupie. Ses lèvres entr'ouvertes ont un sourire pur et paisible; mais elle est prise par intervalle de tressaillements terribles, et ses traits s'altèrent profondément. — Je la veille en t'écrivant.

Madame de Malouet vient d'arriver avec son mari. Je l'avais bien jugée ! Sa voix et ses paroles ont été d'une mère. Elle avait eu soin d'amener son médecin. La malade est couchée dans un bon lit, entourée, aimée. Je suis plus tranquille, quoique un délire effrayant se soit déclaré à son réveil.

Madame de Pontbrian a refusé absolument de venir auprès de sa nièce. Elle aussi, je l'avais bien jugée, l'excellente chrétienne !

Je me suis fait le devoir de ne plus mettre le pied dans la cellule, que madame de Malouet ne quitte plus. La contenance de M. de Malouet m'épouvante,

et cependant il m'assure que le médecin ne s'est pas encore prononcé.

Le médecin est sorti. J'ai pu lui parler. — C'est, m'a-t-il dit, une fluxion de poitrine compliquée d'une fièvre cérébrale.

— Cela est bien grave, n'est-ce pas ?

— Très-grave.

— Mais le danger est-il immédiat ?

— Je vous le dirai ce soir. L'état est si violent qu'il ne peut durer longtemps. Il faut que la crise s'atténue ou que la nature cède.

— Vous n'espérez rien, Monsieur ?

Il a regardé le ciel et s'est éloigné.

Je ne sais ce qui se passe en moi, mon ami... Tous ces coups se succèdent si vite ! C'est la foudre.

Cinq heures du soir.

On a mandé à la hâte le prêtre que j'ai souvent rencontré au château. C'est un ami de madame de Malouet, un vieillard simple et plein de charité. Il est sorti un instant de cette chambre funeste ; je n'ai osé l'interroger. J'ignore ce qui se passe. Je redoute de l'apprendre, et cependant mon oreille recueille avidement les moindres bruits, les sons les plus insignifiants : une porte qui se ferme, un pas plus rapide

dans l'escalier, me frappent de terreur. — Pourtant... si vite ! c'est impossible !

Paul ! mon ami,... mon frère ! où es-tu ?... Tout est fini !

Il y a une heure, j'ai vu descendre le médecin et le prêtre. M. de Malouet les suivait. — Montez, m'a-t-il dit. Allons ! du courage, Monsieur. Soyez homme. — Je suis entré dans la cellule : madame de Malouet y était demeurée seule ; elle était à genoux près du lit, et m'a fait signe de m'approcher. — J'ai regardé celle qui allait cesser de souffrir. Quelques heures avaient suffi pour empreindre tous les ravages de la mort sur ce visage charmant ; mais la vie et la pensée rayonnaient encore dans ses yeux : elle m'a reconnu aussitôt. — Monsieur, m'a-t-elle dit ; — puis se reprenant après une pause : — George, je vous ai bien aimé. Pardonnez-moi d'avoir empoisonné votre vie de ce triste souvenir ! — Je suis tombé sur mes genoux ; j'ai voulu parler, je ne le pouvais pas ; mes larmes coulaient brûlantes sur sa main déjà inerte et froide comme un marbre. — Et vous aussi, Madame, a-t-elle repris, pardonnez-moi la peine,... le mal que je vous fais ! — Mon enfant ! a dit la vieille dame, je vous bénis du fond du cœur. — Puis il y a eu un silence, au

milieu du quel j'ai entendu tout à coup un soupir profond et brisé... Ah ! ce soupir suprême, ce dernier sanglot d'une mortelle douleur, Dieu aussi l'a entendu, il l'a recueilli !

Il l'a entendu,... il entend aussi ma prière ardente, éplorée !... Il faut que je le croie, mon ami. Oui, pour ne pas céder en ce moment à quelque tentation de désespoir, il faut que je croie fermement à un Dieu qui nous aime, qui voit d'un œil attendri les déchirements de nos faibles cœurs,... qui daignera un jour de sa main paternelle refaire les nœuds brisés par la cruelle mort !... Ah ! devant la dépouille inanimée d'un être adoré, quel cœur assez desséché, quel cerveau assez flétri par le doute pour ne pas repousser à jamais l'odieuse pensée que ces mots sacrés : Dieu, justice, amour, immortalité, ne sont que de vaines syllabes qui n'ont point de sens !

Adieu ; Paul. Tu sais ce qui me reste à faire. Si tu peux venir, je t'attends ; sinon, mon ami, attends-moi. Adieu.

IX

LE MARQUIS DE MALOUET A. M. PAUL B... A PARIS.

Château de Malouet, 20 octobre.

Monsieur, c'est pour moi un devoir aussi impérieux que pénible de vous retracer les faits qui ont amené le

malheur suprême dont une voie plus prompte vous a porté la nouvelle avec tous les ménagements qui nous ont été permis, malheur qui achève d'accabler nos âmes déjà si cruellement éprouvées. Vous le savez, Monsieur, quelques semaines, quelques jours nous avaient suffi à madame de Malouet et à moi pour connaître, pour apprécier votre ami, pour lui vouer une éternelle affection, qui devait se changer trop tôt en un éternel regret.

Je ne vous parlerai point, Monsieur, des tristes circonstances qui ont précédé cette dernière catastrophe. Vous n'ignorez, je le sais, aucun trait de la fatale passion qu'avaient inspirée à une malheureuse jeune femme les mérites et les qualités que nous sommes réduits à pleurer aujourd'hui. Je ne vous dirai rien des scènes de deuil qui ont suivi la mort de madame de Palme. Un autre deuil les recouvre déjà dans notre souvenir.

La conduite de M. George durant ces tristes journées, la sensibilité profonde et en même temps l'élévation morale dont il ne cessa de nous donner le spectacle, avaient achevé de lui gagner nos cœurs. J'aurais voulu vous le renvoyer aussitôt, Monsieur ; je voulais l'éloigner de ce lieu désolé, je voulais le conduire moi-même dans vos bras, puisqu'une préoccupation douloureuse vous retenait à Paris ; mais il s'était

imposé le devoir de ne pas abandonner si promptement ce qui restait de l'infortunée.

Nous l'avions recueilli près de nous; nous l'entourions de nos soins. Il ne sortait du château que pour faire chaque jour à deux pas un pieux pèlerinage. Sa santé cependant s'altérait visiblement. Avant-hier dans la matinée, madame de Malouet le pressa de nous accompagner, M. de Breuilly et moi, dans une promenade à cheval. Il y consentit, quoique avec peine. Nous partîmes. Chemin faisant, il se prêta de tout son courage aux efforts que nous tentions pour l'engager dans notre entretien, et le tirer de son accablement. Je le vis sourire pour la première fois depuis bien des heures, et je commençais à espérer que le temps, la force d'âme, les soins de l'amitié pourraient rendre un peu de calme à son souvenir, quand, au détour de la route, un hasard déplorable nous mit face à face avec M. de Mauterne.

Ce jeune homme était à cheval : deux amis et deux dames l'accompagnaient. Nous suivions la même direction de promenade; mais son allure était plus rapide que la nôtre : il nous dépassa en nous saluant, et je ne remarquai pour moi dans son air rien qui pût attirer l'attention. Je fus donc fort surpris d'entendre M. de Breuilly, l'instant d'après, murmurer entre ses dents : Ceci est une infâme lâcheté! — M. George,

qui au moment de la rencontre avait pâli et détourné légèrement la tête, regarda vivement M. de Breuilly : — Quoi donc, Monsieur ? De quoi parlez-vous ? — De l'insolence de ce fat ! — J'interpellai M. de Breuilly avec force, lui reprochant sa manie querelleuse, et affirmant qu'il n'y avait eu trace de provocation ni dans l'attitude ni sur les traits de M. de Mauterne, lorsqu'il avait passé près de nous. — Allons, mon ami, reprit M. de Breuilly, vous avez fermé les yeux — ou vous avez dû voir, comme je l'ai vu, que le misérable a ricané en regardant monsieur ! Je ne sais pas pourquoi vous voulez que monsieur supporte une insulte que ni vous ni moi ne supporterions ! — Cette malheureuse phrase n'était pas achevée, que M. George avait mis son cheval au galop.

— Es-tu fou ? dis-je à Breuilly, qui essayait de me retenir, — et que signifie cette invention-là ? — Mon ami, me répondit-il, il fallait distraire cet enfant à tout prix. — Je haussai les épaules, je me dégageai, et je m'élançai sur les pas de M. George; mais, étant mieux monté que moi, il avait pris une avance considérable. J'étais encore à une centaine de pas, quand il joignit M. de Mauterne, qui s'était arrêté en l'entendant venir. Il me sembla qu'ils échangeaient quelques paroles, et je vis presque aussitôt la cravache de M. George fouetter à plusieurs reprises et avec une

sorte d'acharnement le visage de M. de Mauterne. Nous arrivâmes seulement à temps, M. de Breuilly et moi, pour empêcher que cette scène ne prit un odieux caractère.

Une rencontre étant malheureusement devenue inévitable entre ces deux messieurs, nous dûmes emmener avec nous les deux amis qui accompagnaient Mauterne, MM. de Quiroy et Astley, ce dernier Anglais. M. George nous précéda au château. Le choix des armes appartenait, sans aucun doute possible, à notre adversaire. Cependant, ayant remarqué que ses deux témoins semblaient hésiter, avec une sorte d'indifférence ou de circonspection, entre l'épée et le pistolet, je pensai que nous pourrions, avec un peu d'adresse, faire pencher leur décision dans le sens qui nous serait le moins défavorable. Nous prîmes donc préalablement, M. de Breuilly et moi, l'avis de M. George. Il se prononça immédiatement pour l'épée. — Mais lui fit observer M. de Breuilly, vous tirez fort bien le pistolet : je vous ai vu à l'œuvre. Êtes-vous sûr d'être plus habile à l'épée? Ne vous y trompez pour Dieu pas, ceci est un combat à mort! — J'en suis convaincu, répondit-il en souriant ; mais je tiens beaucoup à l'épée, autant que cela sera possible. — Sur l'expression d'un désir si formel, nous ne pouvions que nous croire heureux d'obtenir le choix

de cette arme. Il fut effectivement résolu, et la rencontre fixée au lendemain neuf heures.

Pendant le reste de la journée, M. George montra une liberté d'esprit et même par intervalles une gaieté dont nous fûmes tout surpris, et que madame de Malouet en particulier ne savait comment s'expliquer. Ma pauvre femme ignorait bien entendu ces derniers événements.

A dix heures, il se retira, et je vis encore de la lumière chez lui deux heures plus tard. Poussé par ma vive affection et par je ne sais quelle inquiétude vague dont j'étais poursuivi, j'entrai vers minuit dans sa chambre; je le trouvai fort tranquille : il venait d'écrire et apposait son cachet sur quelques enveloppes :
— Voilà ! me dit-il en me mettant ces papiers dans la main. A présent, le plus fort est fait, ajouta-t-il, et je vais dormir comme un bienheureux.

Je crus devoir lui donner encore quelques conseils techniques sur le jeu de l'arme dont il devait bientôt se servir. Il m'écouta avec distraction, puis, avançant son bras tout à coup : — Voyez mon pouls, dit-il. — Je lui obéis, et je m'assurai que son calme et son animation n'avaient rien d'affecté ni de fébrile. — Avec cela, reprit-il, on n'est tué que quand on le veut bien. Bonsoir, cher monsieur. — Je l'embrassai et je le quittai.

Hier, à huit heures et demie, nous étions rendus, M. George, M. de Breuilly et moi, dans un chemin écarté, situé à égale distance de Malouet et de Mauterne, et qui avait été désigné pour lieu du duel. Notre adversaire arriva presque aussitôt, accompagné de MM. de Quiroy et Astley. Le caractère de l'insulte n'admettait aucune tentative de conciliation. On dut procéder immédiatement au combat.

A peine M. George s'était-il mis en garde, que nous ne pûmes douter de sa complète inexpérience au maniement de l'épée. M. de Breuilly me jeta un regard de stupeur. Toutefois, quand les lames se furent croisées, il y eut une apparence de combat et de défense : mais, dès la troisième passe, M. George tomba, la poitrine traversée.

Je me précipitai sur lui : la mort le prenait déjà. Cependant il me serra faiblement la main, sourit encore, puis m'exprima d'un dernier souffle sa dernière pensée, qui fut pour vous, Monsieur : « Dites à Paul que je l'aime, que je lui défends la vengeance, que je meurs... heureux. » Il expira.

Je n'ajouterai rien, Monsieur : à ce récit. Il n'a été que trop long, il m'a coûté beaucoup ; mais je vous devais ce compte fidèle et douloureux. J'ai dû croire en outre que votre amitié voudrait suivre jusqu'au dernier instant cette existence qui vous fut si chère, et à

si juste titre. Maintenant vous savez tout, vous avez tout compris, même mon silence.

Il repose près d'elle. Vous viendrez sans doute, Monsieur. Nous vous attendons. Nous pleurerons avec vous ces deux êtres bien-aimés, tous deux bons et charmants, foudroyés tous deux par la passion, et saisis par la mort avec une rapidité poignante au milieu des plus douces fêtes de la vie.

LE PARC

Mai 1856

PERSONNAGES

La marquise du VERNAGE (cinquante ans).

BATHILDE, sa fille (vingt ans).

PAUL LAMBERT, mari de Bathilde (trente ans).

ADOLPHE BONNIEUX, vieil ami de la famille (soixante-cinq ans).

ANTOINE, domestique.

Bosquets et pelouses devant un château. Riante matinée d'été.

LE PARC

SCÈNES DE FAMILLE.

LA MARQUISE, BATHILDE.

LA MARQUISE.

Que veux-tu, ma fille, quand nous perdrons la tête, cela ne remédiera à rien.

BATHILDE.

Ah! ma mère, que je suis inquiète!

LA MARQUISE.

Je ne suis pas fort tranquille non plus quant à cela. La bombe va éclater dans la journée, il n'y a pas à en douter.

BATHILDE.

Quel coup pour lui! et le jour de sa fête!

LA MARQUISE.

Est-ce sa fête?... oui... c'est juste... puisque c'est la mienne... Une chose assez plaisante, par parenthèse,

8.

que nous ayons le même saint, ton gracieux mari et moi !

BATHILDE.

Ne vaudrait-il pas mieux lui tout avouer avant l'arrivée de ce terrible paquet ?

ANTOINE, survenant.

(D'un ton mystérieux :) M. le baron de Fauquerolles demande à parler secrètement à madame la marquise.

LA MARQUISE.

Bon ! l'autre maintenant, pour m'achever de peindre... Il demande à me parler secrètement, et il dit cela aux domestiques... comme c'est adroit ! (A Antoine :) Priez M. de Fauquerolles de m'attendre dans la serre, et ayez soin que personne ne l'y voie entrer. (Antoine sort.) Ce jeune homme a du zèle, mais quel étourneau ! Heureusement j'ai de la prudence pour deux.

BATHILDE.

Oui, ma mère.

LA MARQUISE.

Mais pour en revenir à ton mari, peut-être en effet vaudrait-il mieux le préparer... Au surplus, j'ai écrit dès l'aurore à ce brave Bonnicux, et je l'attends d'un moment à l'autre. Il est de bon conseil, et j'espère qu'à nous deux nous trouverons quelque paratonnerre.

ANTOINE, revenant, du même air mystérieux.

M. le baron attend secrètement madame la marquise dans la serre.

LA MARQUISE.

C'est bien ! (A part.) Ce domestique est niais ! — A revoir, ma fille. Courage !

BATHILDE, seule.

Ah ! que je suis tourmentée, mon Dieu !... Comment cela va-t-il se passer ? Ma mère a été bien imprudente... je crains quelque scène irréparable... Hélas ! qu'on a de peine à être heureuse ! Tous deux m'aiment, et tous deux me font souffrir ! (Elle s'asseoit sur un banc.) Mes goûts, en fait de bonheur, auraient été si simples ! — Une maisonnette comme celle-ci (elle dessine sur le sable avec la pointe de son ombrelle,) une espèce de chalet dans un bois d'Amérique, en vue de la mer qui ondule à l'horizon ; ici un enclos de palissades pour le troupeau dont je suis la bergère ; là un hamac suspendu entre deux palmiers, et dans lequel je me balance au milieu des grandes fleurs de tapisserie et des oiseaux en miniature qu'on voit dans ces pays-là ; puis mon bien-aimé qui revient de la chasse, et qui apparaît ci-contre dans la clairière ; de cette main il m'envoie une douzaine de baisers, de l'autre... Ah ! (Paul entre.)

PAUL.

Dis-moi, Bathilde, j'ai une idée, mon amour : la matinée est charmante ; si nous déjeunions en plein air sous ces ombrages ?

BATHILDE.

Très-volontiers, mon ami.

PAUL.

Mais ta mère, qu'est-ce qu'elle va penser de cela?

BATHILDE.

Ma mère sera ravie.

PAUL.

Hon ! Admettons-le. (Aux domestiques :) Servez le déjeuner sous ce berceau. — Que dessinais-tu là, ma mignonne?

BATHILDE.

C'est un paysage des tropiques. Ceci est une forêt vierge, ceci la mer, et me voici, moi, dans un hamac.

PAUL.

C'est très-ressemblant... Mais quel est ce personnage qui sort de la forêt à l'improviste et qui fait des gestes horribles?... un siuge?

BATHILDE.

Non, Monsieur : c'est un sauvage.

PAUL.

Ah ! diable ! — Et moi, où suis-je? Il est impossible que je t'abandonne dans une conjoncture si délicate.

BATHILDE.

Toi, tu déjeunes tranquillement dans la maison nette.

PAUL.

Non ! je ne croirai jamais que j'aie ce cœur-là. Je suis plutôt dans le fourré voisin, guettant le sauvage : je le tue, je le scalpe, et je t'embrasse avec effusion (Il embrasse sa femme.) A propos, mon enfant, sais-tu où est ta mère en ce moment ?

BATHILDE, avec embarras.

N.., non... mon ami.

PAUL.

Elle est dans la serre, en concile avec Fauquerolles. Les Trônes et les Dominations n'ont qu'à se bien tenir... Elle aurait dû vivre au temps de la Fronde, ta mère : elle eût formé la saint trèfle avec mesdames de Longueville et de Chevreuse. Et à propos de trèfles, as-tu vu les fleurons à trois pétales dorés dont elle a jugé convenable de faire décorer la grille de mon parc ? Elle appelle cela des trèfles... et elle croit que je suis sa dupe.

BATHILDE.

Mon ami, respecte les opinions de ma mère, je t'en prie.

PAUL.

Mais, ma chère enfant, je les respecte de toute mon âme : seulement je voudrais bien qu'elle ne les affichât pas sur ma grille... Et puis que signifient ces conférences clandestines avec Fauquerolles ? Pourquoi ne le reçoit-elle pas publiquement dans mon salon ? Est-ce

que je m'y oppose ? Mais non ! il lui faut du mystère et des souterrains ! Et Dieu sait quels grands secrets ils échangent avec tant de précautions ! Fauquerolles est une mouche du coche que ta mère seule peut prendre au sérieux, Eh bien ! tout cela est puéril et m'agace... Cependant j'ai la complaisance extrême de ne m'apercevoir de rien ; je laisse sans mot dire métamorphoser ma grille en oriflamme et mon parc en club... Ta mère devrait au moins m'en savoir gré.... Mais fort loin de là ! son aigreur et son animosité contre moi semblent s'exaspérer chaque jour !

BATHILDE.

Pauvre mère !... Va, tu es un fier ingrat !

PAUL.

Mais non, ma chère petite ; au fond, je l'aime bien, ta mère... Seulement tu m'avoueras qu'elle s'y prend mal avec moi... Je ne hais rien tant au monde que les niches et les détours... Eh bien ! madame du Vernage transporte sans cesse dans nos relations privées ses habitudes de mystère, de complot, de micmac... Jamais tu ne la prendras à s'expliquer nettement... Ainsi quel est le fond de l'humeur chagrine qu'elle me témoigne ? uniquement ce désir ardent qu'elle éprouve de me voir rechercher, contrairement à tous mes goûts, des fonctions publiques. Il y a une perspective qui charme, qui fascine ta mère, c'est celle de trôner un jour de

sa personne dans les salons d'une préfecture, d'y recevoir les députations de la garde nationale, et de les pétrifier d'admiration par la majesté de ses révérences en douze temps... Ce rêve n'est pas le mien; toutefois je ne refuserais pas de discuter la question, si ta mère l'abordait franchement... mais pas du tout, ce sont toujours des combats à la Parthe, des allusions, des épigrammes, des coups d'épingle... Au surplus, ne t'afflige pas... j'ai pour elle, malgré tout, une tendresse véritable, et je lui en ménage même un témoignage assez étrange qui la frappera de stupeur... Ah! la voici... (Survient madame du Vernage). Bonjour, Madame.

BATHILDE.

Vous ne savez pas ce que me dit Paul, ma mère

LA MARQUISE.

Non, ma fille, je ne le sais pas; et monsieur est, tellement original que je n'entreprendrai pas de le deviner.

PAUL, humant l'air avec force.

Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'il y a ce matin dans le parc comme une vague odeur de conspiration?

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas.

BATHILDE.

Ma mère, il me disait qu'il vous adore.

LA MARQUISE.

Eh bien! moi, je dis que je l'en dispense.

PAUL.

Madame, j'en suis fâché, mais mon cœur est un fleuve impétueux dont vous ne sauriez changer le cours... Déjeunons-nous, et vous offrirai-je mon bras, quoique indigne?

LA MARQUISE, prenant le bras de Paul.

Ah! nous déjeunons sous l'ormeau ce matin, à ce qu'il paraît? C'est à vos goûts bucoliques apparemment, mon gendre, que nous devons cette heureuse innovation qui va nous donner pour convives tous les insectes du voisinage? (Ils s'assoient.)

PAUL.

A propros d'insectes et de voisinage, Madame, n'est-çe point le baron de Fauqucrolles que je viens de voir se glisser comme un serpent hors de cette même grille à laquelle vous avez fait ajouter des trèfles si singuliers?

LA MARQUISE.

Un trèfle est un trèfle.

PAUL.

Pas toujours, Madame.

LA MARQUISE.

Le baron de Fauqucrolles! Pourquoi le baron de

Fauquerolles se promènerait-il dans votre parc à l'heure qu'il est?

PAUL.

C'est justement ce que j'ai l'honneur de vous demander. Ce Fauquerolles est un jeune homme entreprenant et aventureux, qui n'est nullement amateur des jardins, et qui, par conséquent, ne saurait venir dans mon parc pour en étudier la Flore. Il est allé récemment aux eaux d'Allemagne, et je ne serais pas étonné qu'il eût profité de cette occasion pour s'aboucher avec les puissances du Nord... d'où je conclus, Madame... Eh! mais le voilà encore, il me semble! Non, c'est Bonnieux! Bravo! bonjour, Bonnieux, approchez, vieillard aimable.

LES DEUX FEMMES, agitant leurs mouchoirs.

Bonjour... bonjour, Bonnieux.

BONNIEUX.

Salamalec, braves gens!... ouf!... vous voyez en moi un voyageur épuisé de besoin. J'accours, marquise, comme un esclave d'Orient... Entendre, c'est obéir.

LA MARQUISE, l'interrompant vivement.

Une chaise et un couvert pour M. Adolphe.

BONNIEUX.

J'ai toujours été ainsi: au premier appel d'une dame quel que soit l'état de la température, je...

LA MARQUISE, avec impatience.

Heim ! heim ! Un peu de cette hure de sanglier, mon ami ?

BONNIEUX.

Volontiers. Au premier appel d'une dame, disais-je...

LA MARQUISE.

Voilà une charmante surprise que vous nous faites, mon ami.

BONNIEUX.

Comment ! une surprise ?... mais c'est vous qui me surprenez, ma chère amie...

PAUL

Ah ! çà, mon pauvre Bonnieux, vous ne remarquez donc pas que madame du Vernage vous fait signaux sur signaux pour que vous ne laissiez pas entendre devant moi que vous venez ici à sa requête ? Il y a là un petit mystère qu'elle vous expliquera plus tard. — Quoi de neuf, d'ailleurs, mon ami ?

BONNIEUX.

Rien que je sache. . Bonjour, Bathilde... bonjour, ma petite Bathilde... Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ? vous paraissez toute soucieuse, fillette ?

PAUL.

Ne faites pas attention, Bonnieux... Elle a été atta-

quée ce matin par un sauvage dans une forêt vierge, — et vous comprenez...

BONNIEUX.

Très-peu. N'importe. — Je vous proposerai, marquise du Vernage, de me donner une seconde fois de cette hure truffée. Je plains fort le sanglier qui l'a perdue, car elle est bonne. — Est-ce de votre chasse, Paul?

PAUL.

Oui, mon ami, — moins les truffes.

BONNIEUX.

Bien entendu. Dites-moi, Lambert, saviez-vous qu'un chevreuil peut sauter deux mètres et demi en hauteur? J'ai vu le fait de mes deux yeux avant-hier. Nous chassions cette jolie bête depuis plus de trois heures dans le bois de Saulvinet, nous la cernions, elle était littéralement au pied du mur. Tout à coup, paf! elle fait un bond et va tomber dans le jardin de ce grand nigaud de Fauquerolles, qui l'a tuée de sa fenêtre, sans se gêner, en pantoufles... A-t-on vu un animal pareil?... Et à propos, n'est-ce point Fauquerolles en personne que je viens de...

LA MARQUISE, vivement.

Des pointes d'asperges, mon ami?

BONNIEUX.

Permettez... J'accepte... mais auparavant je goûte-

rai de cette mayonnaise de homard... Où en étais-je donc?... Ah!... je vous dirai qu'il me déplaît passablement votre Fauquerolles, ma charmante amie.

LA MARQUISE.

Ah! sans doute... il vous déplaît... Ça va tout seul! il a de la naissance, un nom, un titre... il n'en faut pas davantage pour lui assurer la haine d'un vieux jacobin maniaque comme vous!

BONNIEUX.

Oh! oh! — A boire. Lambert! — Mais enfin mes yeux m'ont-ils trompé, oui ou non... Est-ce Fauquerolles que je viens de...

PAUL.

Bonnieux, vous n'êtes pas en veine ce matin, mon ami... madame du Vernage vous fait signe depuis un quart d'heure de passer sous silence l'incident de votre rencontre avec M. de Fauquerolles.

BONNIEUX.

Comment! diantre! encore un mystère! On s'y perd!

LA MARQUISE, avec humeur.

Eh! du tout! c'est monsieur mon gendre qui voit des mystères partout! Vous ne comprenez pas qu'il a organisé un système de taquineries contre moi? Voilà l'inconvénient de vivre avec un désœuvré: il faut qu'il

gronde, qu'il querelle, qu'il chicane sur tout! c'est forcé!

BONNIEUX.

Encore cette lyre, marquise? Eh bien! finissons-en une bonne fois : expliquez-vous! vous voudriez que Paul eût une place, une sous-préfecture, par exemple, eh?

LA MARQUISE.

Moi? je ne veux rien. Ce n'est pas avec mes opinions que je puis désirer une place pour mon gendre sous le gouvernement actuel... Il est vrai que mon gendre n'ayant pas d'opinion, de même que toute son aimable génération, la difficulté n'existe pas pour lui... Mais il a soixante mille francs de rente, grâce à monsieur son père; il en conclut naturellement qu'il n'a nul besoin d'une place... Par malheur, on ne vit pas seulement de pain en ce monde... Mais si cela vous suffit, mon cher monsieur, c'est parfait... Cela ne regarde que vous... Il est vrai que cela regarde bien aussi un peu ma fille, qui tôt ou tard s'apercevra que la fainéantise d'un mari est un fardeau lourd à porter... Dès à présent je doute qu'elle apprécie beaucoup les goûts bizarres auxquels le désœuvrement vous entraîne... Ainsi, par exemple, et sans aller plus loin vous pêchez à la ligne... Eh bien! cela humilie ma fille!

PAUL, gravement.

Comment, Bathilde ! est-il vrai ? cela t'humilie que je pêche à la ligne !

BATHILDE, riant.

Mais pas du tout, mon ami.

PAUL.

Tu sais que de nos jours des hommes de beaucoup d'esprit ont réhabilité cette innocente récréation... Rossini, Walter Scott, Alphonse Karr — et moi... nous sommes quatre.

LA MARQUISE.

Walter Scott, Rossini et Alponse Karr font ou faisaient autre chose, je pense !

PAUL.

Moi, je ferais autre chose aussi, si je voulais.

LA MARQUISE.

J'en doute ! — Qu'est-ce que vous feriez ?

PAUL, impertubable.

Mais n'importe quoi. — Des vers... des vers à Bonnieux, par exemple, tenez :

Bonjour, mon cher Bonnieux,
Toi qui n'as pas d'aïeux,
Et qui n'en vaux que mieux
A mes yeux.

LA MARQUISE.

Jolie production !... Ce qui m'indigne, c'est qu'on

m'avait dit que vous étiez un savant, et que j'avais eu la bonhomie de le croire !

PAUL.

Et pourquoi avez-vous changé d'opinion ?

LA MARQUISE.

Fameux savant !..... Un homme qui ne fait jamais rien !

PAUL.

Mais justement; quand on est savant, il me semble qu'on n'a plus besoin de rien faire... Au surplus, j'ignore qui a pu vous dire que j'étais un savant; ce n'est pas moi en tout cas.

LA MARQUISE.

Je crois que c'est cet imbécile de Bonnieux !

BONNIEUX.

Moi ? Jamais de la vie !

LA MARQUISE.

C'est vous-même : Je m'en souviens parfaitement. Avant la noce, vous me vantiez beaucoup ce personnage. Moi, je lui reprochais de n'avoir pas d'occupations, car je n'ai jamais varié là-dessus. Vous vous récriâtes... « Pas d'occupations ! me dites-vous. Vous plaisantez. C'est un homme qui ne perd pas une minute dans la journée. Même en se promenant, vous le verrez ramasser des pierres, des graines, des fossiles.

— et les examiner au microscope. Enfin, c'est un savant! » Voilà vos propres paroles: à ce point que j'avais fini par craindre d'avoir pour gendre une espèce d'abruti insupportable.

BONNIEUX.

Si je l'ai dit, je ne m'en dédis pas. Votre gendre est un homme très-distingué, très-instruit, un peu propre à tout. Il a cette réputation-là à Paris... et vous savez bien vous-même ce qui en est, chère amie. Il s'occupe ici très-honorablement, mais pas de la façon qui vous conviendrait... Eh bien! si vous voulez qu'il ait une place, obtenez de lui qu'il la demande, et je parie qu'on la lui envoie par le télégraphe.

LA MARQUISE.

Je n'en crois pas un mot.

PAUL.

Ni moi. Je n'en ferai pas l'épreuve.

LA MARQUISE.

Vous aurez raison : c'est un affront que vous éviterez. Je parie qu'on ne vous nomme pas seulement commissaire de police.

PAUL.

Et cela est très-heureux pour vous, par parenthèse.

LA MARQUISE.

Je ne comprends pas.

PAUL.

Oui, oui, oui!

LA MARQUISE.

Vous avez fini, Bonnieux? Voulez-vous faire avec moi le tour de la pelouse?

BONNIEUX.

A vos ordres, mon admirable amie. (Ils se lèvent.)

PAUL.

Bonnieux! attention! le voile va se déchirer!... Paix! chut! silence, Adolphe, si tu tiens à la vie!

LA MARQUISE.

(Haussant les épaules, et malgré elle riant à moitié.) Il est bête!... ton mari est bête, ma pauvre fille! (Elle disparait avec Bonnieux.)

PAUL, BATHILDE. (Ils se promènent.)

PAUL.

Ta mère est réellement absurde, ma chérie.

BATHILDE.

Mon ami!...

PAUL.

Elle me provoque sans mesure... elle oublie qu'une femme doit avant tout estimer son mari, et elle me présente à tes yeux comme un fainéant ridicule et méprisable... Ma vie pourtant, tu le sais, pour n'avoir pas

de caractère public et d'enseigne officielle, n'en est pas moins occupée et, je puis le dire, utile.

BATHILDE.

Mais je le sais, je le sais bien... ma mère le sait aussi... et mes pauvres encore mieux.

PAUL.

Et mes fermiers... et mes animaux, qui sont primés à chaque comice... et tout le canton, morbleu, bêtes et gens ! Mais ta mère se plaît à confondre, dans l'intérêt de sa passion, l'activité avec l'ambition, le travail avec l'orgueil... Point d'homme utile pour elle, s'il ne porte un habit brodé... c'est la manie française ! Je la lui passerais encore... mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'élever des doutes sur ton bonheur, et de m'en faire concevoir à moi-même... Ne me réponds pas encore... attends... j'aime les explications complètes et décisives... Veux-tu connaître les sentiments que j'ai dans le cœur ? Ce sont exactement ceux que doivent me supposer les voyageurs qui traversent le chemin vers la fin du jour... Leurs regards s'arrêtent, comme malgré eux, sur ce riant coteau où s'étagent du sommet au vallon ces fermes blanches, ces champs, ces bois et ces eaux, mon domaine paternel... C'est l'heure où les travaux de la campagne s'achèvent dans le calme du soir... Ils voient passer, le long des haies en fleur, les lourds chariots qui vont verser dans les

granges leur moisson de gerbes d'or ou de foins parfumés... Au milieu de ce paysage rustique, ils découvrent une oasis qui forme le centre et comme le cœur du tableau... une jolie maison à l'italienne cachée dans les arbres, de fines pelouses, des sentiers mystérieux, de beaux cygnes qui fendent l'onde sans bruit, une jeune femme que le soleil couchant enveloppe d'une sainte auréole... Ils croient entendre sous la feuillée de joyeux rires d'enfants... et toute cette scène leur donne la pensée d'une existence bénie du ciel, mêlée de sainte activité et d'honnêtes loisirs, de simplicité et d'élégance, d'amour et de paix, de roman et de vérité... Ils emportent en rêvant le sentiment d'une sorte de bonheur idéal... Eh bien ! pour ce qui me regarde, ils ne se trompent pas. Ce bonheur est le mien. Mais ce bonheur n'est plus, si tu ne le partages pas... Écoute encore, pauvre enfant... Il me paraîtrait tout simple que nous n'eussions pas, toi et moi, les mêmes idées sur le bonheur. Ce qui suffit à charmer et à remplir une âme déjà fatiguée de la vie peut n'être qu'un médiocre enchantement pour une jeune tête comme la tienne et pour un cœur frais éclos comme ton cœur adoré. Eh bien ! parle maintenant... ne pleure pas... parle... je te supplie de me dire si tu es heureuse, et je te jure que tous les sacrifices me seront doux si je les fais pour toi.

BATHILDE.

Paul... mon bien-aimé... je te jure que je suis en paradis .. et que je voudrais bien n'en jamais sortir... Une seule chose au monde me cause du souci, une seule, c'est cet état de guerre continuel entre ma mère et toi. Si je n'avais plus cela, je serais trop heureuse.

PAUL.

Mais, ma pauvre petite, que veux-tu que je fasse ? Tu conviendras que j'oppose à toutes les attaques de madame du Vernage une patience de Mohican... cela ne fait que l'irriter. Ce matin, par exemple, quelle persécution ! quel redoublement ! Sur quel buisson d'orties avait-elle marché ?... Et toujours cette manie inconcevable de ne pas s'expliquer nettement !

BATHILDE.

Avoue aussi que tu fais un peu exprès de ne pas la comprendre.

PAUL.

Parbleu, sans doute ! c'est la nature ! — Voyons, pourquoi ne me dit-elle pas simplement : Paul, la sous-préfecture de l'arrondissement est vacante, faites-moi un plaisir, demandez-la ?

BATHILDE, vivement.

Et tu la demanderais, vraiment ?

PAUL.

Je ne dis pas que je la demanderais, parce qu'après

tout je pourrais l'obtenir, et cela me contrarierait fort... Mais enfin j'y réfléchirais... J'aime ta mère et j'aime la paix... je ferais beaucoup pour l'une et pour l'autre... D'ailleurs je ne serais pas sans me flatter d'un expédient machiavélique... Si j'étais une fois sous-préfet, ta mère, avec ses relations, ses complots et son Fauquerolles, ne manquerait pas de me compromettre à outrance... je me dénoncerais moi-même au besoin... et on me renverrait bientôt dans mes foyers... Martyr des opinions de ta mère, je pense qu'elle respecterait alors un repos qui serait son ouvrage... et nous serions heureux à notre aise...

BATHILDE.

Mais c'est charmant, ce plan... cela arrange tout... Ainsi, mon ami, tu me permets de dire à ma mère que tu consens ?

PAUL.

Du tout, garde-t'en bien. Diable ! je ne suis nullement décidé... (Arrive Bonnieux, l'air effaré, tenant une lettre de grande dimension.)

BONNIEUX.

Pardon, mes enfants. Bathilde, votre mère vous demande. (Passant près d'elle, à voix basse.) Le paquet est arrivé ; le voici.

BATHILDE.

(De même.) Ah ! tout est perdu !

BONNIEUX.

Courage ! je vais le préparer adroitement. (Bathilde se sauve.)

BONNIEUX, PAUL.

BONNIEUX, avec embarras.

Hem ! j'ai à vous parler, mon ami.

PAUL.

Parlez, mon ami.

BONNIEUX.

Mon ami, j'ai soixante-cinq ans. Je suis fort maigre, parce que telle est ma nature ; mais, du reste, vous devez convenir que je suis étonnamment bien conservé.

PAUL.

J'en conviens, *concedo*. Ensuite ?

BONNIEUX.

Je fais tous les jours dix lieues à pied ou à cheval. Les femmes me donnent généralement de quarante-cinq à cinquante ans — au juger. Eh bien ! mon ami, cet admirable état de conservation est le fruit d'une bonne conscience d'abord, et en second lieu d'une philosophie, d'un stoïcisme imperturbable. *Impavidum ferient*... Je suis l'homme d'Horace.

PAUL.

Vous avez quelque chose de fâcheux à m'apprendre ?

BONNIEUX.

Quelque chose de fâcheux... oui, c'est le mot. La circonstance est effectivement fâcheuse, mais voilà tout. Aller plus loin, la qualifier de terrible, d'irréparable, ce serait en exagérer singulièrement la portée.

PAUL.

Ces précautions ne sont pas heureuses, mon ami. Venez au fait. Qu'est-ce que c'est que ce paquet ?

BONNIEUX.

Ce paquet contient des papiers qu'on vous adresse... qu'un misérable vous adresse... Laissez-moi vous faire une petite préface... En gros, voici à peu près ce qu'il y a... Vous savez que Fauquerolles est le cousin de Bathilde ; il avait été question naturellement de les marier ensemble...

PAUL, grave.

Je l'ignorais. Est-ce qu'elle l'aimait ?

BONNIEUX, cherchant ses mots, et s'embrouillant.

Du tout... c'est-à-dire... vous allez voir. Il était donc question de ce mariage quand on apprit que le jeune homme jouait, et que son oncle, vieillard très-respectable qui habite le Périgord... jouait aussi... de son côté...dans le Périgord...Un vieillard ! comprend-on ça !

PAUL.

J'y comprends peu de chose pour moi. Achevez.

BONNIEUX.

Hem ! hem !... Madame du Vernage, maîtresse de ces précieux renseignements, eut le bon sens de rompre le projet d'union... Mais auparavant il était arrivé malheureusement une chose fort désagréable...

PAUL.

Quoi ? parlez vite.

BONNIEUX.

Vous devinez qu'il s'agit du contenu de ce paquet... Madame du Vernage avait eu l'imprudence vraiment inouïe... je dirai plus... coupable, de tolérer entre Bathilde et Fauquerolles une petite correspondance sentimentale...

PAUL, avec violence.

Miséricorde !...

LES MÊMES, LA MARQUISE, BATHILDE, sortant du fourré.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? êtes-vous fou, Bonnieux ? Mon gendre, c'est faux !

BONNIEUX.

Tra déri déra ! Voilà comme vous me laissez faire, chère amie ! Eh bien ! tirez-vous-en maintenant, je m'en lave les mains !

LA MARQUISE.

Je m'en tirerai toujours aussi bien que vous, cher

ami, avec vos fagots de l'autre monde. Donnez-moi la lettre. — Mon gendre, oubliez les propos d'aliéné que vous tient ce personnage depuis un quart d'heure. Voici purement et simplement la vérité : — Approche, ma fille, et soutiens-moi. — Paul, j'ai sollicité secrètement pour vous la sous-préfecture de notre arrondissement. Ce paquet contient votre nomination officielle. — Je n'ose le regarder, ma fille : quelle mine fait-il ?

BATHILDE.

Il rit, ma mère.

PAUL.

Madame, j'ai sollicité secrètement de mon côté la sous-préfecture de ce même arrondissement. (Tirant une lettre.) Voici l'avis de ma nomination que j'ai dans ma poche depuis deux jours, et que je comptais vous offrir ce soir pour votre fête.

LA MARQUISE, lui sautant au cou.

Ah ! mon ami, vous êtes un ange !...

BONNIEUX, s'essuyant le front.

Ouf ! c'était bien la peine, ma foi, de me mettre en frais de génie !

LA MARQUISE.

Oui, parlons-en, de votre génie ! De ma vie je n'ai entendu un fatras pareil... Et où vouliez-vous en venir.. en définitive ?

BONNIEUX.

Comment! vous n'avez pas compris la profondeur admirable de ma stratégie ? Après avoir inspiré à Lambert de mortelles inquiétudes, après l'avoir tenu sur des charbons ardents, j'allais tout à coup l'asseoir dans son fauteuil de sous-préfet comme sur un lit de roses... Au surplus, tout est pour le mieux. Ah! çà, madame du Vernage, j'espère que ceci met fin à vos complots, et que le Fauquerolles est supprimé ?

LA MARQUISE.

Je n'ai désormais rien à refuser à mon gendre, et s'il l'exige...

PAUL.

Madame, ce serait me mortifier cruellement, ce serait faire injure à l'indépendance de mon caractère, que de me prêter la pensée de pareilles exigences. Sous-préfet ou non, j'entends que ma belle-mère soit libre chez moi. Bathilde peut vous répéter ce que je lui disais tout à l'heure : Si jamais j'étais fonctionnaire public, la plus grande peine que je pusse éprouver ce serait de voir Madame du Vernage se priver de ses relations et de ses petites habitudes.

LA MARQUISE, lui serrant la main.

Mon ami, vous avez toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur.

BONNIEUX.

(Bas à Paul.) Pardon, mon ami ; mais de ce train-là vous serez destitué dans six mois.

PAUL.

(De même.) Chut ! donc, mon ami ! c'est la palme où j'aspire. (Ils s'éloignent en causant.)

ONESTA

Janvier 1847.

ONESTA

CONTE VÉNITIEN

I

LUCA DOLCI

Il n'y a pas de climat où l'on s'ennuie aussi vite que dans le nôtre d'aimer ou de haïr une chose ou une femme. Il n'y a point de peuple qui soit aussi pressé que nous de changer d'amour ou d'habit; il n'y en a pas qui soit plus prompt à s'enthousiasmer, ni plus prompt à s'en repentir. Ce caractère d'activité insatiable et tout de suite rassasiée, nous le portons dans nos affaires de cœur et dans nos affaires de bourse, dans nos appréciations et dans nos croyances : il n'est point de pays où la vogue d'une mine de houille ou d'un beau visage soit si passagère, où la baisse soit si voisine de la hausse, la banqueroute de la fortune, la trahison de la passion, où, quand on est sublime, on

soit si près d'être ridicule, où les fêtes et les réputations aient un si brutal lendemain, où lamode dévore d'un égal appétit fidélités, grandeurs et religions. — Dites-moi, frère, ce que vous adoriez hier, et je vous dirai ce que vous raillez aujourd'hui.

Paris jette chaque jour ses vieux grands hommes, ses vieux acteurs, et toutes ses défroques célèbres de l'an passé dans ce fleuve au rapide courrant qui charrie à travers le monde toutes nos gloires usées, et les déporte sur de lointains rivages. Nous sommes trop riches peut-être, et peut-être trop prodigues : nous faisons aux autres nations l'aumône de nos restes, qui parfois pourraient encore servir.

Venise est sans doute une des choses qui ont le plus abusé de l'enthousiasme français : c'est un malheur qu'elle expie cruellement aujourd'hui. C'est aujourd'hui un ridicule entaché de niaiserie que d'aller à Venise : on va en Orient, en Espagne, en Sicile ou en Afrique, mais on ne va pas à Venise, à moins qu'on n'y ait des affaires. Venise, la place Saint-Marc, le conseil des Dix, le Doge et le Bucentaure sont autant d'objets comiques dont le touriste le plus éhonté n'ose plus faire mention qu'à la condition de les accabler de quolibets.

Nous sommes de ceux qui croient que Venise n'existe plus, et qu'elle s'est engloutie triomphalement dans la

mer — un soir de carnaval — avec ses courtisanes, ses nobles et ses palais, — tout éclatante de lumières, de satin, de velours broché d'or et de Turcs fumant accroupis sur la Piazzetta. Elle a dû mourir le jour où la dernière plume blanche a flotté sur le dernier feutre retroussé. Nous puisons dans cette croyance la hardiesse de l'aimer toujours.

Toutefois, cette opinion, ou cette illusion n'étant peut-être pas générale, ce n'est pas sans une grande terreur que nous écrivons sur la première page d'un conte un nom si décrié : nous savons qu'il ne suffit pas que notre histoire se soit passée réellement à Venise, pour qu'on nous pardonne de l'y placer. Mais nous comptons que quelques personnes excellentes, par ressouvenir de leurs anciennes amitiés, excuseront cet anachronisme de goût : quant aux gens ennuyés, nous osons leur rappeler l'exemple de l'ennuyé sultan des Indes qui écoutait jusqu'au bout les récits de Scheherazade, bien qu'elle les plaçât souvent dans des cadres incroyables :

— Sire, disait-elle, il y avait, dans la capitale d'un royaume de la Chine, un tailleur nommé Mustafa...

Le sultan des Indes passa sans difficulté à la sultane le nom si peu chinois de Mustafa : lecteur blasé, passez-moi Venise :

— Sire — il y avait à Venise en l'année 1590 deux

cavaliers qui faisaient rêver beaucoup de femmes, et qui empêchaient beaucoup de maris de dormir. L'un d'eux revenait des mers de Grèce où il avait commandé pendant trois ans un vaisseau de la république : il se nommait Michel Gritti, et était de famille ducale. L'autre arrivait de l'université de Padoue, où il étudiait depuis trois ans la théologie : il était de race patricienne, et s'appelait Luca Dolci.

Michel Gritti avait vingt-huit ans : on contait de lui de vaillantes histoires que sa mine de héros ne démentait point. Sa haute taille, ses grands yeux bleus, son fier visage que le soleil d'Orient avait bronzé, ses cheveux courts, noirs et bouclés, encadrant un front largement ouvert, lui faisaient une apparence chevaleresque qui rendait tout croyable de lui, même les fanfaronnades qu'il se permettait parfois. C'était d'ailleurs le seul défaut mesquin qu'on lui pût reprocher ; et encore était-ce un fanfaron de si belle humeur et d'une si franche bonhomie qu'on ne le lui reprochait pas.

Ce seigneur, en rentrant dans ses foyers, n'avait rien trouvé de mieux pour prévenir l'ennui que de se livrer à la débauche. Infatigable au plaisir, les lendemains d'orgie le retrouvaient l'œil aussi étincelant, l'humeur aussi bienveillante et aussi sereine que la veille. Les maîtresses qu'il abandonnait continuaient

de l'adorer, et les hommes qu'il gagnait au jeu ne pouvaient lui en vouloir, tant il était évident pour les unes comme pour les autres que ce gentilhomme n'y mettait point de malice. C'était, du reste, en l'an 1590, le premier libertin de Venise, et il n'y avait pas dans les magnifiques tripots de cette ville un drôle si impudent qui ne baissât le caquet lorsque ser Michel Gritti entrait, suivi du cavalier Vespasiano, son ami.

Le cavalier Vespasiano, qu'on appelait plus brièvement le Cavalier, était un capitaine au service de Venise. Il avait deux ou trois années de plus que Michel Gritti : celui-ci l'avait ramené avec lui de la guerre. Toute nature dont les qualités ou les défauts sont développés avec une certaine puissance, et qui, en bien ou en mal, s'élève à la hauteur d'un type, exerce assez communément une attraction irrésistible sur quelque organisation sympathique, mais inférieure. Tout astre remorque un satellite. Le satellite de Michel Gritti était le cavalier Vespasiano, qui exagérait dans sa personne les proportions héroïques de son ami en même temps qu'il se montrait le plagiaire exalté de sa bravoure et de ses déportements. Il y avait dans l'existence du Cavalier un point mystérieux : personne à Venise, pas même Gritti, ne connaissait sa demeure. Il disparaissait parfois de la scène du monde durant une quinzaine de jours, puis il reparaissait brusque-

ment et payait de méchantes défaites ceux qui l'interrogeaient sur les causes de cette éclipse périodique. Gritti, ayant vu que c'était affliger le cavalier que de l'interroger sur cette ténébreuse matière, ne lui en parlait jamais.

La beauté et la renommée de Michel Gritti étaient en passe d'accaparer absolument l'intérêt des dames vénitiennes, quand ser Luca Dolci, ce jeune étudiant en théologie, vint, fort involontairement, en détourner une partie sur sa gracieuse personne. Luca Dolci n'avait que vingt ans : il était de taille moyenne, mais élégante et parfaitement prise. L'ovale un peu allongé de son visage était d'une finesse presque féminine : ses joues étaient légèrement rosées. Sa bouche, d'une délicatesse de dessin pour ainsi dire affectée, avait le don de sourire avec une douceur pensive qui allait au cœur. Il avait les ailes des narines d'une mobilité expressive, qui semblait témoigner d'un caractère plus passionné que ferme. Ses yeux bruns avaient la pure lucidité du regard des jeunes filles, et ses paupières étaient frangées de longs cils qui paraissaient bleus. Son front, par une bizarre particularité, semblait recouvert d'une légère couche de bistre — couleur virile qui, en cet enfant, s'était attachée d'abord et uniquement au siége de la pensée. Autour de ce front sérieux retombaient de longs cheveux blonds, fins comme de

la soie, toujours peignés et bouclés avec un soin infini. Toute la personne de Luca Dolci était d'ailleurs empreinte d'une distinction naturelle et pourtant coquette, qui le faisait regarder de toutes les filles, même lorsqu'il portait, à son ordinaire, son manteau sur le nez. Tel était le théologien sur le passage duquel tant de fenêtres ogivales ou cintrées s'ouvraient en juin 1590. Quant à le voir ailleurs qu'à l'église, sur la lagune, ou dans la rue, c'était ce dont aucune femme ne pouvait se vanter — et voici pourquoi :

Luca sortait d'une famille riche et illustre ; mais c'était au reste une famille malheureuse, dans laquelle on ne vieillissait guère, les Dolci ayant coutume de périr par quelque sombre aventure, aussitôt qu'ils avaient un héritier mâle de leur nom. Le grand-père de Luca avait été trouvé mort un matin dans son lit sans que les médecins pussent dire à quel propos ; son père s'était noyé dans une promenade, par un calme admirable. Ces sortes de catastrophes ne laissaient pas d'être communes à Venise ; cependant, comme les Dolci s'étaient toujours tenus éloignés des affaires d'État, on ne pouvait assigner à leur fin mystérieuse aucune cause politique. La tradition la plus accréditée, se fondant sur la galanterie héréditaire de cette race, attribuait à des vengeances féminines la fatalité qui semblait peser sur elle. Cette tradition avait même été

adoptée avec une fière résignation par la famille Dolci, qui portait pour écusson une abeille piquant une belle femme au sein et mourant de la blessure qu'elle vient de faire.

La mère de Luca Dolci, superstitieuse comme une mère et comme une Italienne, dirigea toutes les idées de cet enfant du côté de la religion, espérant détourner ainsi de cette charmante tête la destinée sinistre de sa maison. Elle se résigna à voir le nom des Dolci s'éteindre en lui, se disant qu'après tout mieux valait un moine vivant qu'un gentilhomme mort. Luca eut une enfance mélancolique, à laquelle il fut aisé de donner le change sur ses inquiètes extases : la vie du cloître prêchée par sa mère l'enchanta ; il en embrassa l'espoir avec toute l'ardeur de ces indécises exaltations —qui alors comme aujourd'hui, quoique peut-être plus exceptionnellement — tourmentaient stérilement de jeunes cerveaux. Luca avait dix-sept ans quand sa mère mourut : un mois après, il se rendit à Padoue, et commença à s'y livrer avec ferveur aux études théologiques.

Durant les trois années qu'il passa à l'université, le seul événement de sa vie fut la connaissance qu'il fit du seigneur don Jose. Un matin, il fut accosté par un jeune étudiant qui lui dit avec beaucoup de politesse :

— Monsieur, deux mots seulement. J'arrive d'Es-

pagne, il y a deux mois ; je suis orphelin : mon goût et le peu de bien que j'ai, m'ont engagé à renoncer au monde. Quand j'aurai acquis un peu de science, je compte me faire prêtre ou moine, selon ce que Dieu m'inspirera. Depuis longtemps, Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous remarquer, et votre air de visage m'attire à vous d'une façon irrésistible. Si ce n'était point vous désobliger, je vous demanderais votre amitié. Je sens que je suis tout à vous. Je me nomme don Jose, et j'ajouterais que je suis des ducs de Frias, si ce n'était une vanité à vos yeux, sans doute, comme aux miens.

Durant ce discours, Luca Dolci avait considéré avec attention celui qui le prononçait : c'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, dont les traits étaient doux et nobles, les yeux noirs, veloutés et presque caressants, mais lançant toutefois leur regard droit devant eux. Luca lui prit la main :

— Monsieur, lui dit-il, je suis d'un caractère fâcheux, qui ne se répand jamais au dehors, c'est ce qui m'empêche de vous répondre par des paroles. Mais je vivrai, seigneur don Jose, pour vous répondre. Nous voici près de San-Antonio. Entrons-y, s'il vous plaît, pour remercier Dieu.

C'est ainsi que don Jose de Frias était tombé dans la sphère d'attraction de Luca Dolci.

Au commencement du mois de mai 1590, Luca Dolci, ayant terminé ses études, retourna à Venise, et s'y occupa de régler ses affaires de famille. Don Jose le suivit, et consentit à habiter le palais Dolci, en attendant l'époque prochaine de leur entrée au couvent de San-Stefano. Le monde féminin s'émut fort de l'apparition de ces deux beaux petits saints. On inventa contre eux des jeux de prunelle à dépeupler le paradis; on sema leur chemin de billets doux; de discrètes matrones chargées de tendres paroles furent mises en campagne, et assiégèrent le palais Dolci. Mais les œillades, les billets et les matrones en furent pour leurs frais, et il fallut bon gré, mal gré, prendre le parti de laisser ce gracieux couple de chérubins monter au ciel à son aise. — Ce fut un grand dépit et un grand respect.

Luca, malgré la retraite absolue à laquelle il s'était condamné, ne put se dispenser de rendre de fréquentes visites à un vieux parent qu'il avait du côté de sa mère : c'était le comte Giustiniani, qui avait été autrefois ambassadeur de la République. Le bonhomme, qui approchait de son terme, fut touché des soins désintéressés de Luca, et se prit pour lui d'une vive affection. Sa profonde expérience des hommes lui fit juger que l'éducation mystique de Luca, plutôt qu'une vocation véritable, le poussait au cloître. Dès lors il s'attacha, avec la persistance d'un vieillard mo-

ribond, à détourner son jeune parent d'une résolution qui, selon lui, devait le plonger plus tard dans d'amers repentirs. Toutefois, vers la fin de mai, il eut le regret de mourir sans avoir pu ébranler les dispositions de Luca.

Mais le testament du vieux comte prouva que, tout mort qu'il était, le bonhomme ne se tenait pas pour battu. Il léguait son immense fortune, son palais de Venise, et un droit qui lui revenait chaque année des prises faites sur les Barbaresques, à sa nièce — la marquise Onesta Giustiniani, veuve du marquis Andrea Giustiniani. Cette dame habitait Rome, où elle était en grande réputation pour sa beauté d'abord, et ensuite pour ce que les uns appelaient sa rigueur, et les autres sa vertu. Depuis la mort de son mari, elle avait recueilli dans sa maison son directeur spirituel, nommé Fra Mozzo. A l'ombre de ce prêtre, la marquise jouissait de sa liberté avec plaisir et honneur. On lui connaissait pour servants toute la fleur des jeunes galants de Rome, mais on ne lui nommait aucun amant. Comme on savait que le vieux comte n'aimait pas sa nièce, dont il avait été très-négligé, il parut singulier qu'il la fît son héritière.

La surprise redoubla, lorsqu'on trouva au bas du testament un codicille par lequel le comte déclarait — que, si, au bout d'un an, sa nièce Onesta n'avait

pas épousé ser Luca Dolci, tout l'héritage retournerait au couvent dans lequel ce jeune homme serait entré. Par cet acte de diplomatie posthume, l'opiniâtre vieillard confiait aux beaux yeux de la marquise le soin de mener à bien l'entreprise dans laquelle sa propre sagesse avait échoué.

Madame Onesta, sitôt qu'elle apprit la mort de son oncle, accourut à Venise avec son confesseur, et s'installa dans le palais du vieux seigneur défunt. Le testament fut ouvert en sa présence, et elle ne fut pas moins étonnée de la générosité de son parent que de la condition par laquelle il avait prétendu la lui faire acheter.

C'était le 31 mai : Luca Dolci et don Jose avaient fixé au lendemain, premier jour de juin, le commencement de leur noviciat à San-Stefano. Vers le milieu de la journée, comme ils étaient à remuer des parchemins, s'occupant de faire leurs dernières dispositions temporelles, un valet apporta une lettre à Luca ; elle contenait ces mots : — « Mon cousin, je suis la nièce du comte Giustiniani : il est indispensable que je vous voie sans retard. — Onesta. »

Luca, après avoir lu ce billet, le fit lire à don Jose :

— Vous m'obligeriez fort, mon cher Jose, lui dit-il, si vous vouliez vous rendre auprès de cette dame à ma place.

— Pourquoi cela ? demanda Jose.

— Je ne sais. Mais j'éprouve une forte répugnance à me trouver en face d'elle.

— La connaissez-vous, Luca ?

— Nullement. Par ce que m'a dit d'elle son oncle, tout au plus.

— Que vous en a-t-il dit ?

— Peu de chose. Il ne l'aimait pas. Le comte était peu réservé dans ses propos, vous savez. Il disait qu'on devrait mettre à cette dame un masque de poix bouillante sur le visage. Il ajoutait qu'elle avait de la vertu — de sorte que je n'y comprenais rien. Mais il m'en est demeuré contre elle une impression fâcheuse. Allez-y, je vous prie.

— C'est vous qu'elle mande, et non pas moi, reprit don Jose. Vous devez encore aujourd'hui quelque chose à la courtoisie que votre nom comporte.

— C'est juste, dit Luca. Veuillez seulement m'accompagner. Tous deux prirent alors leurs toques et leurs épées, et se rendirent en gondole au palais Giustiniani.

La marquise les attendait dans son oratoire, assistée de Fra Mozzo, son confesseur : elle était assise dans un fauteuil élevé de quelques degrés sous un dais à crépines d'or. Fra Mozzo se tenait devant une table couverte de parchemins. Luca Dolci entra conduisant par

la main don Jose qu'il présenta d'abord à la marquise, après quoi il la regarda, tandis que celle-ci l'examinait de son côté avec un soin curieux. La marquise était une femme de haute taille, au visage un peu long, mais plein, au front élevé, mais un peu comprimé vers les tempes : elle avait le teint d'une blancheur mate et uniforme ; ses lèvres un peu épaisses se retroussaient légèrement quand elle parlait : ce défaut plaisait en elle, d'autant plus qu'il faisait voir des dents admirables. Ses yeux noirs et larges étaient doués de l'éclat particulier au diamant ; ils avaient une sorte de limpidité tout extérieure : c'était comme une surface rayonnante. Malgré la flamme de son regard, elle avait la vue mauvaise, comme on le reconnaissait à certains clignements de paupières qui lui étaient habituels. Elle relevait ses cheveux noirs et ondés pour les tordre derrière sa tête, à la façon des paysannes romaines, laissant ainsi à découvert la naissance de son cou, qui semblait ombrée par un duvet fauve et velouté. Mais ce qui frappait par-dessus tout chez la marquise, c'était la beauté singulière du geste. Sa robe gênait si peu la liberté de son corps ployant, que l'étoffe en paraissait animée, comme ce corps lui-même, d'une grâce souple et forte. C'était une séduction que de la voir marcher ou porter la main à ses cheveux.

Quant au révérend Fra Mozzo, directeur de cette

superbe pénitente, c'était un petit homme au teint fleuri, qui se regardait sans cesse le nez pour se mortifier : les lunettes n'étant pas alors d'un usage commun, Fra Mozzo avait pris le parti de loucher, pour se dispenser de regarder les gens en face. Le coin de ses yeux était plissé par un sourire permanent ; sa peau était luisante comme une écaille de poisson. On éprouvait à le voir l'impression que fait un reptile sous le pied. En supposant que la marquise fût coquette, ce devait être un sentiment raffiné de coquetterie qu l'avait poussée à s'affubler de cet ecclésiastique.

— Messer Luca, dit la marquise quand les deux jeunes gens furent assis, vous me voyez dans l'embarras. Veuillez lire le codicille qui est au bas de ce testament.

Luca Dolci lut le codicille, et le fit lire à don Jose ; puis il leva, comme malgré lui, les yeux sur la marquise, rougit légèrement et relut le codicille.

— Mon cousin, reprit alors la marquise, je n'ai que deux suppositions à faire, — c'est que vous êtes mon ennemi, pour un motif que j'ignore, et que vous avez voulu me faire pièce, ou bien que vous nourrissez en secret pour moi une passion à laquelle vous avez prié mon oncle de venir en aide par ce codicille.

— Madame, répondit gravement Luca, j'entre demain, avec don Jose que voici, au couvent de San-Ste-

fano. Je laisse tout mon bien aux pauvres. J'ignorais cette étrange disposition du noble comte, et suis, d'ailleurs, étranger à tout sentiment terrestre de la nature de ceux auxquels vous avez fait allusion.

— Mon Dieu ! quel homme ! dit la marquise en riant. — Eh bien ! à vous voir, on ne vous croirait pas si terrible ! Je suis donc bien convaincue que vous n'avez point de passion pour moi, puisque vous avez la bonté de me le dire si nettement. Mais, mon enfant, quoique vous ayez presque une apparence de barbe, ce n'est pas une raison pour vous croire désormais à l'abri de ces sentiments — auxquels vous faites allusion vous-même, bien plus que moi : — car je n'y pensais pas, et je riais, tandis que vous êtes fort sérieux. — Vous avez bien la mine au reste, et je me permets de vous en féliciter comme parente, vous avez la mine d'être réservé à de belles amours. Vous avez donc raison d'être sérieux en traitant cette matière.

— Je crois vous avoir dit, Madame, que j'entrais demain à San-Stefano, répliqua sèchement Dolci.

— Tant pis, dit la marquise.

A ce point de l'entretien, Fra Mozzo éternua ; car il avait la manie enfantine d'éternuer quand on disait quelque parole qui eût pu charger sa conscience ou provoquer de sa part une observation embarrassante : il

éternuait, et, par une douce illusion, il se figurait n'avoir rien entendu.

— Dieu vous bénisse ! mon père, dit le solennel don Jose.

Cependant la marquise était descendue de son fauteuil et se promenait lentement dans l'oratoire en paraissant réfléchir ; après deux ou trois tours, elle s'arrêta brusquement devant Luca :

— Ne suis-je pas à présent votre plus proche parente ? lui dit-elle.

— Oui, Madame.

— Mon Dieu ! quel homme ! reprit la marquise. Voyons, finissons cette affaire. Dites-moi franchement si vous tenez beaucoup à apporter cette fortune en dot à votre monastère ; moi, je tiens beaucoup à la garder.

— Je vous la laisserais de grand cœur, ma cousine, si j'en savais le moyen.

— Il en est un peut-être. Déclarez par écrit que votre volonté seule, et non la mienne, s'est opposée à notre union, et je doute qu'on puisse après cela me contester l'héritage.

— Je vous écrirais sur-le-champ, dit Luca, la déclaration dont vous parlez, si ce n'était faire un mensonge devant le ciel ; car il n'est pas vrai de dire que ma volonté seule s'oppose à notre union.

— Je vous demande pardon, messer Luca.

— Et la vôtre, Madame ?

— Je suis encore en âge de me remarier, mon cousin ; et, si vous me faisiez la faveur de me demander ma main, il est probable que je vous ferais celle de vous la donner. Il me semble qu'en voilà assez pour mettre votre conscience à l'aise, et que vous ne pouvez exiger d'une femme une confession plus claire tant que vous ne serez pas revêtu des pouvoirs ecclésiastiques.

Fra Mozzo éternua avec force, tandis que Luca Dolci abaissait ses longues paupières pour fuir le regard hautain, railleur et presque effronté par lequel la marquise semblait le défier de la prendre au mot.

Luca se leva tout à coup après un moment de silence :

— Je vous enverrai demain matin cette déclaration, dit-il. Adieu, Madame.

— Adieu et merci, mon cousin, répondit Onesta. Monsieur, ajouta-t-elle, s'adressant à don Jose et penchant sa tête sur l'épaule droite d'un air suppliant, puisque vous accompagnez ser Luca dans le cloître, veillez sur sa santé, au moins : elle ne me paraît point forte. Il a des rougeurs subites qui lui montent au visage par intervalles. Le pauvre enfant tient cela de sa mère. Adieu, Messieurs.

Luca et don Jose retrouvèrent leur gondole au bas

du quai, et regagnèrent leur demeure sans échanger une parole.

II

MICHEL GRITTI

Dans la soirée, la marquise reçut plusieurs visites, et fut bientôt mise au courant de tout ce qui se disait et se passait dans la ville. Le nom de Michel Gritti revenait comme un refrain au bout de toutes les phrases, et paraissait être un mot que les dames de Venise avaient juré de placer à tout prix dans leur conversation. La marquise s'informa de ce qu'était ce seigneur si banal, et en apprit ce que nous en savons. On ajouta que, par un motif inconnu, son caractère tournait depuis quelque temps à la mélancolie, qu'il s'ennuyait et ne tarderait pas à prendre un commandement en Morée.

— Ceci m'intéresse fort ! dit la marquise. Et combien de fois a-t-il bâillé dans la matinée, ce cher seigneur ? Voilà un sot personnage que votre Gritti, et vous pouvez lui dire qu'il y a une femme au moins à Venise qui se moque de le savoir ici, en Morée ou dans la lune.

Lorsque la nuit fut venue et que la marquise se trouva seule, elle endossa lestement un habit de cavalier, mit un domino par-dessus, prit son masque,

et descendit sur le quai. Les gondoles stationnaient à peu de distance du palais. La marquise s'approcha, et élevant la voix :

— Holà! dit-elle, qui de vous connait le seigneur Michel Gritti ?

A cette question, une vingtaine de gondoliers, couchés au fond de leurs barques, se levèrent comme un seul homme et crièrent à l'unisson :

— Moi! Monseigneur! moi! Excellence! moi, mon prince!

— Qui veut me conduire chez lui ? reprit Onesta.

La même réponse unanime et discordante éclata sur la rive. Puis une voix se détacha en solo, et dit :

— Moi, je ne conduirai pas son altesse au palais Gritti ; mais je la conduirai, si elle veut, auprès du seigneur Gritti.

— Bon! approche, toi! dit la marquise. Et elle sauta dans la gondole qui venait de parler.

— Comment t'appelle-t-on, faquin ?

— Bautista, Monseigneur.

— Tu connais ser Gritti ?

— C'est mon cousin, altesse.

— A quel degré ?

— Au cinquante-troisième.

— Tu as un joli bonnet, mon drôle ; veux-tu que je

te l'emplisse d'écus, ou que je te le cloue sur la tête avec ma dague ?

— Je préfère les écus, mon duc.

— Alors, ne fais pas le plaisant, et va ton chemin.

Le gondolier salua humblement son fringant passager, et la gondole partit comme un trait.

— Où allons-nous de ce train ? demanda la marquise.

— Chez la Dolfina, Monseigneur.

— Qu'est-ce que cela, la Dolfina ?

— C'est la plus belle courtisane de Venise et du monde, et la plus riche, et la plus généreuse. *Evviva la Diva* ! ajouta l'enthousiaste gondolier en jetant son bonnet en l'air.

— Et ser Michel est ce soir chez la Dolfina ?

— Je l'y ai vu entrer.

— Il y a donc une fête ?

— Non, illustrissime étranger, non; la fête, c'est dans deux jours : tous les mois la Dolfina donne une fête, et pendant un mois les pauvres de Venise se régalent des restes. *Evviva! evviva sempre la Diva!* Ce soir, monseigneur, comme tous les soirs, il y a simplement quelques amis intimes, deux cents au plus, qui jouent et se désaltèrent. Nous sommes arrivés, noble seigneur : voici le jardin, et plus loin, au fond, c'est le palais de la Diva.

— Attends-moi là, Bautista, dit la marquise en sau-

tant de la gondole sur l'escalier de la rive, et de l'escalier dans le jardin que peuplaient des couples d'ombres errantes.

Elle s'approcha, sans rencontrer aucun obstacle, du palais, dont les fenêtres ouvertes lançaient au dehors une chaude lumière et un air épais de parfums ; puis, ayant rejeté son domino un peu en arrière pour laisser tout avantage à son pourpoint richement tailladé de crevés à l'espagnole, la marquise monta les degrés d'un vaste escalier intérieur, qu'éclairait une fleur gigantesque s'épanouissant au plafond en pétales lumineux.

Au haut de l'escalier, un respectable majordome arrêta la marquise, et la pria avec politesse d'ôter son masque ou de lui dire son nom. Elle s'y refusa ; et, comme le majordome élevait la voix avec insistance, une femme, fendant la foule qui emplissait la galerie, s'approcha de la porte où s'était engagé ce débat : à la superbe insouciance de ses regards noyés, à l'indécence hardie d'un costume qui laissait le moins de champ possible aux conjectures, et surtout à sa beauté souveraine, Onesta la reconnut.

— Vous êtes la Dolfina ? lui dit-elle.

— Pour vous plaire, mon cavalier, répondit la dame, souriant à la belle mine de son hôte inconnu.

— C'est ce qu'il est plus aisé de dire que de faire, ma charmante, reprit la marquise.

— Madame, interrompit le majordome, c'est que monseigneur refuse absolument de se démasquer ou...

Onesta, avant que le majordome eût achevé, s'était emparée résolûment du bras de la Dolfina :

— Mon astre, lui dit-elle, vous avez des gens bien grossiers. Promenez-moi un peu par là, et causons.

La Dolfina éclata de rire, et se laissa entraîner dans la galerie. Les joueurs les plus acharnés retournèrent la tête pour regarder l'étranger qui débutait dans le monde par une entrée si triomphale.

— Ah ! çà, Monsieur, lui dit la Dolfina en le contemplant des pieds à la tête, d'où sortez-vous ?

— Permettez, mon enfant, répondit le pourpoint à taillades, j'ai peu de loisir. Ne me questionnez donc pas, et laissez-moi bien plutôt vous questionner. Je vais vous donner une grande marque de confiance : — indiquez, je vous prie, à un étranger qui n'a point usage de perdre son temps en bagatelles, quelles femmes on peut aimer ici sans se déshonorer outre mesure.

— Mais, d'abord, il y a moi, dit la Dolfina — plus étonnée que fâchée de cette insolence inouïe.

— Vous ? reprit le cavalier, vous ? Et combien de temps faut-il vous faire la cour, ma perle ?

— Quand on me plaît — une heure ; quand on me déplaît — toujours.

— Mais, ma chère, vous avez un amant sans doute à l'heure qu'il est ?

— Non — ni aujourd'hui, ni hier, ni demain.

— Et pourquoi, grand Dieu ?

— Parce que j'aime quelqu'un.

— D'amour ?

— Davantage.

— Et qui, par hasard ?

— Celui-ci, répondit la Dolfina, indiquant du doigt un cavalier de grande taille qui était adossé contre une colonne, près d'une table où les dés roulaient sur les sequins.

— Est-ce que c'est un homme ? reprit la marquise : je l'eusse pris pour une cariatide chargée de soutenir votre palais, ma beauté.

— N'est-ce pas qu'il est beau ?

— Superbe ! — Mais parle-t-il quelquefois ?

Une conversation qui venait de s'engager entre les joueurs dispensa la Dolfina de répondre à cette question. Un des jeunes gens, le comte Rafael Angelmonte, demandait à Gritti s'il ne jouerait pas de la nuit.

— Si cela vous amuse, je jouerai, répondit Michel Gritti. Pour moi, le jeu m'ennuie de plus en plus : quand je gagne, je vois des visages amis s'assombrir, et je m'en vais tout mélancolique avec mon or dans mes poches ; quand je perds, je vois ces mêmes visages

s'égayer, et cela me les fait aimer moins. De la sorte, je perds toujours; et d'ailleurs l'idée de perdre mon palais ou de gagner le vôtre, mon cher Rafael, n'a rien qui aiguillonne ma fantaisie.

— Je vous dirai, Michel, répliqua le comte Rafael, que vous auriez dû naître dans une de ces contrées fabuleuses où l'homme est forcé de lutter corps à corps avec des monstres gigantesques pour défendre sa place au soleil.

— Et j'y fusse né très-volontiers, s'il eût dépendu de moi. Je vous avoue, comte Rafael, que la chance de me rencontrer moustache à moustache avec un lion au détour d'une rue m'entretiendrait dans une sorte d'émotion agréable.

— Mais il y a les femmes, dit Rafael.

— Mais elles ne sont point sauvages, hasarda le cavalier Vespasiano, qui venait de prendre place au jeu vis-à-vis du comte Angelmonte.

— Pour ce qui est des femmes, continua Michel Gritti avec une gravité sententieuse — il est certain que c'est un besoin de la vie.

— Pardieu! dit Rafael. — Avez-vous jamais été amoureux, vous, Gritti?

— Messieurs, j'ai le regret de croire que non. — J'ai eu des maîtresses çà et là; mais je n'ai jamais conçu tout ce bruit qu'on fait de l'amour, et les poëtes sont

pleins sur ce sujet de choses que je ne comprends pas. Il faut que je sois demeuré complétement étranger à certains sentiments que le commerce des femmes fait naître en des cœurs mieux organisés. Cela m'afflige. Un écolier qui chante sa première sérénade en sait plus long que moi sur l'amour, et un enfant qui vient de se griser pour la première fois sait mieux ce qu'il y a au fond d'une coupe de vin que je ne le sais, moi — qui ai bu tous les vins du monde dans leurs radieuses patries, sans me griser jamais — comme j'ai mené la débauche avec toutes les races de femmes jusqu'à présent découvertes, sans jamais aimer. Être ivre ou amoureux, mes très-chers ! ô vous qui le pouvez, de quoi vous plaignez-vous ? Dites-moi le pays extravagant où le soleil mûrit un vin dont la fumée puisse monter jusqu'à mon cerveau — et je pars demain. Enseignez-moi une région inouïe où Dieu ait mis dans l'œil d'une femme un rayon capable de pénétrer ma robuste stupidité, et, sur mon âme, je pars à l'heure même.

— Pardieu ! dit tout à coup une voix claire et haute à côté de Michel Gritti, il n'y a qu'un fat prodigieux qui puisse s'exprimer de la sorte !

La foudre, tombant subitement au milieu du groupe de jeunes gens qui entouraient Gritti, ne les eût pas frappés de plus de surprise que ne fit cette réflexion

malavisée. Tous les yeux se tournèrent du côté du cavalier masqué, qui s'avança, les bras croisés, dans l'espace que la foule émue laissait libre entre Michel Gritti et lui. Le cavalier Vespasiano s'était levé la main sur sa garde ; Gritti le repoussa doucement, et, regardant le masque dans les yeux, il lui dit avec une tranquillité hautaine :

— Monsieur est étranger ?

— Étranger à Venise, répondit l'autre ; oui, certes, et je m'en vante, puisqu'il s'y trouve un noble pour se permettre ces ridicules fanfaronnades, des femmes pour les écouter, et des hommes pour le souffrir.

— Je vous fendrai en quatre, mon ami, cria Vespasiano.

— Jeune homme, reprit Michel Gritti, vous êtes sans doute accompagné d'un ami ?

— C'est cela ! interrompit de nouveau Vespasiano, nous allons causer ensemble, l'ami de monsieur et moi.

— Je suis seul, dit le masque.

— Eh bien ! venez, Monsieur ; ce n'en sera que plus amical. Et, tout en parlant, Michel, suivi du pourpoint à taillades, se dirigeait vers le grand escalier, qu'ils commencèrent à descendre tous deux côte à côte, tenant leurs chapeaux à la main.

— Bon ! dit le cavalier Vespasiano en se rasseyant,

voilà un jeune homme de moins. A vous de jouer, messer Rafael.

Cependant Michel Gritti conduisait le cavalier masqué dans l'endroit le plus retiré des jardins ; il entra avec lui dans une enceinte circulaire réservée au milieu d'un massif d'arbres épais. Des verres de couleur suspendus à la voûte de verdure éclairaient l'emplacement qui paraissait devoir servir de champ clos aux deux adversaires.

— Monsieur, dit Gritti, avant de passer outre, me direz-vous quel motif particulier vous avez eu pour m'insulter ?

— Aucun, messer, si ce n'est le désir de relever un mensonge.

— Un mensonge, Monsieur ? reprit Gritti en tirant son épée ; — et lequel, s'il vous plaît ?

— Vous avez déclaré n'avoir jamais rencontré une femme dont le regard fût capable de vous inspirer de l'amour. Or je dis, moi, qu'affirmant cela, vous avez menti !

— En garde, alors ! dit Gritti.

— Vous avez menti, continua l'étranger, faisant sauter son masque d'une main et dénouant de l'autre sa chevelure, qui inonda ses épaules, — la preuve, c'est qu'au moment où vous parliez cette femme était devant vous, et que ce regard, le voici.

Gritti demeura un moment confondu, à cette éblouissante métamorphose.

— Pardonnez-moi, Madame, dit-il enfin, mais je ne vous avais pas vue. Je ne pouvais prévoir que le ciel daignât faire un miracle tout exprès pour me convertir.

— Le ciel, répondit la marquise, adoptant avec complaisance le langage un peu amphigourique dont la galanterie du temps aimait à distiller la quintessence, le ciel, messer Michel, tient beaucoup à la conversion d'un grand pécheur comme vous, et pour l'obtenir complète, il compte renouveler ce prétendu miracle demain vers deux heures — dans l'église Sainte-Marie-Formose.

Gritti s'inclina jusqu'à terre : quand il releva la tête, la marquise avait disparu. Le gentilhomme, après avoir couru inutilement dans tout le jardin, regagna le palais en songeant.

Le cavalier Vespasiano, dès qu'il aperçut son ami, qui gravissait lentement et le front penché les derniers degrés de l'escalier, lui cria de sa place :

— Eh bien ! noble Michel, qu'est-ce cela ? Vous avez l'air soucieux ! Quoi ? ne se serait-il pas défendu avec aisance ? Ah ! mordieu ! c'est cela ! continua le cavalier, qui avait le vin étonnamment verbeux — c'est cela, dis-je ! le drôle ne savait pas tenir une lame ! Vous aurez été forcé... — Michel, Messieurs, aura été

forcé de l'assommer d'un coup de pommeau. Triste nécessité sans doute pour un gentilhomme. — Mais qu'y faire? Cet étranger n'était après tout qu'un sot et un triple manant de charrue. — Je dis que le noble Michel a bien fait — vous avez gagné, je vous salue, comte Rafael — je dis qu'il a bien fait, et je serais profondément charmé que quelqu'un soutînt le contraire : — Je lui ferais avaler sur-le-champ quelque chose de froid, par les treize cent mille...

— Taisez-vous, mon cher cavalier, interrompit Michel Gritti, cet étranger était une femme.

Vespasiano ne répondit à cette objection qu'en faisant entendre un sifflement prolongé.

— Une femme ! ah ! maledetta ! dit la Dolfina.

Cependant Gritti paraissait plongé dans une mélancolie profonde, et bientôt il quitta, suivi de Vespasiano, la galerie de jeu et le palais de la Dolfina. On crut généralement, et l'on répéta, dès qu'il fut sorti, qu'il venait d'être en butte à quelque persécution de maîtresse abandonnée, et qu'il avait subi une de ces démarches irritantes par lesquelles les femmes achèvent de se perdre et transforment souvent l'indifférence en haine.

Mais la tristesse de Gritti avait une source moins vulgaire. Depuis un mois, son caractère s'était singulièrement modifié sous l'influence de certains événements

dont sa vie avait été le jouet. Depuis un mois, Michel Gritti était plus qu'amoureux d'une femme ; il était amoureux d'une idée, chose nouvelle et délicieuse pour cette nature éminemment pratique. Car ces âmes ardentes et fortes, qui sont servies par un corps robuste, traduisent immédiatement en action leurs désirs et leurs passions ; de la sorte, elles ignorent ce loisir des théories où se plaisent les organisations plus délicates, dont les mouvements intérieurs se trouvent concentrés par la paresse maladive de la volonté. Ainsi la disposition à la rêverie, qui provient d'un défaut d'harmonie entre la puissance de l'âme et l'activité extérieure, ne pouvait exister naturellement chez un homme comme Michel Gritti — à moins que, par une circonstance particulière, ses désirs ne se trouvassent exaltés et en même temps sa volonté paralysée. C'est ce qui lui était arrivé. Depuis un mois, Michel Gritti était amoureux — sans savoir de qui. Voici comment cet amour avait commencé : — Un matin, au sortir d'une orgie, une barque l'avait suivi, portant une bizarre mascarade : deux des personnages qui la composaient chantaient des stances mélancoliques auprès d'un linceul blanc couronné de fleurs, et paraissant recouvrir le corps d'une jeune fille. Fatigué de cette poursuite obstinée, Gritti avait fait arrêter sa gondole :

— Hola ! bonnes gens, cria-t-il, pour qui donc chantez-vous cette lugubre antienne ?

— Pour une jeune fille noble et chrétienne, répondit un des masques, qui est morte vierge, plutôt que d'avouer son amour à un païen.

— Ho ! ho ! reprit Gritti — et quelle est cette martyre ? Son nom, brave fossoyeur ?

— Les âmes n'ont pas de nom, dit le masque.

— Le nom du païen, au moins ?

— C'est vous, messer Michel, répondit le funèbre personnage, et la barque de deuil s'éloigna aussitôt à force de rames.

A partir de cette rencontre, Michel Gritti s'aperçut qu'une surveillance délicate s'attachait à tous ses pas ; une ombre inconnue le suivait, exerçant sur toutes ses actions un contrôle mystérieux et touchant. Il attendit en vain que la belle morte perdît quelque chose de sa discrétion. La tendre inquisition dont il était l'objet continua de s'exercer avec une réserve impénétrable. Ainsi, un jour, un pauvre en haillons, à qui Michel venait de donner sa bourse pleine d'or, le pria en échange d'en accepter une dont le travail attestait l'élégante délicatesse d'une main féminine ; dans cette bourse était renfermé un grain de rosaire en ébène, sculpté avec un art exquis. Michel demanda vivement au pauvre de qui il tenait cette bourse ; le

pauvre déclara l'avoir reçue d'un vieux soldat infirme qui lui avait recommandé d'en faire cadeau au seigneur Gritti, dans le cas où celui-ci lui ferait l'aumône. Michel Gritti ordonna au pauvre de le suivre, et lui affirma qu'il ne le lâcherait point qu'ils n'eussent retrouvé ce prétendu soldat. Durant deux jours, Michel et son pauvre coururent la ville, arrêtant tous les invalides ; vers la fin du second jour, comme Michel commençait à prendre le mendiant en défiance et à le menacer, ce pauvre homme fit bien voir qu'il avait été de bonne foi : car il montra à Gritti un soldat infirme, couché sous les arcades du palais ducal, et lui assura que c'était celui qui lui avait remis la bourse. Michel, rempli de joie, prit à part l'invalide et se mit à l'interroger avec bonté. L'invalide fit entendre par gestes qu'il était sourd et muet ; Michel voulait le battre, mais tout le voisinage attesta qu'en effet, depuis un temps immémorial, ce vieillard avait perdu la parole et l'ouïe. Michel alors se retourna pour assommer son pauvre ; mais le faquin avait décampé comme une armée papale.

Un autre jour Gritti avait trouvé un billet attaché à sa porte avec une épingle d'or à tête d'opale. Ce billet contenait ces mots, qui, sous une autre forme, ne faisaient que répéter les stances de la sombre mascarade :

« Je mourrai sans être connue de toi : je mourrai « pour t'avoir aimé : je mourrai pour que tu aies au « ciel l'ange qui te manque. »

Michel Gritti, tout en se disant qu'il était la dupe d'une habile mystification, n'avait pas moins fini par prendre au sérieux l'aventure. Il était devenu rêveur, et cette disposition nouvelle de son esprit, que tout le monde attribuait à la satiété et à l'ennui, avait, tout au contraire, pour cause la première passion véritable que ce jeune homme eût ressentie. Depuis quelques jours il avait répandu le bruit de son départ prochain pour la Morée, afin d'engager sa conquête inconnue à quelque démarche plus directe. Enfin, dans cette soirée, au moment où il venait de faire publiquement à dessein un appel exalté à cet être sans nom, la marquise lui avait tout à coup répondu. Gritti ne douta pas un instant que la belle étrangère ne fût l'héroïne du roman mystique dont on l'avait fait lui-même le héros. Assurément, l'amoureux le plus exigeant n'eût pu souhaiter pour son rêve une plus brillante incarnation que cette rare beauté de la marquise Giustiniani. Gritti en fut saisi d'abord ; puis, la réflexion venant, il se sentit l'âme vide et triste ; si magnifique que fût le pays dans lequel il s'éveillait, c'était du ciel qu'il y tombait. Pour la première fois de sa vie, il avait l'occasion amère de comparer une réalité sensible à

cette divinité de l'esprit qu'on nomme l'idéal. — Vespasiano, qui marchait quelques pas derrière son ami, l'entendit plusieurs fois murmurer : On ne saurait être plus belle, et pourtant — pourtant, je l'imaginais autrement.

— Bonne nuit, noble Michel, et au revoir, dit le cavalier quand ils furent arrivés à la porte du palais Gritti.

— Vous étiez là, Vespasiano ? Je vous demande pardon, mon ami.

— Mille charretées de démons ! est-ce que vous devenez poëte, Michel ?

— Vous avez perdu cette nuit, cavalier ; car vous jurez fort.

— J'ai une idée sur le comte Rafael, noble Gritti : je crois que c'est un escroc.

— Allons, Vespasiano ! — le comte est loyal comme vous-même !

— C'est vrai, sang-dieu et sang-diable, c'est vrai — mais je suis contrarié.

— A demain, cavalier.

— Non pas, noble Michel — à bientôt.

— Encore une de ces disparitions mystérieuses ! dit Michel.

— Si vous m'aimez, messer Gritti, pas un mot là-dessus, répliqua Vespasiano, en serrant la main de Michel.

Et, tandis que ce seigneur rentrait chez lui, le cavalier continua de suivre le quai des Frari.

III

LA FEMME PROPOSE, ET DIEU DISPOSE

Dans cette soirée où la marquise Onesta Giustiniani dirigeait contre le cœur de Michel Gritti une attaque dont le succès répondait mal à son attente, elle obtenait d'un autre côté un triomphe que, sans doute, elle ne soupçonnait pas. Comme Luca et don Jose, revenant de chez cette dame, montaient silencieusement l'escalier du palais Dolci, Luca, qui avait détaché avec distraction son poignard de sa chaînette d'or, l'ôta brusquement de sa gaîne, et l'enfonça jusqu'à la garde dans un des blasons de famille qui étaient appendus à la muraille, et qui représentaient une abeille piquant une femme au sein. — Don Jose s'arrêta, et, saisissant la main du jeune homme :

— Que veut dire cela ? lui dit-il. Vous pensez à cette femme, Dolci ?

— Non. Jose, non, répondit Luca ; je flagelle l'orgueil de ma race.

Le lendemain, don Jose remarqua une profonde altération sur les traits de son ami. C'était le jour fixé

pour leur entrée à San-Stefano. Mais, par un accord tacite, les deux jeunes gens parurent avoir différé cette résolution. Tout le jour, Luca évita les regards de don Jose. et ils ne se parlèrent pas ; le soir seulement, comme ils se promenaient tous deux dans la galerie, Luca s'arrêta tout à coup, chancela sur ses jambes et porta vivement la main à son front. Don Jose se précipita pour le soutenir :

— Luca, lui dit-il, avouez, avouez que vous aimez cette femme.

— Voilà une persistance qui est de la folie, Jose, répondit Dolci en souriant : n'avez-vous jamais eu de vertiges ? — Et ils se séparèrent pour s'aller coucher.

Au milieu de la nuit, don Jose fut éveillé en sursaut par une voix qui l'appelait avec angoisse : il vit Luca Dolci à genoux près de son lit, le regardant d'un œil égaré : son visage était d'une pâleur effrayante, et ses lèvres frissonnaient convulsivement.

— Luca ! cher Luca ! s'écria don Jose, se levant à demi sur son lit, qu'avez-vous, bonté du ciel ! — Vous êtes malade, dites ?

— Malade, non, répondit Luca d'une voix faible : Je ne suis pas malade, je suis frappé de Dieu.

— Vous aimez cette femme, Luca, vous l'aimez !

— Je l'aime ! oui — je l'aime ! c'est vrai, Jose — je l'aime, si ce que je souffre est de l'amour ! oh ! j'ai

lutté! croyez-moi, voilà deux jours, longs comme des années, que je lutte — comme Jacob avec l'ange — et quelles nuits! quelles nuits! regardez-moi, Jose : je suis bien changé, n'est-ce pas? tant mieux — cela vous prouve que j'ai souffert. Je suis venu vous trouver parce que ma tête s'en allait. Je suis perdu, voyez-vous : — je vous demande une chose, c'est de me laisser; quittez-moi, quittez cette maison! quelque chose pèse sur elle et sur moi. — Dieu! Dieu! qu'est-ce que j'ai fait pour en venir là! Vous savez, pauvre Jose! j'ai été élevé par ma mère, une sainte... J'allais avec elle porter des aumônes; j'ai passé mon enfance à cela, et à prier Dieu; j'ai rencontré souvent des femmes que je trouvais belles, car elles ressemblaient aux vierges des églises; je ne les ai pas aimées, non. Eh bien! j'en vois une qui semble porter tout les vices dans ses yeux, je la vois une fois — et je l'aime... plus que tout, plus que Dieu, plus que vous, Jose... — quittez-moi — laissez-moi ici..... Luca s'interrompit, suffoqué par les sanglots : il appuya sa tête brûlante sur le lit de don Jose, et pleura long-temps amèrement.

Ce lendemain, si triste pour les deux pieux enfants, était le jour assigné par la marquise à Michel Gritti pour une nouvelle entrevue. Vers la deuxième heure de l'après-dînée, Gritti entrait dans l'église

Sainte-Marie-Formose avec une sorte d'étonnement de se voir en personne dans un pareil lieu. Peu de moments après, une femme de haute taille, enveloppée dans de longs voiles de deuil, entrait par une porte latérale; elle était suivie d'un moine et de deux valets. En prenant de l'eau bénite, elle fit voir à Michel, d'un geste plein de grâce, ces traits altiers et voluptueux qui lui étaient apparus la veille au soir dans les jardins de la Dolfina. Il s'inclina et attendit, appuyé contre un pilier, que l'étrangère lui apprît, d'une façon ou d'une autre, quelles suites elle entendait donner à cette rencontre. Car, dans cette église, Michel se sentait dominé par une invincible gaucherie. Un valet déposa sur les dalles un carreau de velours sur lequel la marquise s'agenouilla à une dizaine de pas à droite de Gritti : en même temps elle lui fit signe de la tête qu'il eût à s'agenouiller de son côté.

— Voilà, se dit Michel, un enfantillage qui touche à sa fin, Dieu merci. — Et, courbant jusqu'au sol sa fière stature, il posa un genou sur le large bord de son chapeau, tandis qu'avec ce malaise d'un homme d'esprit qui se sent près d'être ridicule, il arrachait un à un les petits pennons de son plumet.

Quand certaines femmes, plus vaniteuses que tendres, abusent de l'humilité d'une passion naissante, il est rare que l'amoureux qu'elles mortifient sans égards

ne cherche pas sa consolation dans ce mot, gros de représailles : — Patience ! — Michel Gritti s'occupait déjà de commenter à part lui ce mot vengeur, quand, à un petit bruit sec qui se fit à sa gauche, il détourna machinalement la tête.

Un rosaire était tombé sur les dalles à trois pas de lui. A peine Michel eut-il aperçu ce rosaire, qu'il sentit passer dans tous ses membres et glisser dans ses cheveux, ce fluide particulier qui nous traverse quand nous sommes frappés d'une surprise vive et agréable, et qui laisse après lui une sorte d'énervement voluptueux. Gritti avait reconnu d'un coup d'œil que les grains de ce rosaire, découpés à l'orientale, étaient exactement semblables à celui qu'il avait trouvé dans la bourse du pauvre.

Le chapelet s'était échappé des mains d'une jeune fille qui priait à genoux sur le marbre blanc d'un tombeau : Gritti l'enveloppa d'un regard rapide, sans qu'elle relevât la tête, sans qu'elle ouvrît ses yeux demi clos dans l'immobilité de sa fervente prière. Bien que Gritti ne pût voir de sa place que le profil de la jeune fille, il fut ému de la grâce enfantine qui respirait au coin de sa lèvre entr'ouverte pour prier et pour sourire. Ce candide visage, perdu au milieu des boucles sans nombre d'une chevelure blonde et dorée, avait un charme plein de contrastes. Il semblait qu'un peu de

mutinerie maligne se mêlât à la pureté d'âme et à l'ardeur de foi qui s'y lisaient. Ce visage pensait comme une vierge, priait comme un ange et riait comme une femme.

A quelques pas derrière la jeune fille se tenait une vieille dame dont la robe noire était semée d'ornements en jais : cette matrone marmottait son chapelet avec cet air de béatitude inintelligente qui caractérise également la routine des dévotes surannées et la digestion des vieillards.

Cependant les yeux de la marquise Onesta avaient suivi ceux de Michel Gritti avec inquiétude : tout à coup, Michel se leva ; alors, rejetant brusquement en arrière le voile qui couvrait ses traits, elle tendit le cou en avant comme une lionne irritée, et se pencha pour ne rien perdre de la mortelle offense qu'elle prévoyait. Michel releva le rosaire, et saluant avec une suprême courtoisie, il le présenta à la jeune fille sans parler. Celle-ci, arrachée à son extase, leva tranquillement sur Gritti ses grands yeux étonnés ; mais à peine eurent-ils rencontré le regard ému et interrogateur du gentilhomme, que l'enfant, étendant vivement les bras comme pour chercher un appui, et, ouvrant ses lèvres pâlies pour bégayer des mots qu'on n'entendit pas, tomba inanimée sur le marbre.

— Jésus ! mon Dieu ! s'écria la vieille dame, Giulia !

mon enfant ! Giulietta ! chère petite ! quel mal lui a pris ! Seigneur ! sur la tombe de sa pauvre mère ! Réponds-moi, Giulietta ! je t'en prie ! — Hélas ! Monsieur, ajouta la vieille dame, se retournant vers Gritti, ne pouvez-vous me rendre le service de courir sur le quai ; — il y a une gondole à nous — la livrée des Contarini — des gens à nous...

— Pardon, Madame, interrompit Michel Gritti, mais ce n'est point là un fardeau pour des laquais : avec votre aimable permission, j'aurai l'honneur de porter la signora jusqu'à sa gondole. — Sans attendre de réponse, il enleva dans ses bras la délicate créature ensevelie dans les flots de sa robe blanche, comme un enfant endormi dans son berceau de gaze et de dentelle. Puis il sortit de l'église, précédé par la vieille tante de Giulia. Car cette petite fille était orpheline, et n'avait de proche parente que la sœur de son père, avec laquelle elle habitait le palais Contarini.

La marquise Onesta, qui, durant cette scène, avait arraché les fermoirs de son missel, attendit vainement pendant quelques minutes le retour de Michel Gritti, puis elle rentra dans son palais, situé à quelques pas de Sainte-Marie-Formose, et précisément en face du palais de Giulia, qui s'élevait sur l'autre rive du canal.

Gritti, avant de quitter la gondole où il venait de déposer Giulia toujours évanouie, obtint de la vieille

dame la permission de se présenter le lendemain chez elle pour s'y informer de la santé de sa nièce. Puis il se retira, le cœur rempli d'une joie et d'une agitation extraordinaires, et commença par la ville une promenade rapide et sans but. Il marchait le nez au vent, se parlant tout haut et éclatant de rire quand il vénait à s'en apercevoir. — « C'est clair — se disait-il — c'est bien elle ; — il n'y a pas au monde deux rosaires comme celui-là. — Il a fallu toute la vie d'un derviche pour creuser ces délicates arabesques sur ces grains mignons. — Et d'ailleurs cet évanouissement dès qu'elle m'a vu... pourtant, comment croire que cette petite fille — ma foi ! tant pis, mais je ne lui donne pas quinze ans et deux jours, — que cette petite fille rose — je la regardais en la portant, et je n'ai point idée d'avoir vu jamais un teint semblable, — que cette petite fille rose soit ma lugubre prêcheuse, qui ne parlait que de mourir sur tous les tons : — si c'était une pure espiéglerie... mais pourquoi se trouver mal, en ce cas ! — Bah ! je deviens idiot ; où diable suis-je, ici ?

Tout en se livrant à ces puériles argumentations dont il s'étonnait lui-même, Gritti avait beaucoup marché : la nuit était tombée, et il ne reconnaissait point le quartier d'assez misérable apparence où il se trouvait. Par un sentiment qu'il est assez malaisé de con-

cevoir peut-être, mais certainement très-difficile d'exprimer, le jeune homme éprouva de la joie en se voyant dans un pays perdu : l'inconnu lui plaisait au dehors, au moment où il sentait au dedans de lui une émotion toute nouvelle ; il semble que l'aspect d'objets habituels l'eût empêché de se livrer aussi franchement au charme étrange de ses impressions. — Allons ! dit-il — je suis égaré — tant mieux ! Il s'accouda alors sur un parapet en ruines, et s'abandonna à la rêverie avec le bonheur naïf d'un écolier qui est arrivé loin de tout œil magistral par les chemins fleuris de l'école buissonnière.

Le ciment qui avait été destiné à unir les pierres du parapet s'en allait par morceaux : Michel prit, avec une grave distraction, un des plus gros fragments, le pétrit un moment dans sa main, puis le laissa tomber au-dessous de lui dans le vide : presque aussitôt il entendit un son mat, comme celui que produit une pierre en tombant sur un feutre. — Voilà, se dit Michel Gritti en riant — car il était dans une de ces dispositions où l'on a le rire facile — voilà une eau, par ici, qui a une sonorité bien particulière. — Et, comme tout le monde eût fait à sa place, l'heureux Michel prit un morceau de ciment deux fois plus gros que le premier, et s'appliqua à le laisser choir dans la même direction. Cette seconde épreuve fut couronnée d'un

plein succès : le même son mat se reproduisit avec une intensité double ; mais cette fois il était accompagné d'un juron capable d'enfoncer une porte. Gritti éclata de rire bruyamment : — Est-ce qu'il y a quelqu'un au bord de l'eau ? s'écria-t-il.

— S'il y a quelqu'un, répondit une voix que la colère paraissait étrangler, s'il y a quelqu'un ! je vais monter te le dire !

— Bon ! répliqua Gritti, dont les rires redoublèrent, ne voyez-vous pas, inconnu chéri, que c'était une plaisanterie ?

— Une plaisanterie ! reprit la voix qui s'approchait peu à peu, — ah ! bon ! bravo ! une plaisanterie ! je les aime, mon ami ! cela se trouve bien ! attends-moi là, mon cher bon ! par les treize cent mille !...

— Parbleu ! c'est Vespasiano ! s'écria Michel Gritti au moment où la longue silhouette du cavalier apparaissait effectivement au haut des degrés qui conduisaient du quai sur la berge.

— Comment diable ! c'est vous, noble Michel ? dit Vespasiano s'arrêtant court sur la dernière marche ..

— Moi-même, mais que faisiez-vous donc en bas, mon cher ami ?

Vespasiano parut embarrassé et ne répondit point.

— A quel exercice diabolique, reprit Gritti, pouvez-

vous vous livrer dans ce quartier sauvage, et sur cette plage solitaire ?

Vespasiano semblait être en proie à une confusion ineffable.

— Ah ! çà, voyons, qu'y a-t-il donc ? — continua Gritti — est-ce que vous venez de commettre un crime là-dessous ?

— Noble Michel, répondit enfin Vespasiano, rassurez-vous, je pêchais.

— Et dans quelle horrible intention ? dit gaiement Michel.

— Pour tenter de prendre du poisson, messer Michel.

— Qu'est-ce à dire, mon cavalier ?

— C'est-à-dire que je n'ai point soupé.

— Ah ! çà — voyons, Vespasiano, reprit Michel, qui, fort éloigné de soupçonner la cause véritable de l'embarras de son ami, s'en divertissait beaucoup. Voyons, vous me faites marcher de surprise en surprise : qu'un cavalier flanqué d'une rapière aussi considérable que la vôtre s'éloigne de la société des hommes pour s'adonner à la pêche — cette distraction qui semble réservée aux veuves — cela ne laisse point de m'abasourdir : mais que, par un cumul inouï, vous pêchiez, Vespasiano, et ne soupiez point ; voilà qui me pourfend l'imagination d'outre en outre !

— Le moment est venu, noble Michel, répliqua Ves-

pasiano avec solennité, le moment est venu de vous montrer à nu la plaie de ma vie. Sachez, mon ami, que je tire le diable par la queue. Bref, je suis pauvre. — Pas un mot, Michel, ne m'humiliez pas. — Ce que je vous dis vous étonne. Peu de paroles vous l'expliqueront. Je suis, vous le savez, aux gages de la sérénissime république comme capitaine. Or, j'emploie à faire le beau joueur chaque quartier de ma pension. Vous avez pu remarquer que je ne joue que tous les mois. Je perds toujours, mais je ne m'en fâche point, estimant à ce prix l'honneur que j'ai de fréquenter votre société. Du reste, cette masure que vous voyez là, au bord du canal, est ma demeure. Maintenant je souffrirai bien que vous m'offriez à souper pour ce soir : mais ne reparlons jamais de cela, je vous en prie, Michel, — j'en prie votre seigneurie.

Gritti, se sentant ému plus qu'il ne le voulait laisser voir, prit le bras de Vespasiano, et lui dit avec une légèreté apparente :

— Eh bien ! mais, c'est l'histoire de tous les gens de guerre, cela, mon capitaine ! Il m'en est arrivé tout autant à l'étranger. Mais venez que je vous conte une énormité : confidence pour confidence, seulement la vôtre est tout honorable, et la mienne, ma foi ! j'en rougis.

— Sang-dieu, noble Michel, je ne vous crois pas

— dit Vespasiano, à qui la délicate réserve de Gritti avait rendu le courage et la bonne humeur.

— Un de ces matins, reprit Gritti, je vais probablement me marier.

— Vous marier ! que le diable vous emporte ! votre seigneurie a-t-elle donc trouvé une des treize cent mille... — Eh ! mais, ajouta Vespasiano, s'interrompant lui-même, et s'arrêtant tout court, les yeux fixés sur l'angle d'une ruelle qui aboutissait sur le quai à une dizaine de pas devant eux. — Qu'est-ce que cela ?... Quel est le païen ?... Baissez-vous ! baissez-vous vite, Michel ! — Et Vespasiano, les bras étendus, se précipita devant Gritti, le couvrant de son corps. Au même instant un coup de feu partit de la ruelle, et une balle de pistolet vint s'aplatir sur le colletin d'acier du cavalier. Gritti, le voyant chanceler, le saisit dans ses bras : Laissez-moi, laissez-moi donc, vingt-cinq diables ! vous m'étouffez, Michel ! cria Vespasiano. Et le coquin se sauve pendant ce temps-là !

Les deux jeunes gens s'élancèrent alors dans la ruelle.

— Je le vois ! cria le cavalier, j'ai vu le coin de son manteau, mais, venez donc, Michel ! le voilà sur le quai, là-bas ! il va se jeter dans quelque barque !

— Tenez, cavalier, dit Gritti, n'allons pas plus loin :

qu'il s'échappe : je crois que c'est ce qui peut nous arriver de moins embarrassant.

— Vous connaissez donc le drôle ?

— Je le crois. Mais cette affaire est telle que l'honneur me défend de vous la conter. — Au fait, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, je ne m'étais pas conduit en galant homme ; et, si le coup vient d'elle, tant mieux, cela me met à l'aise.

Vespasiano n'insista point, et ils continuèrent leur route. Ils entrèrent dans la première auberge qui se rencontra, et se firent servir à souper. Gritti commença alors le récit de son aventure avec la signora Giulia Contarini et des événements qui l'avaient précédée ; mais il ne dit pas un mot de la marquise. Le cavalier Vespasiano écouta cette histoire avec étonnement et respect, tantôt buvant rasade, tantôt faisant sauter dans sa main la balle dont son hausse-col avait été meurtri. Les deux amis ne se séparèrent qu'à une heure très-avancée de la nuit.

C'était cette même nuit, si l'on veut bien se le rappeler, que Luca Dolci passait à genoux près du lit de don Jose, à qui il venait aussi de faire une confidence d'amour.

IV

MICHEL GRITTI CHEZ GIULIA CONTARINI

Le lendemain, vers le milieu du jour, Michel Gritti, qui avait passé la matinée à maudire les heures boiteuses, montait lestement les degrés de la terrasse qui s'étendait devant la porte principale du palais Contarini. — Presque au même instant, un jeune homme pâle, l'œil grandi par ce cercle bleuâtre que creuse une nuit d'insomnie, entrait dans le palais Giustiniani, sur le quai en face.

Michel Gritti n'eut que la peine de se nommer au laquais qui lui avait ouvert la porte, et il fut aussitôt introduit dans une salle tendue en cuir de Cordoue à grands ramages d'argent. — Près d'une fenêtre qui donnait sur le canal et qui tenait tout le fond de la pièce, la tante de Giulia était assise dans un fauteuil gothique qu'un caprice bizarre, ou peut-être le désir d'avoir une vue plus étendue, avait placé sur le large piédestal d'une statue romaine : le nom de Caracalla, qui se lisait encore à la base du socle, indiquait que, selon toute probabilité, la vieille dame occupait la place de cet empereur païen. Elle travaillait à une tapisserie d'une immense étendue, dans laquelle on

voyait avec surprise des oiseaux de couleur éclatante et de forme impossible, perchés sur des fleurs colossales, comme des scarabées sur des vases japonais. La bonne dame avait commencé cet ouvrage héroïque dès son enfance, et ses doigts de matrone continuaient d'en pousser activement la trame, qu'elle semblait avoir mesurée avec précision sur celle de ses jours.

Si remarquable que fût le tableau que formait à elle seule cette tante, pour ainsi dire merveilleuse, Gritti n'y prit point garde en entrant : il ne vit que la dernière des Contarini agenouillée sur un pan déroulé de cette tapisserie interminable et jouant avec une levrette aux formes grêles, souples et onduleuses, comme celles d'un serpent. Giulia se cachait tout entière derrière une des fleurs tissues d'or et de soie, puis, se dégageant brusquement, elle causait à sa levrette des frayeurs terribles, que la gracieuse bête semblait exagérer à plaisir.

A l'entrée de Gritti, la tante se dressa sur son piédestal, et Giulia sur sa tapisserie : la levrette sauta aux jambes de Gritti. — Gritti avait tout prévu et s'était préparé à tout, excepté à ce puéril incident : il en fut troublé. Giulia s'en aperçut, et se mit à rire :

— A bas ! Fiamma ! à bas ! dit-elle, pendant que sa tante souhaitait solennellement la bienvenue au gentilhomme — à bas, mauvaise ! venez ici, et cachez-vous !

Fi ! vous nous laissez surprendre ! vous laisseriez égorger votre maîtresse sans souffler mot !

— Cette pauvre bête, interrompit Michel Gritti, a eu l'instinct de deviner en moi un homme — qui, tout étranger qu'il soit à cette maison — donnerait sa vie pour vous, signora ; un homme qui n'apporte pas ici le danger, Mesdames, mais qui l'y trouve.

— Ce sont de belles phrases, cela, messer Michel, répondit Giulia en hochant sa jolie tête blonde d'un air de doute et de bouderie. Suffit-il donc — excusez mon inexpérience — mais je ne connais pas le monde — suffit-il à un cavalier d'avoir vu une jeune fille s'évanouir par hasard dans une église pour être prêt à lui donner sa vie ? — Vous permettez, ma tante, que le seigneur Gritti me dise cela pour mon instruction ?

— Ma vie, signora, reprit Michel Gritti d'un ton plus grave, est un don que je n'ai fait que vous renouveler hier : elle était à vous depuis un mois.

A ce mot, Giulia, se retournant par un brusque mouvement, bondit jusqu'au piédestal où sa tante se tenait debout, attendant le mot de cette énigme — dans l'attitude roide et sévère d'un point d'interrogation :

— Ma tante, lui dit-elle d'une voix câline, ma chère petite tante, il faut vous en aller !

Outre que le parti que lui proposait sa nièce n'était

point de nature à lui expliquer le mystère qui intriguait son esprit, la vieille dame trouva dans la proposition je ne sais quoi de peu convenable, en présence d'un étranger.

— M'en aller, ma fille ! dit-elle avec un peu de colère.

— Je vous en prie, chère tante ! allez-vous-en ! il le faut absolument. — Ah ! tant pis ! vous m'avez gâtée — vous voyez ce qui arrive ! — Pauvre tante, ajouta la petite fille en lui baisant les mains, écoutez : J'ai à parler très-sérieusement au seigneur Gritti, je vous assure. Avez-vous confiance en votre Giulia, oui ou non ? Il s'agit de mon bonheur, de ma vie ? D'ailleurs — vous écouterez à la porte, si vous voulez... vous verrez que je ne lui dirai rien qui ne soit digne de nous deux. — Et comme elle vit sa tante descendre lentement les trois marches du piédestal : Vous voulez bien ! reprit-elle en frappant dans ses mains — que vous êtes bonne ! que je vous aime ! Eh bien ! encore une grâce — soyez tout à fait charmante — n'écoutez pas à la porte ! — Et la jeune fille, pour cacher la rougeur qui avait envahi ses joues, demeura le front appuyé contre la fenêtre, pendant que la bonne dame saluait Gritti avec un peu de confusion, et se retirait en murmurant les mots de fantaisie, de caprice et d'enfant gâtée.

Giulia, quand elle se retourna, n'eut pas lieu de

craindre que Michel Gritti la fît repentir de la faveur qu'elle lui accordait : le pauvre gentilhomme, précisément à cause de la grande expérience qu'il avait en matière d'intrigues amoureuses, se trouvait dans la perplexité d'un voyageur qui vient à s'égarer dans un chemin qu'il fait tous les jours : il demeurait indécis sous ce regard simple et virginal — comme un lion arrêté devant un petit enfant qui lui regarderait naïvement dans les yeux.

Giulia sourit, et sautant sur le piédestal où sa vieille parente avait établi le siége de sa majesté :

— Ce fauteuil, dit-elle gaiement, me prêtera peut-être un peu de gravité. Asseyez-vous, messer. — J'ai de sérieuses paroles à vous dire.

Appuyant alors son coude sur un des bras du fauteuil, et passant une main dans ses boucles soyeuses où riait le soleil, elle se recueillit un moment, les yeux baissés, dans cette pensive attitude :

— Messer Michel, reprit-elle d'une voix lente et triste, vous ne vous êtes point trompé ! c'est bien moi que vous cherchez. — Vous m'espériez autrement, n'est-ce pas ! Vous vous attendiez à quelque belle tête poétique et désolée ? — vous voyez — j'ai seize ans — et pour toute beauté, les couleurs qu'ont toutes les jeunes filles à mon âge. Je voudrais être plus belle, pour ce que j'ai à vous dire — mais d'abord, apprenez-

moi si un homme comme vous, qui a mené la vie d'un soldat et d'un galant, une vie de dangers et de plaisirs — conserve le souvenir de sa mère ?

— Un souvenir saint et respecté, signora ; je réponds pour moi, dit Gritti.

— Que l'image de votre mère soit donc présente entre vous et moi, je vous prie, tout le temps que je vous parlerai. Écoutez-moi; j'espère que vous n'allez point confondre ma franchise avec celle des femmes que vous aimez, dit-on, — qui vous aiment au moins. Mon Dieu! comment vous dire cela? Je voudrais que vous fussiez mon frère, messer Gritti, — oh! je le voudrais! alors il me serait permis de prier pour vous à haute voix, de pleurer sur vous — et non pas de ces larmes cachées qui brûlent les joues.

— Chère signora! s'écria Gritti, s'élançant vers la jeune fille; mais elle étendit la main, lui faisant signe de ne point l'interrompre.

— C'est un rêve que j'ai fait, continua-t-elle sur un ton bas et enthousiaste, tandis que ses joues enflammées portaient témoignage de la sincérité de ses paroles, c'est un rêve que j'ai fait un matin en vous voyant passer de ma fenêtre avec vos compagnons de fête! ils portaient tous sur leur visage la trace des souillures de leur vie, tous, excepté vous. J'avais entendu parler de vous — et je vous avais pris en aversion : quand

je vous vis, je me figurai qu'on m'avait trompée, — que vous n'étiez pas ce qu'on pense ; je me dis que peut-être Dieu avait épargné la flétrissure à votre âme, comme il l'avait éloignée de votre front. Je suis superstitieuse, messer ; j'ai trop vécu, sans doute, dans la solitude : les idées qui me viennent, je les prends pour des inspirations divines. Voilà mon malheur. Je m'épris de la pensée qu'il suffirait de cette pauvre main pour vous retirer de cette vie malheureuse où vous étiez plongé. Je crus que Dieu me faisait un devoir de le tenter au moins ; et voilà pourquoi je l'ai tenté, messer. Mais à présent, je sens que je m'en repens — que j'ai eu tort. — Oh ! je m'en repens cruellement! — Et Giulia cacha sa tête dans ses deux mains, entre lesquelles perlaient des larmes diaphanes.

Gritti, remué jusqu'au fond du cœur par le langage, si nouveau pour lui, de ce naïf intérêt, inclina le genou jusqu'à terre :

— Parlez, signora, dit-il ; il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous enlever jusqu'à l'ombre du repentir.

Giulia releva la tête.

— Je n'aimerai jamais, reprit-elle, que mon époux : vous le savez, sans doute.

— C'est un titre dont je deviendrai digne, signora, si un homme le peut...

— Soit ! Mais je dois vous dire que je vous éprouverai longuement, messer Michel ; car il ne faut pas que vous croyiez que j'ai joué la comédie avec Dieu et avec vous.

— Ordonnez, signora, dit Gritti.

— N'y a-t-il pas cette nuit, chez une femme qu'on nomme la Dolfina, une fête à laquelle un galant en renom comme vous ne peut manquer sans se discréditer ?

— Où voulez-vous que je passe cette nuit, signora ?

— Sur les marches de Sainte-Marie-Formose ; je vous verrai d'ici. Remarquez que demain tout Venise le saura.

Un nuage passa sur le front de Michel Gritti.

— Voulez-vous dire, signora, demanda-t-il, que vous me défendez de me venger des outrages qui me seraient faits à ce sujet ?

— Oh ! pour cela, non ! répondit la jeune patricienne. Si j'étais homme, je ne souffrirais point d'outrages. Il est vrai, reprit-elle après un instant de réflexion, que saint Pierre fut réprimandé pour avoir tiré l'épée ; mais vous n'ignorez pas, sans doute, messer Michel, que saint Pierre n'était point gentilhomme.

En achevant ces mots, Giulia avait sauté à bas du piédestal ; puis elle ajouta :

— Je m'en vais, je m'en vais ! adieu, messer, — je vous en ai trop dit. — Vous jugez peut-être mal ma

tante à cause de la faiblesse qu'elle a pour moi; mais je vous dirai qu'elle ignore toute ma folle histoire avec vous. C'est un vieux serviteur de ma maison qui a été mon complice. — Ma tante a un cœur d'or; elle me permet tout : je marche sur sa tapisserie, qu'elle chérit comme une patrie; je l'appelle ma tante Caracalla, parce qu'elle a succédé à je ne sais quel sultan de ce nom sur ce piédestal; — elle ne se fâche de rien : — aussi je l'aime comme une mère. — Allons, venez, Fiamma! Faites voir à ser Michel Gritti comment sa femme lui fermera la bouche, si jamais un méchant débauché comme lui mérite d'avoir une honnête femme. — Et la jeune fille emprisonnait, en riant, dans sa petite main le museau délié de la levrette. — Puis elle fit à Gritti une profonde révérence, et sortit de la salle.

V

LUCA DOLCI CHEZ LA MARQUISE ONESTA GIUSTINIANI

La marquise Onesta était assise sur un divan, dans un salon dont les murs étaient peints à la mode orientale. Ses yeux fixes et vagues, étrangers au monde visible, semblaient avoir retourné au dedans toute la force pénétrante de leur regard, pour y suivre une profonde méditation. — On annonça Luca Dolci. —

La marquise passa vivement la main sur son front et sur ses yeux, et son front redevint vivant et hautain, sa prunelle lucide et rayonnante.

— Bonjour, mon cousin, dit-elle gaiement. Vous n'êtes pas au couvent ? Tant mieux. Asseyez-vous.

— Je vous devais une réponse, Madame, dit le jeune homme, dont la voix grêle, tremblante et mal articulée indiquait une forte émotion nerveuse. — Je vous l'apporte.

— Ah ! pour ce testament ? Je n'y songeais plus. J'ai eu tant d'affaires !

La marquise soupira, et reprit avec un sourire amer :

— J'ai été malheureuse depuis que je ne vous ai vu, messer Luca.

— Et moi aussi, Madame, répondit le jeune homme.

— Bah ! dit la marquise. Vous êtes un innocent ! Nous sommes cousins ; mais nos personnes ne se ressemblent guère — ni nos malheurs, je pense. Parlons d'autre chose. On étouffe ici. Ouvrez cette fenêtre, cousin.

Luca obéit ; puis il revint, et, s'arrêtant debout, immobile devant la marquise, il reprit d'une voix plus forte, mais plus tremblante encore :

— Quand je vous ai demandé, il y a deux jours, si vous seriez disposée à m'accorder votre main dans le

cas où je serais libre de vous la demander, ne m'avez-vous pas répondu oui, ma cousine ?

— C'est possible. Après ?

— Vous m'avez répondu oui, parce que vous saviez que je n'étais pas libre, que j'entrais au couvent ?

— Sans doute, dit la marquise. Ensuite ?

Cette réponse fit monter subitement une rougeur enflammée au visage de Luca : ses yeux se troublèrent, ses lèvres étaient serrées et une respiration pénible et sifflante dilatait ses narines. Il chancela, et saisit sans parler la main que la marquise étendait vers lui.

— Eh bien ! s'écria Onesta, se soulevant sur le divan, qu'est-ce que me veut cet enfant ?

Luca essaya de parler, mais ses jambes fléchirent, et il tomba pesamment sur ses genoux, inondant de larmes brûlantes la main de sa cousine.

En même temps deux diamants humides jaillirent des yeux de la marquise et tombèrent dans les cheveux de Luca.

— Allons, reprit-elle après quelques instants d'un silence troublé seulement par les sanglots du jeune homme, allons ! c'est bien ! c'est bien ! vous m'aimez, tout est dit. Vous n'avez plus à l'avouer, ainsi remettez-vous. Qu'est-ce que c'est, voyons encore ? Vous m'aimez, moi, et vous n'êtes pas plus homme que

cela ? Eh bien, quoi ? vous m'aimez, voilà tout. Ce n'est pas une honte pour vous, Luca, pas plus qu'une offense pour moi. C'est un malheur peut-être ; nous en causerons. Laissez ma main d'abord, et puis asseyez-vous là. Mon Dieu, quel enfant ! Me conterez-vous, messer, comment cela vous est arrivé de m'aimer ? Et le couvent, est-ce que nous y renonçons comme cela tout d'un coup ? Et ce monde pervers, est-ce que nous voulons y rentrer ? Quand vous me regarderez ! Il faut parler, Luca, si vous avez la prétention que je vous entende... Oui, sans doute, vous avez d'assez beaux yeux. Est-ce un compliment que vous vouliez ? vous l'avez. Maintenant j'en ai assez dit pour ma part, et je crois, en bonne justice, que c'est à votre tour. Vous m'aimez, vous, voilà du merveilleux ! Et de quel amour m'aimez-vous, Luca, dites-moi cela ?

Luca Dolci secoua la tête douloureusement : ne me le demandez pas, ma cousine, dit-il, je ne sais pas mentir, et je vous le dirais.

— Dites, fit Onesta.

— L'amour que je ressens pour vous me fait honte et peur, dit Luca en baissant le front, et il vous fera rougir, vous, Madame, d'avoir pu l'inspirer.

— Voilà qu'il m'insulte à présent, s'écria la marquise, frémissant comme si on l'eût frappée. C'est parfait ! j'ai été bonne pour lui tout à l'heure. Pour la

première fois de ma vie peut-être, j'ai été femme un instant ! parce qu'il pleurait, je lui ai parlé avec intérêt, et voilà qu'il me croit sa maîtresse et qu'il m'insulte. Ah ! sottes femmes qu'elles sont, les autres !

— Madame, par grâce, par pitié, s'écria le jeune homme tendant ses mains tremblantes vers la marquise, songez à ce que j'étais, à ce que je fais ; ne vous offensez pas d'un souvenir amer que je donne à ma pauvre vie passée, si douce et si tranquille, à ma foi éteinte, à mon âme perdue ! Je vous ai accusée, pardon, j'ai eu tort. Si l'amour que j'ai pour vous me brûle les veines comme un philtre de flamme, je sais bien que c'est ma faute et non la vôtre, c'est dans mon sang qu'est le mal. Je vous disais que ma vie avait été heureuse ; cela n'est pas vrai, je veux tout vous dire. Jusque sur le pavé des églises où je heurtais mes genoux, jusqu'à la face de Dieu, j'entendais chuchoter à mon oreille notre démon héréditaire. Je suis un Dolci, vous savez. Des images étranges, de vagues voluptés, des vices inconnus se glissaient dans mon cerveau, le faisaient bouillonner et trempaient mon front d'une sueur ardente. Vingt fois j'ai vu se dresser devant moi, dans l'ombre des chapelles, des formes qui m'enivraient, des statues qui s'animaient en penchant vers moi leurs corps frissonnants, leurs beautés ployantes et demi-nues ; les vierges devant lesquelles j'étais

prosterné se détachaient de leurs cadres et prenaient subitement à mes yeux troublés des poses d'impures bacchantes. Je sentais les parfums de leurs cheveux; les plis efféminés de leurs robes me touchaient; et, à ce contact, il me semblait que mon âme s'enfuyait de mon corps profané. Voilà ce que j'ai entendu, voilà ce que j'ai vu, et senti, et souffert durant quinze ans. Eh bien! un jour j'ai vu, Madame, ou j'ai cru voir tous ces songes fixés dans un corps, dans un regard; m'entendez-vous? Tous ces enivrements et tous ces poisons étaient concentrés dans une seule fleur; Dieu l'avait jetée sur ma route et je la respirais. Et voilà de quel amour je vous aime enfin! — Luca, en achevant ces mots, laissa tomber sa tête dans ses mains, mais non plus pour cacher ses larmes, car ses yeux étaient secs et brûlants.

— Allons! dit la marquise qui avait écouté les paroles fiévreuses du jeune homme avec un singulier sourire; — allons, voilà une déclaration précieuse! — Vous êtes un monstre extraordinaire et sans pareil: donc, je vous aime! — Certes, vous avez une imagination diabolique, mon cousin, proprement diabolique. Mais causons un peu raison: Madame votre mère, — comme toutes les femmes, au reste, — ne savait ce qu'elle faisait; elle a voulu faire de vous un moine. Un moine, hélas! et pourquoi? Parce que c'est

un usage dans votre famille, dit-on, de mourir de mort violente par la main des femmes. Quoi donc, oseriez-vous hésiter, vous, Luca, entre un coup de stylet tranchant brillamment le fil d'or de votre jeunesse, et une vie de soixante-dix ans dont chaque nuit serait troublée par les aimables rêveries que vous me faisiez la grâce de me conter tout à l'heure? Il faut bien admettre, mon cousin, que tout le monde n'est pas né pour entrer au couvent. Autrement la sérénissime république serait au plus bas, vous comprenez? Eh bien! vous êtes de ceux qui ne sont pas nés pour cela. Voyez Fra Mozzo, mon confesseur, c'est un heureux moine, soit. Mais jamais il n'a vu, lui, de vierges changées en bacchantes : son esprit n'est point tourné à ces métamorphoses. Si j'étais entrée dans un couvent, moi, j'y aurais mis le feu fatalement, — machinalement, — comme je respire sans le vouloir. — En suivant le penchant naturel de votre vie, vous auriez été un homme de mœurs élégantes et un peu légères, voilà tout. Vous avez voulu être un saint, et toutes vos passions comprimées viennent à déborder un beau jour en un véritable torrent de corruption. Vous m'avez dit là des choses inouïes, quand j'y songe. — Maintenant, que voulez-vous savoir! Si je vous aime? Non. Si je vous aimerai un jour?...

— C'est-à-dire, — interrompit Luca Dolci en fixant

sur la marquise des yeux presque égarés, — si je serai mort ou vivant dans une demi-heure ? — Oui, dites-le-moi.

— Si vous serez mort ou vivant ? — Tenez, c'est une sotte consolation que de se tuer, Luca, de même que c'est une sotte vengeance qu'un assassinat. Dans toute âme passionnée, la première pensée du désespoir, c'est le suicide, comme le premier mouvement de la haine, c'est le meurtre. Retenez votre bras, cousin, croyez-moi, et attendez à demain. Demain nous apporte toujours une clairvoyance plus grande pour la consolation ou pour la vengeance. — Connaissez-vous Michel Gritti, messer ?

— Qui ne le connaît pas dans Venise ?

— Moi, reprit Onesta. Mais j'ai entendu dire que toutes les femmes nourrissaient une folle passion pour lui. En savez-vous la raison ? c'est que dans la sérénité d'un regard honnête, il n'y a pas, pour la plus chaste des femmes, un attrait égal à celui du feu sombre qui brille dans l'œil d'un débauché. C'est qu'une puissance étrange a doué la corruption et le vice de séductions mystérieuses auxquelles l'âme la plus pure n'échappe point. — C'est que, entre le cavalier au front pâli par l'orgie, tourmenté par les veilles impures, qui passe étreignant la taille d'une courtisane, — et le jeune homme au visage calme et rose qui prie sur une dalle

d'église, — pas un œil, pas un amour de femme n'hésitera. C'est que nous avons toutes, vivante dans le cœur, la curiosité fatale et voluptueuse de notre première mère ! C'est que nous avons tous dans les veines, — hommes et femmes, — ce sang maudit, que vous regardez, vous, orgueilleux et faible enfant, comme un de vos priviléges de famille ! — Vous me demandez si je vous aime, si je vous aimerai, quand il suffit que je vous regarde en face pour vous faire changer de couleur ! Je n'aimerai que l'homme qui me tiendra éperdue et domptée sous son regard, comme je vous tiens en ce moment. Devenez cet homme, et je serai à vous. Voilà ma réponse.

Luca Dolci, comme la marquise achevait de parler, fut pris d'un accès de rire bizarre et heurté, comme le rire des fous : — C'est bon ! c'est bon ! cousine, dit-il. J'ai beaucoup réfléchi pendant votre tirade. Vous avez raison. J'ai l'air d'un apprenti sacristain, d'un sonneur de cloche joufflu. Mais, soyez tranquille, je changerai. J'en ai, la nuit prochaine, une occasion superbe. Tenez-vous seulement à votre fenêtre demain à l'aurore, vous verrez. Ah ! ah ! me voilà décidé, au moins ; ce qui coûte, c'est de se décider. Une fois qu'on a pris sa résolution, même d'aller en enfer, on sent un soulagement admirable. Adieu, ma cousine. Soyez, je vous prie, demain matin à cette fenêtre.

— J'y serai. Adieu, cousin, répondit la marquise.

Et Luca sortit du salon, puis du palais. Il regagna à pied sa demeure. Il sentait un grand trouble au cerveau ; les nerfs de son visage lui paraissaient tendus jusqu'à éclater. Toute sa vie était concentrée dans la tête, et son corps, n'étant plus soumis à sa volonté paralysée, agissait par une sorte d'instinct machinal. Il se faisait à lui-même l'effet d'un fantôme, ne se sentant point vivre, et ne s'entendant pas marcher. Il alla ainsi jusqu'à son palais, monta à la chambre où l'attendait don Jose, et, en y entrant, tomba roide sur le parquet de marbre, — comme une gerbe tranchée par la faux.

VI

LA FÊTE CHEZ LA DOLFINA

— Eh bien? demanda don Jose, dès qu'il vit renaître la vie et l'intelligence dans les yeux de Dolci.

— Eh bien! dit Luca, il faut nous quitter, don Jose.

— Je vous comprends, Dolci. Mais c'est votre raison qui parle, non votre cœur. Je ne vous quitterai pas. J'ai prévu tout ce que vous pouvez avoir à m'annoncer, et je ne vous quitterai pas.

— Il le faut, Jose, il le faut, pour que je ne vous entende pas, suprême désespoir pour moi! maudire à

votre lit de mort ou au mien le jour où nos mains se rencontrèrent et où nos cœurs s'unirent! Il le faut, pour que la voix de mon ami ne soit pas la première à s'élever contre moi dans la vallée du terrible jugement.

— Tout cela est bon, reprit don Jose. Mais qu'il y ait péril du corps ou de l'âme, je n'abandonnerai jamais l'ami que j'ai choisi.

— Écoutez-moi donc, dit Luca : et il répéta mot à mot à don Jose l'entretien qu'il venait d'avoir avec la marquise, ne lui cachant pas à quelles conditions il avait acheté l'espoir d'être aimé d'elle.

— C'est bien, dit alors don Jose. Je ferai ce que vous ferez. Nous serons complices, comme nous avons été amis. Mais par grâce, Luca, soyons hommes en ceci comme nous l'avons été jusqu'à présent. Ne perdons pas la seule vertu des âmes tombées, l'orgueil. Je vous avoue, ami,... mais tenez, voici un flacon de vieux chypre dont je vous ai fait avaler une goutte tout à l'heure pour vous rappeler à la vie. Videz ce verre et passez-le-moi. — Je vous avoue, disais-je, que je ne suis pas plus l'homme des demi-péchés que des demi-vertus. Comme je vide ce verre j'entends mener la vie, avec franchise et à grands traits. Je souffre volontiers la haine, mais non le mépris, et le mépris s'attaque également, Luca, à celui qui se cache pour entrer

dans un confessionnal et à celui qui cherche une ombre hypocrite pour embrasser une femme. Nous n'avons pas été de faibles chrétiens, nous ne serons pas, si vous m'en croyez, de médiocres débauchés. — Et don Jose avala un second verre de chypre.

— Le meilleur entre les bons ou le pire entre les mauvais, répondit Luca, c'est mon avis. Ne craignez plus de ma part ni faiblesse ni hésitation. La tentation de cet amour m'a vaincu et me domine. Mais ce sera ma dernière faiblesse. D'ailleurs vous me restez, et si j'ai perdu connaissance tout à l'heure, c'est uniquement parce que je croyais vous voir pour la dernière fois. Maintenant que votre parti est pris, cher Jose, je puis vous avouer cela.

— Je m'en étais douté, dit Jose. Mais buvez donc, Luca, il faut nous habituer à boire. Je suis disposé à ne me laisser primer en rien. Et, à ce propos, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez autrefois pratiqué l'escrime ?

— Oui, pour ma santé, qui était faible. J'y avais même acquis une sorte d'habileté, dont j'étais plus vain qu'il ne convenait à mes idées d'alors. C'est pourquoi je renoncai à cet exercice, l'an dernier.

— Nous le reprendrons, répliqua don Jose, et je vous prêterai le collet tant qu'il vous plaira. Eh bien ! vous voilà encore à songer ! Point de cela. Buvez. Il

faut marcher maintenant sans retourner la tête, et ne doutez pas du succès.

— Ce n'est pas que j'en doute. Cette femme, pleine d'orgueil et de corruption, que j'aime comme un fou, tout en la jugeant avec sang-froid, se rendra dans un mois corps et âme au galant le plus en renom dans Venise, et ce sera moi. Elle se rendra au libertin le plus effréné de Venise, et ce sera moi. Ce sera moi, don Jose, parce qu'il ne faut pas, pour faire parade de tous les vices, le quart du courage qui est nécessaire pour pratiquer une seule vertu, et jusqu'à ce jour je les ai toutes pratiquées, quoique avec beaucoup de combats. Être vicieux, ami, c'est se dispenser du travail incessant et mâle, de l'effort continuel et vigoureux qu'on nomme volonté. C'est jeter la rame et s'abandonner au courant. La passion nous mène assez vite, sans qu'on lui aide. Et jugez : si l'on seconde par un peu de volonté cet entraînement des passions déjà si fort par lui-même ; si l'on apporte du courage dans le vice, qui n'est que faiblesse de la part du vulgaire, du système et de la préméditation dans la débauche, qui n'est communément qu'un laisser aller stupide, avec quelle facilité ne doit-on pas passer maître parmi tous ces lâches imbéciles ! Allez, allez, don Jose, j'ai dit dans un mois, mais non, demain, cette nuit même, cette royauté est à vous et à moi, si nous

le voulons. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, et qui me faisait pensif. Mais je me demandais si cette femme, qui a de l'esprit après tout, quand elle aurait vu quels jeux faciles sont ces honteux triomphes, et combien peu il en coûte pour s'en couronner, je me demandais si elle ne les estimerait pas enfin ce qu'ils valent : si son esprit, frappé de cette lumière, ne s'ouvrirait pas à l'amour de ce qui est vraiment beau et digne d'un homme, les luttes et les victoires de la volonté : si je n'étais pas choisi moi-même pour accomplir cette conversion au péril de mon âme, et si vous et moi, cher Jose, nous ne reviendrions pas à Dieu bientôt, lui amenant pour excuse cette proie magnifique.

— Il faut l'espérer, dit gravement don Jose en se levant. Mais il était trop calme pour ne pas voir que cet espoir de Dolci était un de ces arguments spécieux qu'invente la passion pour donner à la conscience émue un prétexte de repos.

— Or çà, allons nous habiller, dit Luca. Dieu est grand! L'espoir est comme le ciel des nuits: il n'est pas de coin si sombre où l'œil qui s'obstine ne finisse par découvrir une étoile.

On était alors à peu près à la moitié de la nuit. Depuis plusieurs heures déjà, le palais de la Dolfina jetait sur les canaux, sur les ponts, sur les quais des lueurs d'incendie, et apparaissait blanc et comme transparent

au milieu de sa splendide illumination. Parmi tout cet éclat, sous les arbres des jardins dont chaque feuille semblait enflammée, à travers les fenêtres ardentes comme des fournaises, jusque sur les terrasses du toit enveloppées d'une brume lumineuse et d'une rouge fumée, on voyait de loin passer et se mouvoir les hôtes innombrables de cette demeure enchantée. Ils se promenaient comme des fées et des génies dans un palais flamboyant et fantastique. L'œil était ébloui à suivre dans ce pêle-mêle superbe les panaches aux mille couleurs se balançant sur les toques ou sur les larges feutres, les chaînes d'or ruisselant sur le velours des pourpoints, les reflets ondoyants du satin et des épaules moirées, les fleurs sur la tête et sous les pieds des femmes, les perles, fleurs de la mer, pendant en guirlandes sur les jeunes fronts, et par-dessus tout la variété magnifique des costumes orientaux. Car chez la Dolfina, comme chez le doge de Venise, toutes les nations étaient représentées : et il arrivait souvent que les mêmes ambassadeurs servaient pour le doge et pour la courtisane.

Durant la première partie de la nuit on avait joué, comme on jouait en ce temps-là, lorsque peu de gens étaient riches, mais l'étaient à outrance. Des marchands juifs avaient perdu des flottes tout entières : un prince d'Italie s'était vu contraint d'hypothéquer cruel-

lement sa principauté. Un Arménien venait de perdre en un quart d'heure une caravane de fourrures qui mettait six mois à faire son chargement. Un autre étranger, qui passait pour être *in petto* un pirate de l'Archipel, avait gagné sur un coup de dé tout un quai de Venise : il est vrai qu'il avait perdu sur le coup suivant deux îles grecques, Chio et Samos. Ce bonhomme était ruiné, si un voleur pouvait l'être.

Sur un geste de la Dolfina, geste qui eut l'effet d'un coup de baguette magique, parut une invasion d'esclaves noirs aux tuniques de soie pourpre brodées d'or : des tables somptueusement chargées se dressèrent tout à coup dans les galeries, dans les jardins, et sur les toits en terrasse. Toute la fête s'assit alors, et le souper commença.

La Dolfina, vêtue d'un costume de bacchante, trônait dans la galerie principale du palais, au centre d'une table où elle avait placé les plus illustres de ses hôtes et les plus éclatantes beautés de la nuit. Mais la Dolfina, au milieu même de son triomphe, paraissait soucieuse : un pli troublait la sérénité de marbre de son front étroit et poli : ses yeux, par un prodige inaccoutumé, semblaient poursuivre une pensée dans l'espace. Cependant autour d'elle les flacons se vidaient, les femmes riaient, les hommes se trompaient de verres, et l'orgie se montait peu à peu comme un orage.

— Ah ! çà, Madame, cria le comte Rafael Angelmonte, qui était assis presque en face de la Dolfina, vous venez de soupirer ! C'est la seconde fois de la soirée, et de votre vie ! Prenez garde ! On devient phthisique à soupirer, ma divine enfant. Cette peau de tigre vous sied à ravir. Diantre ! je vous aime cette nuit d'une furieuse sorte, ma belle. Mais voilà un vin que je ne connais pas ! Dolfina mia, déesse ou mortelle, femme ou tigresse, j'ai beau regarder ce vin et le boire, non, par Bacchus, je ne le reconnais pas ! Avez-vous donc retrouvé quelque cave perdue du père Noé ? ou bien — essence de beauté... Holà ! Mesdames, que ceux et celles qui disent que je suis gris, daignent écouter la manière dont je vais tourner ce bout de phrase — ou bien, essence de beauté... c'est à la Dolfina que je parle... ce vin vous est-il envoyé de la part du seigneur soleil lui-même, comme une galanterie d'amant à maîtresse, ou un cadeau d'égal à égal ?

— Bravo ! non ! non ! il n'est pas gris ! répondirent les convives.

— Je le savais bien, repartit Rafael, et vous aussi, Madame, vous le saviez, n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il en embrassant cordialement une belle Grecque assise près de lui.

— Quoi ? demanda la belle Grecque.

— Rien, dit Rafael. Mais ce vin ! ce vin ! Voilà une

chose inouïe : il existe un vin, j'en suis sûr, puisque je le bois, et je ne puis lui appliquer son nom sur le visage ! Ne trouvez-vous pas cela bien étrange, Madame ? ajouta Rafael en embrassant de nouveau la belle Grecque sa voisine.

— Quoi ? demanda la belle Grecque.

— Rien, ma foi ! dit Rafael. Écoutez, magnifique Dolfina, dites-moi le nom de ce vin, et je vous dirai, moi, en quel lieu Michel Gritti a passé sa journée.

La Dolfina se mit à rire :

— Monseigneur, dit-elle, savez-vous qu'un Portugais, nommé Vasco de Gama, découvrit il y a quelque cent années un cap de la terre d'Afrique, qu'il nomma cap des Tempêtes ?

— Ma foi non ! dit Rafael, mais je me moque de lui et de son cap.

— Eh ! bien, Monseigneur, sur ce cap on a essayé de planter des vignes, de ces vignes on a essayé de faire du vin, et c'est de ce vin que vous essayez de boire.

— Et j'y réussis, morbleu, selon mes souhaits, reprit le comte Angelmonte : quant à Michel Gritti, Madame, il a passé le jour chez la petite Contarini, en attendant, sans doute, qu'il y passe la nuit.

— La petite Giulia ! Mais elle est laide !

— Oui, oui, céleste dame, laide comme toutes les femmes aimées des gens qu'on aime.

— Ainsi, il ne viendra pas cette nuit ?

— Non, sans doute, blonde tigresse ; car, si j'ose le dire.....

Un bruit éclatant et confus de bravos et d'applaudissements s'éleva tout à coup des jardins, et coupa la parole à Rafael.

— C'est lui ! s'écria la Dolfina. Il n'y a que lui au monde dont la venue puisse être accueillie ainsi ! — Et elle se souleva radieuse sur son trône pour être la première à apercevoir Gritti quand il paraîtrait au haut de l'escalier intérieur. Tous les regards attentifs se portèrent du même côté, et le silence se fit d'un bout à l'autre de la profonde galerie.

Sur le dernier perron de l'escalier, qui formait un large seuil en mosaïque devant la porte de la galerie, Luca Dolci parut alors avec don Jose. Les deux jeunes gens, avant d'entrer, s'arrêtèrent un moment dans le cadre de la porte, le bras gauche campé sur la hanche et soutenant le manteau, la jambe droite tendue et la tête rejetée en arrière.

Dans ce pays d'art et de beauté, il eût suffi, sans doute, du caractère charmant et fier de ces deux jeunes visages, de l'attitude gracieuse et hautaine qu'avaient prise les deux cavaliers, du goût exquis qui se révélait dans leur habillement simple et riche, comme celui des archiducs espagnols, pour arracher à toutes

les bouches un murmure de plaisir. Mais Luca Dolci et don Jose avaient, de plus que leur beauté, leur nom et la réputation de leur vie immaculée, qui donnait à leur visite à cette heure et en ce lieu, le prix d'une faveur inouïe et l'éclat d'un prodige. Aussi, par un geste unanime, tous les convives se levèrent applaudissant des mains et de la voix, dans le double enthousiasme d'une ivresse naissante et d'une surprise complète.

Les deux jeunes gens alors, dégageant le bras gauche pour ôter leur toque, saluèrent la foule avec cette élégance savante, cette aisance souveraine, cette grâce étudiée et si bien venue, qui en ce temps-là faisaient d'un salut une cérémonie à quoi l'on reconnaissait en tout pays son grand seigneur.

— Messieurs, dit la Dolfina s'avançant d'un pas au-devant d'eux, c'est beaucoup d'honneur que de voir vos seigneuries chez moi. J'espère que vous allez souper avec nous ?

— Jusqu'à ce que mort s'ensuive, Madame, répondit Luca. Monsieur de Frias et moi nous ne soupons point d'autre façon. Vous avez, Madame, ajouta-t-il en baisant la main de la Dolfina, des épaules dignes de toute adoration. N'est-il pas vrai, don Jose ?

— C'est un éblouissement, dit Jose de Frias en baisant l'autre main de la dame.

— Parbleu ! Messieurs, cria le comte Rafael, vous êtes charmants ! Il me semble que pour des gens qui se destinent à l'état monacal, ceci promet ! Vous dites vos patenôtres sur les épaules de madame !

Luca Dolci venait de s'asseoir sans façon à la droite de la Dolfina, sans qu'un prince allemand dont il prenait la place opposât à cette usurpation d'autre résistance que de sourds grognements.

— Messer Rafael, répondit-il, je vous prie de croire que monsieur de Frias et moi nous ne promettons rien que nous ne soyons disposés à tenir. Ainsi, nous nous étions promis, par suite d'une histoire trop longue à vous conter, de mener durant quelques mois une vie séraphique, et tout le monde sait que nous l'avons menée. Maintenant nous nous promettons d'être aimés de toutes ces dames que voici, sans aucune exception, — et nous le serons. N'est-il pas vrai, don Jose ?

— Oui, dit Jose. N'est-il pas vrai, Mesdames ?

Les rires perlés des femmes éclatant dans toute la salle avec la fraîche sonorité d'une cascade, firent à cette question une réponse pleine de riants espoirs.

— Vous voyez bien, Monsieur ! reprit Luca Dolci s'adressant au comte Rafael.

— Mais, jeune homme, dit tout à coup le prince alle-

mand, se réveillant de sa torpeur, vous m'avez pris ma place, je crois !

— Vous le croyez ! s'écria Dolci, qui depuis son arrivée vidait son verre coup sur coup. — En vérité, vous le croyez, mon voisin ! Je vous prends votre place à côté de la première beauté de l'univers, et un quart d'heure après vous commencez à vous douter du fait ! et vous prétendez peut-être que je vous la rende, votre place ! Point, Monsieur : je vous verserai à boire, et ce sera tout. Que diable, vous boirez aussi bien auprès de moi qu'auprès de la diva ! D'ailleurs, si vous avez quelque chose à lui dire, ce dont je doute, dites-le-moi, noble étranger, — et je le lui transmettrai fidèlement, et même en meilleurs termes que vous ne sauriez faire ! Là-dessus, buvons ! — A votre gloire, mon prince !

— Vous êtes gris, jeune homme ! dit l'Allemand, avec dignité.

— Sans doute, je le suis ! Vous êtes bien ivre, vous ! — Mais, ma reine, ajouta Luca Dolci en se retournant vers la Dolfina, vous ne dites rien ? Vous avez fort raison, au reste ! Laissez bavarder les femmes qui ont de médiocres charmes ; mais vous, Madame, vous n'avez que la peine d'exister pour plaire, de respirer pour être aimée. A quoi bon parler, n'est-ce pas ? — Regardez-la, Frias ! n'est-elle pas divine ? et n'y a-t-il pas beau-

coup d'allégresse à songer que je vais être son amant la semaine prochaine ?

— Mais, Monseigneur !... dit la Dolfina riant et se renversant de côté sur son fauteuil.

— Mais quoi ! ma belle. Ne vous fâchez pas, ce sera plus tôt, si vous voulez.

— Holà, Dolci ! cria en ce moment don Jose qui était placé vis-à-vis de Luca entre deux admirables personnes, l'une Grenadine, à ce qu'on disait, l'autre Smyrniote. — Holà, mon ami ! tirez-moi de la peine où je suis : laquelle de ces deux dames dois-je aimer ?

— La plus belle !

— Elles le sont également.

— La plus bête, en ce cas ! riposta Dolci.

— Toutes deux le sont à consterner, reprit don Jose. Mais il y en a une qui parle turc, et comme je ne l'entends pas, cela m'est égal. — Salamalek, Madame ! ajouta-t-il en effleurant de ses lèvres les épaules de la Smyrniote.

— Moi, dit le comte Rafael, j'aime assez les femmes d'esprit.

— Bah ! cria Luca, pourquoi faire ? Une femme est-elle une distraction, oui ou non ?

— J'ai cru jusqu'ici que oui, dit Rafael.

— Eh bien ! mordieu ! reprit Luca, il ne faut pas en faire une occupation, en ce cas ! Une femme qui a de

l'esprit, mon cher Rafael, — je vous appelle familièrement mon cher parce que nous sommes gris l'un et l'autre, — une femme qui a de l'esprit s'écarte de son but; cela devient un travail que d'être près d'elle. L'amour doit s'adresser à tous les sens, jamais à l'intelligence. Qu'une femme charme les yeux et les oreilles, le nez et les lèvres, qu'elle soit belle et qu'elle joue de la mandoline, qu'elle se parfume et qu'elle ait la peau fine, c'est son droit, c'est son devoir. Mais qu'elle n'ait point d'esprit, sang-Dieu! car si elle a de l'esprit elle fera des vers, écoutez bien ceci, Rafael, — si elle fait des vers elle me les dira; — et vous comprenez que si le temps s'écoule près d'une femme en ces niaiseries-là, autant vaudrait passer la nuit en tête à tête avec une fleur ou une étoile, ces deux insipides amantes des poëtes, — ces deux éternelles rabâcheuses de sonnets!

— Pardon, messer, interrompit un grand jeune homme pâle et vêtu de noir, qui était assis de l'autre côté de la table en face de Dolci, mais je me pique de faire assez passablement des sonnets, et je fais profession de ne point souffrir d'impertinences.

— Je fais profession d'en dire aux sots, moi! répliqua Dolci.

— Çà! çà! hourrah! avanti! taïaut! seigneur poëte! hurla le comte Rafael en se débattant sur son siége.

Le grand jeune homme pâle était devenu pourpre, il se leva et dégaîna son poignard.

— Monseigneur ! Messieurs ! de grâce ! dit la Dolfina poussant un cri de frayeur que répétèrent toutes les femmes.

— Voyons, expliquez-vous, mon ami, dit Luca Dolci se levant de son côté et tirant son stylet.

— Prenez garde, messer ! dit le poëte.

— A vos ordres, Monsieur.

— Eh bien ! voici mon gant, reprit le jeune homme. Et au même moment la lame aiguë et étincelante de son poignard s'enfonça dans le manteau dont Luca s'était vivement fait un bouclier.

— Et voici le mien ! riposta Dolci. Et en même temps son stylet, qu'il balançait par la pointe entre le pouce et l'index, alla frapper le poëte au milieu du front ; le sang jaillit sous les pierreries en relief du pommeau, et le jeune homme tomba, comme sous le coup d'une massue.

Un moment de trouble suivit l'issue fatale de cette querelle ; mais dès que les valets eurent emporté le blessé hors de la salle, et qu'on eut fait respirer des odeurs pénétrantes à quelques femmes évanouies, les convives, comme habitués à des scènes semblables, recommencèrent à faire retentir la galerie de rires bruyants et de confuses déclarations d'amour. Don

Jose remarqua seul qu'au moment où le poëte tombait le front et le visage ensanglantés, Luca Dolci pâlissait affreusement et avalait d'un trait une énorme coupe de vin.

— Bravo, Dolci ! cria don Jose, vous pouviez le piquer au cœur, vous n'avez fait que l'assommer provisoirement, c'est aimable !

— Bah ! parlons d'autre chose, répondit Dolci. Comment se fait-il, Messieurs, que le seigneur Michel Gritti ne soit pas ici ?

— Monseigneur, dit la Dolfina, je suis si curieuse que je donnerais ma vie pour savoir où est maintenant ser Michel, et ce qu'il fait.

— Votre vie, Madame ! elle est donc à moi, reprit Luca en se levant, car je vous le dirai dans un moment. Venez-vous, Frias ?

— Où donc ?

— Au palais Gritti, d'abord.

— Allons-y tous, cria Rafael, tous dans nos gondoles, nous aurons l'air de la flotte de Cléopâtre.

— Allons ! dit la Dolfina se levant et brandissant un flambeau, imitez-moi, Messieurs, mettons le feu à la mer !

Tous les convives, s'armant de flambeaux, se précipitèrent à sa suite, avec des cris de joie, et cette foule étincelante commença de rouler tumultueusement

dans les escaliers, comme un torrent d'or et de diamants.

Avant d'arriver au bord de la lagune, elle s'accrut de tous ceux qui tenaient table dans les jardins, et l'instant d'après une flottille d'innombrables gondoles sillonnait le canal, chargée de cavaliers, de femmes, de fleurs et de feux, lançant à travers la ville endormie des chansons et des clameurs de fête, et réfléchissant jusqu'au fond de l'onde ses milliers de flambeaux qui faisaient naître une forêt sous-marine de cristallisations lumineuses et de radieuses colonnades.

Luca Dolci avait sauté, chemin faisant, de sa gondole dans celle de la Dolfina, qui voguait en tête.

— Ainsi, Madame, lui disait-il, ainsi c'est entendu s'il vous trahit, nous nous aimerons ?

— Oui, Monseigneur, dit la courtisane en éclatant de rire, selon sa coutume. Et combien de temps ?

— Demandez à ces astres là-haut combien de temps ils brilleront. Je parie qu'ils n'en savent rien. Leur éclat en vaut-il moins ?

La Dolfina commença un nouvel éclat de rire, qu'elle interrompit brusquement en apercevant sous le portail de Sainte-Marie-Formose deux silhouettes gigantesques.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Dolci.

— Il y a, répondit la Dolfina, qui voici là-haut comme

deux saints dans leurs niches, le seigneur Gritti et le cavalier Vespasiano.

La nouvelle circula d'une gondole à l'autre, et la flottille s'arrêta. En même temps deux fenêtres s'entr'ouvraient sur les balcons de deux palais voisins, mais situés chacun sur une rive opposée du canal. Les chants et les cris cessèrent, pendant que la gondole de la Dolfina s'avançait seule jusqu'au bord du quai.

— Approchez, messer Michel, que je vous parle, cria la Dolfina montée sur la proue de sa barque, et secouant son flambeau comme un thyrse.

— Gritti descendit gravement les marches du portail et s'approcha du bord.

— Qu'est-ce, ma toute belle ? dit-il sans prendre la main que lui tendait la Dolfina.

— Monseigneur, au nom de mon amour et de ma beauté, je vous somme de me suivre.

— Impossible, mon enfant.

— Sérieusement, Monseigneur ?

— Très-sérieusement, ma chère.

— Hélas! hélas !... il faut donc que je prenne un amant, moi ?

— A votre guise.

— Gritti, j'étranglerai la Contarini de mes mains !

— Méchante parole pour une si belle bouche, dit Gritti en souriant.

— Hélas ! je vous aimais pourtant, moi ! reprit la Dolfina, envoyant un baiser de la main à Gritti, et faisant signe aux rameurs de regagner le large. Adieu, Monseigneur.

— Bonne fille ! Adieu ! dit Michel.

— Nous retournons chez moi, Messieurs ! cria la Dolfina en reprenant la tête de son cortége flottant.

— Chez nous, belle dame ? murmura Dolci à l'oreille de la courtisane...

— Par les treize cent mille, noble Michel, dit Vespasiano à son ami, qui était remonté près de lui, cette scène m'a crevé le cœur !

— Bon, bon, vous en verrez bien d'autres ! Demain si cette charmante enfant le veut, je suis homme à chanter la messe, et vous la chanterez aussi, mon ami.

— Je chanterai le diable et ses cinq cent mille fourches !

— Voulez-vous donc nous séparer, Vespasiano ?

— Mais aussi, répliqua le cavalier d'un ton plaintif, n'est-il point trop cruel pour un militaire qui a combattu les Turcs dix ans de sa vie, d'en être venu à passer sa nuit sous un porche d'église, comme un enfant de chœur ! — N'est-ce pas ridicule ?

— Allons ! Vespasiano, dormez tranquillement, répondit Gritti en s'enveloppant dans son manteau et en se couchant sur les marches.

— Non, je ne dormirai pas ! je danserais plutôt.

— Dansez, en ce cas.

— Je voudrais, ma foi ! reprit l'infortuné cavalier se promenant à pas précipités sous le porche ; je voudrais qu'un drôle vînt me rire au nez dans ce moment-ci, j'en ferais une plaisante capilotade.

— Je vous ferai remarquer, dit Gritti, qu'il y a quelqu'un de couché près de vous.

— Preste ! levez-vous, Michel, cria joyeusement le cavalier ; voici l'aube, et j'ai vu une fenêtre s'ouvrir là-bas.

— En effet, dit Gritti se levant précipitamment et secouant la poussière de son manteau.

Les deux jeunes gens descendirent alors au bord du canal et montèrent dans la gondole de Gritti qui les attendait. Quelques coups de rame les conduisirent au pied du palais Contarini, dont une fenêtre était entr'ouverte : une petite main s'avança à travers le feuillage de marbre du balcon et un bouquet tomba dans la gondole. Gritti le porta vivement à ses lèvres.

Au même instant, une autre gondole que menait également un rameur en livrée patricienne, s'avançait au milieu des brumes du matin, glissant près de la rive opposée.

— Bacchus et saint Marc ! est-ce que je rêve ? s'écria Vespasiano. — Voyez donc, Michel !

— Luca Dolci ! dit Gritti avec un cri de surprise.

— Et don Jose, ajouta Vespasiano, ivres tous deux comme des caves !

Luca et don Jose étaient étendus côte à côte au fond de leur barque, et à la pâleur livide de leurs visages on les eût pris pour deux cadavres, si par intervalles des frissonnements convulsifs n'avaient agité leurs membres.

Les traces d'une débauche sans mesure imprimées dans l'altération de leurs traits et dans le désordre de leurs vêtements, formaient, avec l'apparence délicate et distinguée de ces frêles natures, un contraste pénible.

— C'est un triste spectacle, reprit Michel Gritti.

Comme il parlait, la gondole de Luca s'arrêta devant le palais Giustiniani, dont les premiers rayons du soleil blanchissaient la façade mauresque. Une fenêtre s'ouvrit mystérieusement, et un bouquet tomba aux pieds de Dolci. Il le ramassa, salua de la tête, et retomba immobile au fond de la barque.

— Il pleut des fleurs ce matin, dit Vespasiano. Mais quelle est donc la diablesse de main qui a jeté celles-ci ?

— Diablesse est le mot, répondit Michel. C'est la main de cette marquise romaine, la Giustiniani, qui est

venue habiter ce palais depuis la mort du comte son oncle.

— Ah ! on la dit fort belle, messer ?

— Extraordinairement, répondit Michel.

En ce moment, les deux gondoles changeant de route, vinrent à se croiser.

— Salut, Messieurs, dit Gritti comme les barques étaient bord à bord. Luca et don Jose se levèrent en chancelant et saluèrent. — Peut-on savoir de quel aimable lieu vous sortez si matin, messer Luca ?

— De chez la Dolfina, répondit Luca, où j'espérais vous rencontrer, Messieurs.

— Nous, mes jeunes cavaliers, nous sortons de l'église, où nous comptions vous trouver.

— Je ne vais plus à l'église, messer Michel.

— Ni moi chez la Dolfina, messer Luca.

— Je souhaite que cela vous réussisse, Monsieur.

— Mort-diable ! tout nous réussit, Monsieur, cria Vespasiano ; je suis aise que vous le sachiez, et j'ai l'honneur de vous souhaiter la même chance de votre côté.

— Amen ! répondit don Jose comme les deux gondoles s'enfonçaient chacune dans un traguet latéral.

VI

LA DERNIÈRE CONDITION

A partir de cette nuit, Luca Dolci, soit qu'il eût pris goût à sa vie nouvelle, soit qu'il fût poussé par la violence de son amour, suivit avec une sorte de fureur la voie que la marquise lui avait tracée. Au bout de deux mois, il n'y avait point de jeu extravagant qu'il n'eût joué, de débauche monstrueuse dont il n'eût scandalisé l'opinion publique, d'aventurière qu'il n'eût affichée, d'honnête femme qu'il n'eût compromise, de duel dont il n'eût été le héros implacable. C'était une chose qui faisait l'étonnement du monde et de don Jose lui-même, que l'espèce de cruauté dont la conduite de Luca était entachée en matière d'amour comme en affaires d'honneur. Ses perfidies envers les femmes étaient barbares, et il montrait sur le terrain un courage farouche qui ressemblait à de la férocité. On lui cherchait en vain ces qualités secondaires, mais brillantes, qui parent d'ordinaire les grands vices et les font à demi pardonner. Dolci faisait la débauche avec une conscience impitoyable, joueur sans égards et duelliste sans générosité, poussant toutes ses veines à bout et toutes ses bottes à fond. Le monde ne pouvait attribuer cette bizarrerie qu'à une dureté de cœur naturelle; mais, dans la

pensée de don Jose, Luca Dolci travaillait de parti pris à tremper son âme si vigoureusement, qu'elle fût en état de briser un jour celle de la marquise Onesta.

Au reste, don Jose en était réduit aux conjectures touchant les dispositions et les sentiments de Luca. Quoique les deux jeunes gens eussent continué d'habiter sous le même toit, les relations de leur vie intime avaient été fort altérées par le changement de leur existence extérieure. Ils passaient dans le silence et dans une sorte de méfiance sombre les rares moments de tête à tête que les plaisirs du dehors leur laissaient. Quand Dolci ramassait une querelle, il était entendu que don Jose lui devait servir de second : deux fois don Jose fut blessé ; Dolci veilla plusieurs nuits près de son lit ; mais jamais, depuis leur dernier entretien, un mot ne fut échangé entre eux qui pût faire allusion aux préoccupations dont leur esprit était évidemment chargé. — La marquise, cependant, s'étonnait de n'avoir point revu ce cousin dont on parlait tant : les bruits de la ville ne lui avaient laissé ignorer aucun détail de la métamorphose qu'elle avait provoquée. Elle avait pu suivre jour par jour les progrès de cette chute profonde dont elle se rappelait avec complaisance qu'elle était le dernier terme. Les triomphes de Luca, les cris de jalousie, de haine ou d'envie qui s'élevaient autour de son insolente réputation, n'étaient,

aux yeux de la marquise, qu'une dot amassée par son jeune amant pour payer sa personne; et cet entassement d'orgueils brisés, commençait à lui paraître un piédestal digne d'elle. — Mais, à part cette ambition déjà à demi satisfaite d'une coquetterie sauvage, le cœur de cette femme était touché de la passion extraordinaire qu'elle voyait au fond des égarements de Luca. Elle se souvenait de l'enfant débile qui un jour était venu tomber mourant d'amour à ses pieds. — Elle se demandait avec intérêt, et aussi avec curiosité, ce qu'était devenue la pureté de ce front au contact de tant de souffles impudiques, la virginité de ces yeux au reflet de tant de regards corrompus, et quel cachet étrange enfin avaient imprimé sur cette délicate physionomie les secrets appris coup sur coup de tous les impurs amours. —Telle était la marquise, honnête femme d'ailleurs.

Toutefois, Luca ne donnait à sa cousine aucun signe de vie; il s'y prenait même de façon qu'elle ne le rencontrait nulle part. Après deux mois d'une attente qui tournait à l'impatience, madame Onesta lui écrivit pour le prier de venir la voir. Le jeune homme fit au billet la réponse suivante :

« Madame, dans un mois, c'est-à-dire le 20 novem-
« bre prochain, j'aurai l'honneur de me présenter chez
« vous pour régler à l'amiable, s'il se peut, les affaires

« de la succession de votre oncle. Je ne m'abuse point, « et je sens que je ne suis pas encore digne de vous. « Je ne puis jusqu'à présent vous inspirer que de la cu- « riosité, et j'aspire à quelque chose de plus. C'est « pourquoi je me résigne à demeurer encore pendant « un mois votre cousin respectueux. »

La marquise ne fut point contente de cette réponse; elle la chiffonna avec violence et la jeta à terre. — Puis elle releva le billet froissé, le relut attentivement, et finit par le mettre dans sa ceinture.

Le monde, qui sait tout on ne sait comment, avait répété quelques vagues propos touchant la passion que la marquise Giustiniani avait conçue pour Michel Gritti. Mais la contenance de cette dame, lorsqu'on s'entretenait en sa présence des amours de Gritti et de Giulia Contarini, démentait absolument ces bruits. Soit qu'une indifférence réelle à l'égard de ce cavalier eût succédé aux violents transports de haine que ses mépris avaient d'abord soulevés dans le cœur de la dame, soit qu'elle puisât sa tranquillité dans quelque sombre résolution sûre de son effet, la marquise accueillait par le plus calme des sourires tous les discours qui se tenaient sur la conversion exemplaire de Michel Gritti. Parfois seulement, elle disait avec négligence, en parlant des deux amants : — Ils sont trop

heureux ; j'ai toujours vu que le ciel se montrait jaloux de ces grands bonheurs usurpés sur les félicités qu'il nous promet ; tôt ou tard on les expie cruellement.

C'était cependant, en apparence, un bonheur fort ordinaire que celui auquel la marquise faisait allusion. Les amours de Michel Gritti et de la petite Giulia, après leur début romanesque, avaient suivi un cours très-simple. — C'était une prudente fille et fort avisée à sa manière que la petite Giulia. Il ne faut pas demander aux plus honnêtes femmes de n'avoir point d'astuce ; le premier instinct des meilleures comme des pires est la ruse. Pourvu qu'elles se servent de ce don naturel, comme l'abeille de son aiguillon, pour se défendre, et non pour attaquer, il faut bien se résigner à les aimer rusées ou à n'en pas aimer une seule. — La coquetterie n'est de fait qu'une variation savante et infinie sur le thème naïf de la pudeur, et je prie qu'on me dise si la pudeur — ce premier mouvement des femmes — n'est pas elle-même une ruse involontaire et charmante.

Giulia, qui était une de ces fines songeuses chez lesquelles la méditation des longs loisirs féminins mûrit vite la délicatesse de tact particulière à ce sexe, Giulia, dès sa première entrevue avec Gritti, avait senti que la plus habile coquetterie vis-à-vis de ce jeune homme blasé, mais généreux, serait de n'en point

avoir. — Aussi, tout en menaçant Gritti de longues épreuves, avait-elle pris dès ce jour le parti judicieux de ne pas user la passion de son amant en vaines humiliations.

Toutefois, le fanatisme religieux qui se mêlait à l'amour de la jeune fille, ne lui permit pas d'épargner à Gritti l'espèce d'amende honorable dont le péristyle de Sainte-Marie-Formose fut le théâtre. Sérieuse et vraie dans son ardeur de conversion, elle tenait à faire la part du ciel dans sa conquête, et ne voulait l'amour du pécheur qu'après sa pénitence.

Mais dès le lendemain de cette nuit d'épreuve, comme Gritti essayait de préjuger à part lui quelle serait la durée probable de sa vie d'expiation, il reçut un message qui le mandait au palais Contarini. Michel, tout en s'y rendant avec joie, eut la bonhomie de s'inquiéter de l'apparente maladresse qu'il voyait dans cette démarche de Giulia. Car, se disait-il, il est malheureusement certain que la plus honnête et la plus jolie des femmes a besoin d'un nuance de coquetterie capricieuse, et c'est ce dont cette pauvre chère enfant ne paraît point se douter. Michel oubliait que cette enfant était une femme, et qu'il faut qu'une femme soit bien décidément sotte pour n'avoir pas plus d'esprit qu'un homme qui en a beaucoup, touchant les affaires du cœur.

Gritti trouva, comme la veille, madame Caracalla sur son piédestal et Giulia à genoux sur la tapisserie tropicale, œuvre indéfinie de sa vieille parente. Giulia était occupée à débrouiller des écheveaux de soie que sa levrette avait entrepris mal à propos de dévider avec ses pattes.

— Que Dieu vous favorise, messer! dit la vieille dame.

— C'est un vœu que votre chère présence réalise en même temps que vous daignez le former, Madame, répondit Gritti.

— Messer, Giulietta a désiré vous voir; j'ai toujours reconnu en cette enfant, malgré sa méchanceté, des signes qui m'indiquent que le bon Dieu l'aime et qu'il fait marcher ses anges devant elle. Je souhaite que cela justifie à vos yeux la faiblesse que je montre pour ses plus étranges volontés.

Giulia rougit, et, repoussant vivement de ses deux mains les boucles blondes et soyeuses qui couvraient ses joues :

— Ma tante, ma tante! dit-elle, en vérité, voulez-vous donner à croire à ser Michel que ses visites ici sont inconvenantes? Écoutez-moi, messer — car encore faut-il s'expliquer : j'ai réfléchi depuis hier — j'ai réfléchi qu'il devait être cruel pour un noble cavalier qui porte une épée, de traverser la ville sur ses

genoux — par l'ordre d'une enfant — fût-ce au nom du ciel et en vue du ciel : car le ciel ne le voit pas seul — il y a des hommes qui le voient, et cela est cruel, oui. Aussi j'ai pensé que c'était assez de l'acte public de repentir dont Dieu à été témoin cette nuit. — Et maintenant — maintenant je ne vous demande plus qu'une chose : comme vous avez appris à connaître la vie de désordre et de péché, ayez le courage de vivre parmi nous quelque temps, afin d'être en état de comparer, et de choisir : voilà tout, messer — je ne vous parlerai plus d'aucune autre épreuve... Aussi bien celle-là sera suffisamment dure, puisqu'il faudra que vous nous voyiez à peu près tous les jours, ma tante Caracalla et moi... — Mais enfin, monseigneur a été soldat, je crois ?... Savez-vous ce qui arrivera de tout cela ?... vous finirez par nous aimer de bonne amitié, ma tante et moi...... Allons ! tout beau, Fiamma ! laissez en paix ces pauvres oiseaux : il n'y a que vous au monde, ma fille, pour prendre au sérieux les oiseaux de ma tante !...

Ainsi parlait Giulia, interrompue de temps à autre par quelques paroles émues et incertaines de Gritti, mêlant avec une vivacité sautillante des traits d'enthousiasme à des réflexions positives, et une délicatesse vraie à une insensibilité affectée.

A partir de cette journée, Michel Gritti commença

demener dans l'intimité deces deux femmes, une vie pleine d'enchantements inconnus. Les grâces naturelles et variées de Giulia, animant cet intérieur dont l'austérité bienveillante de la vieille dame Contarini formait le côté sérieux, firent éprouver ou pressentir à Gritti ce bonheur nouveau pour lui, et si sain au cœur, de la vie de famille. Son âme élevée et bonne, comme est l'âme des hommes forts, sentit qu'elle était au bout de ses recherches : comme ces brillants insectes qui voltigent longtemps autour de calices empoisonnés, sans en souiller leurs antennes, avant que d'arriver à la fleur qui contient la rosée de miel, cette âme d'élite, après avoir touché sans en être viciée à tous les plaisirs du monde, reconnaissait enfin sa place et fermait ses ailes.

Tout cela ne faisait pas le compte du cavalier Vespasiano, qui s'était définitivement enroué à force de jurer contre les petites filles dévotes, les rosaires, les moines et le saint-père. — Un jour, Michel Gritti lui dit que sur le portrait qu'il avait fait de lui à Giulia, la jeune signora éprouvait le plus vif désir de le voir ; Vespasiano pesta, rugit, prétendant qu'il n'irait point, qu'il n'avait jamais pu donner honnêtement la main à une dame, et qu'il briserait tout. Bref, il finit par accompagner Michel chez la signora Giulia. Giulia, qui aimait d'avance le cavalier pour l'affection qu'il

portait à Gritti, lui fit un accueil plein de câlinerie, s'informant de ses guerres, le complimentant sur son air martial, et le priant enfin de consentir à ce qu'elle l'appelât désormais son bon ami. Vespasiano n'était point de fer sous son apparence terrible ; il déclara à Gritti en sortant que cette jolie créature était faite à l'image des séraphins les plus spirituels dont il eût ouï parler dans son enfance.

— Quant à la tante, ajoutait le cavalier, je ne reviens point de son piédestal, ni surtout de sa tapisserie. Quel peut être son plan, noble Michel ? J'avoue que je ne m'en rends compte que difficilement.

Bientôt Michel n'alla plus au palais Contarini sans être suivi de Vespasiano, et au bout de peu de jours le cavalier avait pris sa place dans cette vie sans événements, mais remplie de détails ravissants qu'y semait la fantaisie ingénieuse et imprévue de Giulia. Le cavalier Vespasiano avait une belle voix que Giulia découvrit, et qu'elle prenait plaisir à accompagner sur son clavecin ; car elle touchait de cet instrument comme la reine Élisabeth d'Angleterre. Souvent Gritti, appuyé sur le fauteuil de la vieille dame, qu'il appelait déjà sa mère, passait de longues soirées à écouter et à contempler Giulia et Vespasiano, couple bizarrement assorti, dont les contrastes aussi bien que l'union harmonieuse lui formaient alors une chère image de

sa propre destinée. Parfois Vespasiano abaissait sa valeur jusqu'à tenir à madame Caracalla ses écheveaux, et il fallait voir en ces circonstances la joie de Giulia, ses battements de mains et les tendresses enfantines qu'elle prodiguait au cavalier.

— Allons, allons, mignonne ! disait la tante.

— Quelle enfant ! ajoutait paternellement Gritti, riant malgré lui de l'air gauche et effaré dont Vespasiano se défendait contre les taquineries amicales de la jeune fille.

D'autres jours se passaient en promenades sur la mer et en visites à l'île de Torcello, où les Contarini avaient une villa. On revenait quand la nuit était tombée. Il n'était pas rare alors que Giulia, animée par la présence de son amant, exaltée par la sereine beauté des nuits italiennes, par les fraîches brises marines et les parfums des rives prochaines, se mît à catéchiser les deux cavaliers avec une sorte de tendresse mélancolique. Elle était assise sur des coussins entassés à la proue de la barque ; les deux jeunes gens étaient à ses pieds, à demi couchés sur des tapis ; tantôt elle leur expliquait les choses de la religion avec une touchante ferveur ; tantôt elle s'attendrissait jusqu'aux larmes en leur contant de naïves légendes et des conversions miraculeuses. — La voix d'une femme aimée qui vous parle à ces heures de silence et de mystère, sous le

ciel étincelant et sur la mer grandiose, a sur l'âme une puissance bien pénétrante et bien souveraine. Aussi, de ces simples récits ou de ces tendres enseignements, Gritti et Vespasiano lui-même rapportaient toujours un esprit plus sérieux, plus méditatif et plus porté vers Dieu.

Un jour, — c'était le 6 du mois de novembre, — Giulia avait l'air plus grave que de coutume ; elle prit à part Michel Gritti et lui dit, en jouant avec un parchemin scellé qu'elle tenait à la main :

— Vous savez que le doge est un peu mon parent par ma mère, et qu'il m'aime tendrement ?

— Qui ne vous aimerait, Giulia ?

— C'est un sage vieillard, reprit-elle. Il m'a conseillé, messer, de ne point épouser un homme qui n'aurait pas d'occupation dans le monde. Je ne vous répéterai pas toutes les raisons qu'il m'en a données ; mais elles m'ont paru si bonnes, que je compte rester fille.

— Pour Dieu, signora !... s'écria Michel hors de lui.

— Oui, très-décidément, continua Giulia, jusqu'au jour qui vous ramènera de Naples, où la sérénissime république vous envoie porter un message au vice-roi, duc d'Ossuna. Voici vos lettres de créance, monsieur l'ambassadeur, ajouta-t-elle en lui remettant le parchemin scellé. Le doge, chez lequel vous allez vous rendre, vous dira le reste. Ce sera votre début dans

les affaires. Oh! pas un mot, messer, pas un mot d'adieu surtout. Je hais les adieux comme la mort. Vous pouvez être revenu dans quinze jours... et alors...

Giulia hésitait.

— Et alors, chère enfant! demanda Gritti en regardant Giulia avec une émotion profonde.

— Alors, messer, reprit-elle lentement et baissant la tête à mesure qu'elle parlait, — alors votre amie deviendra..... votre femme...

Et Giulia prit la fuite comme une coupable vers la porte de l'appartement ; mais comme elle tenait déjà la portière soulevée, elle se retourna tout à coup et envoya de la main un baiser à son amant.

Le soir même Michel Gritti, que le cavalier Vespasiano accompagnait à titre de secrétaire, se mit en route pour la vice-royauté de Naples.

Cependant la marquise Onesta, depuis qu'elle avait reçu de Luca Dolci cette réponse froide et presque railleuse, vivait dans une agitation d'esprit extraordinaire. Elle sentait qu'elle n'aurait plus de repos jusqu'au jour où elle serait éclaircie des sentiments de son cousin à son égard, et qu'elle avait été, par sa propre imprudence, amenée au point, sinon d'aimer ce jeune homme, au moins d'attacher une importance extrême à être aimée de lui. Elle regrettait amèrement d'avoir laissé prendre à un homme cet empire sur sa

pensée et sur sa vie ; mais il était trop tard pour s'en défendre. Elle voulait revoir Luca à tout prix, et il y avait, dans l'impatience maladive avec laquelle elle attendait le jour fixé par son cousin pour leur entrevue, mille sentiments confondus, un désir de se venger mêlé à une ardente curiosité, et peut-être par-dessus tout une passion plus tendre dont la fière marquise n'osait avoir conscience.

Ce jour, — c'était le 20 novembre, — arriva enfin. La marquise n'avait pu fermer l'œil de toute la nuit. Les heures de cette journée s'écoulèrent pour elle comme toutes les heures où l'on attend, mortellement lentes pour l'espoir et cruellement rapides pour le regret. Le soir arriva, puis la nuit, sans qu'elle entendît parler de Luca. Alors elle n'attendit plus, et un morne désespoir succéda aux émotions de dépit, d'incertitude et de colère qui l'avaient agitée tout le jour. Il était dix heures : la marquise, résolue à occuper, autant qu'il lui serait possible, une nuit qu'elle pressentait sans sommeil, passa dans une vaste pièce qui servait autrefois de bibliothèque au comte son oncle. Elle y fit allumer un grand feu ; puis ayant tiré au hasard, des rayons poudreux, un livre à fermoirs d'argent, elle revint s'asseoir près du foyer. Un candélabre chargé de bougies brûlait au-dessus de la haute cheminée. La marquise, le livre sur ses genoux et sou-

tenant sa tête de sa main gauche, ouvrit les fermoirs avec insouciance : mais son attention fut excitée tout à coup par les mots qu'elle lut sur la première page. C'était un traité des apparitions surnaturelles advenues en divers lieux. Par un mouvement involontaire, Onesta releva la tête et regarda autour d'elle dans les profondeurs mal éclairées de la vieille salle; après quoi elle sourit et se remit à feuilleter le volume. Heureuse d'avoir trouvé une distraction assez forte pour faire diversion à ses pensées, elle se plongea dans cette lecture, et finit par prendre intérêt aux récits lugubres qui y étaient faits avec une bonne foi sympathique. Comme elle suivait avec une forte émotion les détails mystérieux et effrayants d'une vieille légende d'Allemagne, il lui sembla tout à coup entendre près d'elle un singulier bruit : à certaines heures, et quand l'esprit est sous le coup de certaines impressions, les bruits qui se font autour de nous n'ont plus rien d'humain. La marquise porta les yeux avec un peu d'effroi du côté d'où le bruit était venu, et vit en face d'elle, debout contre la portière, Luca Dolci qui la regardait. Alors, poussant un léger cri, elle se leva brusquement et le livre aux légendes tomba sur le pavé.

— C'est moi, cousine! dit Luca d'une voix dont la sonorité âcre et mordante pouvait aider à l'illusion qui retenait encore la marquise dans un monde surna-

turel. Onesta nè répondit point ; elle était tout entière absorbée dans la contemplation si inattendue de ce jeune homme qu'elle avait livré pur et inconnu aux passions du monde, et que le monde lui rendait chargé d'une célébrité voluptueuse et sanglante. La beauté de Luca Dolci n'avait pas été altérée par sa vie de désordres; elle avait seulement changé de caractère. La douce finesse de ses traits était devenue pour ainsi dire acérée ; les contours de son visage pâli avaient perdu de leur naïveté, mais ils avaient gagné de la hardiesse. Il semble que l'innocence répande autour d'un beau visage, comme la lumière d'un jour d'été sur la nature, je ne sais quoi de vague et de vaporeux qui adoucit les angles et tempère la crudité des contours. Les traits de Luca s'étaient dépouillés de cette sorte d'auréole ou d'atmosphère virginale ; ils apparaissaient froidement découpés, par un effet analogue à celui qui dessine plus durement sur le ciel les lignes d'un paysage à la tombée de la nuit. A travers ses longs cils toujours à demi inclinés, son regard brillait froid et pénétrant, comme une lame d'acier sortant d'une gaîne de velours. Ses lèvres amincies paraissaient serrées par une contraction habituelle, et lui donnaient un air de résolution réfléchie et contrainte. Rien, au reste, ne pouvait mieux expliquer les succès prodigieux de ce jeune homme auprès des femmes,

que l'étrangeté en quelque sorte provocante de sa physionomie, où les traces d'une douceur et d'une délicatesse féminines se retrouvaient encore sous l'expression presque féroce qu'y avaient ajoutée les habitudes d'une débauche insolente.

— C'est moi, cousine, répéta Luca Dolci après avoir donné une minute à la marquise pour apprécier les changements survenus en sa personne ; ne me faisiez-vous pas la grâce de m'attendre, que je vous vois là tout émerveillée ?

— Je vous demande pardon, cousin, dit Onesta, je vous attendais... C'est-à-dire, non, je ne vous attendais pas... — Et au fait, je n'en sais rien... je lisais... Asseyez-vous. Vous voyez, j'ai fait allumer du feu, le froid est précoce cette année, savez-vous ?

— Bah ! bah ! dit Luca en s'asseyant nonchalamment vis-à-vis de sa cousine, vous m'attendiez.

— Vous êtes devenu bien avantageux, cousin ! répliqua la marquise en essayant de rire.

— Mon Dieu, non ! répondit Dolci en relevant le vieux livre, sur lequel il souffla pour en chasser la poussière, après quoi il le posa sur la table.

Il y eut alors un moment de silence, durant lequel Luca Dolci demeura la tête baissée, regardant vaguement dans le foyer. La marquise jouait avec les fermoirs du vieux livre, qu'elle avait repris.

— Avez-vous jamais remarqué, Madame, dit tout à coup Dolci en relevant la tête, que les choses sont plus fortes que les hommes ?

— Je m'en soucie peu, messer.

— On est bien fou, cousine, de se dire : A telle epoque je ferai telle ou telle chose. Il faut dire : Les choses feront de moi ceci ou cela. C'est plus sûr.

— Ceci revient à m'apprendre, dit la marquise, qu'un homme n'est qu'un homme, et que les choses sont le pouvoir de Dieu. Je le savais.

— Le pouvoir de Dieu, marquise ?

— Sans doute.

— Comme il vous plaira. — N'est-ce pas un livre de philosophie que vous lisiez là ? Vive Jésus ! c'est bien fait ! Il n'y a personne qui à son heure ne soit bien aise d'avoir quelques grains de philosophie dans la cervelle. C'est une chose, la philosophie, cousine, qui trouve son trou à coup sûr, comme une balle de pistolet. Vous savez, sans doute, tirer le pistolet, Madame ?

La marquise se leva brusquement, le sein agité, les lèvres tremblantes, et dit d'une voix brève à Luca :

— Vous plaît-il de m'apprendre, messer Luca, quel jeu nous jouons tous deux ?

Luca s'était levé de son côté ; il demeura quelques secondes immobile, fixant sur sa cousine son regard ncisif et glacial ; puis, par un changement soudain,

ses traits se détendirent, un éclair brûlant de passion jaillit de ses yeux devenus humides ; il attira avec force la marquise sur sa poitrine, et appuya ses lèvres sur la bouche de la jeune femme, qui se tordit et se renversa sous ce baiser, mais non pour le fuir, car Luca sentit qu'elle le lui rendait. La voyant éperdue et presque privée de sentiment, il la laissa retomber doucement dans son fauteuil, et se mettant à deux genoux devant elle :

— Que vous êtes belle et fière, dit-il, et que je vous aime !

La marquise alors se pencha sur lui, le regarda quelque temps en silence, et, lui prenant soudainement la tête entre ses mains avec une énergie fiévreuse :

— Vraiment ? dit-elle, vraiment ?

— Vous le voyez bien, chère âme ! j'ai voulu vous effrayer d'abord, et c'est moi qui ai eu peur : j'ai voulu vous faire douter, et c'est moi que le doute jette à vos pieds ! Loin de vous, Madame, je suis fier, dédaigneux et vainqueur ; mais là — en face de votre sublime beauté — quoique j'aie fait et souffert pour elle — il me semble que l'abîme qui m'en sépare est toujours immense — et que votre amour seul, à vous, peut le combler.

— Luca ! murmura la marquise en effleurant de ses

lèvres et de son ardente haleine le front du jeune homme.

Mais aussitôt, et avant qu'il n'eût pu songer à la retenir, elle avait repoussé son fauteuil et se trouvait à six pas de lui. — Dolci, stupéfait, se leva.

— Luca, reprit la marquise, n'approchez pas ! Vous dites que je suis fière — cela est vrai — et à cause de cela je ne veux être la maîtresse de personne, pas même la vôtre. Quant à être votre femme, c'est moi maintenant, ajouta cette singulière femme en baissant les yeux d'un air de confusion, c'est moi qui suis indigne de vous.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Luca, qui, tout en se mordant la lèvre jusqu'au sang, reprenait peu à peu son air impassible.

— Il y a que j'ai été imprudente et folle ! Vous m'aimez peut-être assez aujourd'hui pour m'épouser malgré ma faute ; mais il viendrait un temps où elle ferait votre malheur et ma mort.

— Votre faute, avez-vous dit ?

— Oui, ma faute — faute et honte, reprit amèrement la marquise ; car il existe un homme à qui j'ai dit que je l'aimais, qui ne s'en est pas soucié, et qui pourrait se vanter que vous avez épousé l'objet de son mépris.

— Mort et sang ! qui ? demanda Luca.

— C'est le noble fiancé de Giulia Contarini.

— Michel Gritti !

— Oui, Luca, le fiancé de Giulia Contarini, la seule femme peut-être que vous n'ayez jamais songé à marquer du sceau de votre conquête, mon cousin.

— La provocation cachée dans ces paroles semblait si évidente, que Luca Dolci interrogea longtemps la marquise du regard pour savoir jusqu'à quel point il venait d'être la dupe d'une ruse infâme, d'une comédie de passion inspirée par l'esprit de vengeance. Mais la marquise, que son front fût courbé par l'humilité ou par l'hypocrisie, qu'un désespoir réel ou qu'un odieux calcul soulevât son sein superbe, demeurait impénétrable.

— Donc, reprit Luca faisant de la tête et de la main le geste d'un homme qui s'abandonne à un destin plus fort que lui, donc cet obstacle est le dernier entre nous ?

— Le dernier, Luca, mais invincible.

— Et si je le tue, cet homme ?

— Toi ! toi, enfant ! reprit la marquise. Songez-vous, Luca, de qui vous parlez ? Comprenez-vous ce que vous me proposez ?

— C'est bon, dit Luca — je songe à tout, cousine, et je comprends tout. Mais je vous aime d'une passion terrible. Ne craignez pas de reproches. Dites-moi —

ensuite, si je vis, vous serez ma femme, enfin ; n'est-ce pas ?

— Ta femme ! ta maîtresse — ta servante, mon Luca ! car tu es plus fort et plus grand qu'eux tous, et je t'aime ! mais il ne faut pas — tu le comprends au moins, dis-moi ? — il'ne faut pas que cet homme hautain puisse rire de nos amours, à nous ?

— Non, non, sans doute, répondit froidement Dolci : faites-moi venir seulement votre confesseur, Fra Mozzo.

La marquise, étonnée, frappa trois coups sur un timbre.

— C'est parfait, dit Luca, un moine qui obéit au même signal que les laquais, c'est ce qu'il me faut.

Fra Mozzo entra.

— Ma cousine, continua Luca, veuillez dire à ce bon père que ce que je vais entreprendre est pour votre service.

— Oui, mon père, faites ce que vous dira ser Luca Dolci. Vous l'avez vu ici autrefois. Vous devez vous rappeler qne c'est un digne et saint jeune homme.

Fra Mozzo éternua. Sans doute il avait sur Dolci des renseignements d'une date plus récente.

— Je vous le commande, ajouta la marquise.

— Savez-vous, par hasard, mon révérend, dit Luca si ser Michel Gritti est revenu de Naples ?

— Non ; mais on l'attend au premier jour, répondit le moine, pour passer outre à son mariage avec la signorina Contarini.

— Ne perdons pas de temps en ce cas. Adieu, cousine. Ne m'offrez pas votre belle main, Madame. Ce n'est pas l'heure de s'attendrir. — Venez, mon père.

Luca Dolci, suivi de Fra Mozzo, sortit du palais : une gondole était amarrée en bas du quai, il y entra avec le moine.

VII

L'INSULTE

Luca Dolci s'était jeté dans l'intérieur de la gondole, recueilli et silencieux : Fra Mozzo s'assit en face de lui. — L'air de la nuit était froid et le vent soufflait tristement, venant de la mer. La ville s'endormait : à peine de temps à autre quelques gondoles attardées, noires silhouettes avec un œil de feu, glissaient sur les canaux. — A la faible lueur que reflétait sur le velours rouge de la cabine le falot attaché à la proue, Fra Mozzo voyait flotter dans une atmosphère fantastique les traits pâles de son compagnon. — Un frisson courut dans tout le corps du moine, et il abaissa son capuchon pour se soustraire à cette apparition continue.

Ils débarquèrent au quai des Esclavons : Luca Dolci ayant fait asseoir le moine près de lui sur les degrés du quai, commença de lui parler à voix basse : le gondolier ne put rien entendre de ce qu'il disait ; mais il observa, comme il le rapporta plus tard, que le jeune gentilhomme montrait à plusieurs reprises au moine une maison d'aspect assez pauvre qui se trouvait la seconde du quai : il remarqua en outre que durant cet entretien le moine éternua fréquemment, ce que lui, batelier, attribuait à la grande vivacité de l'air. — Au bout d'un quart d'heure environ, Fra Mozzo rentra seul dans la gondole :

— Au palais Contarini, cria Luca Dolci.

Pendant que la gondole s'éloignait, Luca s'approcha de la maison qu'il avait plusieurs fois indiquée au moine ; il frappa à la porte ; don Jose lui ouvrit et il entra.

Le gondolier n'était pas à la moitié de sa course, qu'il s'entendit appeler par le moine.

— Qu'y a-t-il, mon père ? dit le bonhomme en se retournant. Le visage du moine, qu'il aperçut à la petite fenêtre de la gondole, lui parut si singulièrement livide, qu'il ajouta avec vivacité : Êtes-vous malade, mon révérend ?

— Non, mon fils, répondit Fra Mozzo, je voulais seulement vous prier de ne pas tant vous presser :

cette nuit est noire comme le péché. Vous pourriez nous briser sans vous en apercevoir.

— Soyez tranquille, mon père, je connais ma route, dit le batelier en reprenant ses rames.

De fait, Fra Mozzo, bien que Luca ne l'eût point initié à ses projets, était averti par un de ces infaillibles pressentiments de la conscience qu'il allait servir d'instrument à quelque œuvre damnable. Son égoïsme sensuel et sa lâcheté de cœur le soumettaient à l'ascendant de la marquise et aux instructions de Luca comme un bon musulman à la fatalité. Mais, ainsi que toutes les infimes natures de son espèce, il essayait de gagner du temps, espérant gagner du courage.

Il était onze heures et demie (on nous pardonnera de compter les heures vénitiennes à la mode française, pour ne pas embarrasser les idées du lecteur) quand Fra Mozzo arriva à la porte du palais Contarini. Le gondolier, à qui il avait recommandé de l'attendre, ne le vit pas plus tôt hors de sa barque qu'il fit force de rames et s'alla perdre dans le dédale des lagunes latérales ; le bonhomme n'était pas payé, mais il aimait mieux se résigner à cette perte que de se trouver mêlé à quelque mauvaise aventure, comme celle qu'il sentait dans l'air, et que lui faisaient prévoir les allures suspectes de ses deux passagers.

Un vieux domestique nommé Beppo, celui-là même

qui avait servi de confident à Giulia au début de son amour, vint ouvrir à Fra Mozzo. — Malgré l'heure avancée, et contre ses habitudes, Giulia veillait encore : elle comptait sur le prochain retour de Michel Gritti, et voulait achever une collerette à la française qu'elle avait dessinée et brodée pour lui. — Informée qu'un moine demandait instamment à lui parler, elle le fit introduire sans hésitation. Le malheur voulut que Giulia eût vu plusieurs fois Fra Mozzo à Sainte-Marie-Formose, de sorte qu'elle le reconnut, et qu'aucun doute ne put entrer dans son esprit sur la sincérité du personnage et de son costume.

— Vous êtes le bienvenu à toute heure, mon père, dit la jeune fille. J'ai le regret de vous dire que ma tante s'est depuis longtemps retirée et qu'elle dort sans doute. Mais si c'est pour affaires de l'église ou des pauvres, elle me remerciera de l'avoir réveillée.

— Ma fille, répondit Fra Mozzo, c'est à vous seule qu'on m'envoie : je désire être seul avec vous.

Le vieux domestique se retira.

— Parlez, mon père, reprit Giulia. Mais vous tremblez !... Avez-vous froid ?... Souffrez-vous ?... Mon Dieu ! venez-vous m'annoncer un malheur ?

— Un malheur, ma fille, vous l'avez dit.

— Michel !... s'écria la pauvre enfant faisant un pas vers le moine.

— Ma fille, mettez votre confiance en celui qui ne trompe jamais.

— Au nom de celui dont vous parlez, mon père, ne me torturez pas plus longtemps !... J'ai du courage, avec l'aide de Dieu. — Ser Michel Gritti est-il mort, mon père, ou m'a-t-il trahie ?

— Il vous a trahie, signora, et il va mourir.

A cette déclaration, Giulia demeura d'abord immobile, les lèvres entr'ouvertes, comme ne trouvant point de paroles, puis elle regarda le moine des pieds à la tête comme si elle eût cherché un prétexte de révoquer en doute son témoignage. Enfin, elle poussa un cri de désespoir navrant, des pleurs abondants mouillèrent la collerette blanche qu'elle tenait encore à la main, elle tomba à genoux et pria quelques minutes en pleurant la tête contre terre.

Elle se releva plus tranquille.

— Maintenant, mon père, dit-elle, contez-moi tout.

— Ma fille, répondit Fra Mozzo — qui grelottait de tous ses membres — ser Michel Gritti est à Venise depuis deux jours, bien que vous l'ignoriez. Ce soir même li a été frappé mortellement par un cavalier dont il était le rival auprès de la marquise Onesta Giustiniani. Ce pauvre seigneur refuse de se réconcilier avec le ciel — à cause de vous, ma fille, qu'il a, dit-il, mortellement offensée, et dont il ne peut ni ne veut avoir le

pardon. Le voyant dans cette misère suprême, son ami, que vous connaissez, le cavalier Vespasiano, m'a dépêché secrètement vers vous — afin de recommander le pécheur mourant à votre miséricorde — qui doit précéder celle de Dieu.

Ainsi parla Fra Mozzo répétant rapidement et mot à mot le message que lui avait confié Luca Dolci.

Giulia l'avait écouté avec une apparence de calme, mais tout son corps était agité de soubresauts, comme si d'instant en instant quelque chose se brisait en elle.

— Merci, mon père, merci, reprit-elle. Vous avez bien fait de venir. Je vous suis. Conduisez-moi. Beppo va nous accompagner. Giulia jeta une mantille sur ses épaules, et le vieux domestique, sans hasarder de question, sortit du palais à la suite de sa maîtresse et du moine.

— Où allons-nous, mon père? demanda Giulia.

— Sur le quai des Esclavons, signora : à la seconde maison, en venant d'ici. J'ai là une gondole qui m'attend. — Mais la gondole, comme on sait, avait disparu : Giulia ne voulut pas faire éveiller les gondoliers attachés au service du palais, de peur que sa tante ne prît l'alarme. Elle partit à pied, traversant les quais et les ponts avec une précipitation telle que Beppo et Fra Mozzo avaient peine à la suivre. Giulia était à peu près à moitié du chemin, quand elle crut entendre à

quelque distance derrière elle un cri étouffé. Elle se retourna et ne vit plus ni Beppo, ni Fra Mozzo. Elle essaya d'appeler; mais sa gorge était serrée par une angoisse affreuse, et aucun son ne put sortir de ses lèvres. Alors, les yeux errant sur la noire et vague solitude des rues et des canaux, l'oreille assourdie par cette voix désolée que parle la bise de minuit, Giulia sentit plier son âme sous le fardeau de sa douleur accrue de l'isolement. Dieu seul put voir le regard de profonde détresse que la pauvre fille, près de défaillir, leva vers le ciel. Mais ce regard fut exaucé : car aussitôt Giulia entendit un bruit de pas, et aperçut au détour du pont sur lequel elle s'était arrêtée Beppo et le moine, qui la rejoignaient en courant.

— Qu'est-ce donc ? cria-t-elle.

— Rien, rien, signora, répondit Beppo : j'étais tombé, le bon père m'a aidé à me relever ; cela nous a un peu retardés, voilà tout.

Giulia reprit alors sa marche rapide ; et quelques minutes plus tard, elle frappait à la porte de la maison du quai des Esclavons. Une matrone à longues coiffes noires vint ouvrir : Soient loués Dieu le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, Madame ! dit la vieille, vous êtes attendue comme la colombe de l'arche.

— Bonne mère, dit Giulia, où est celui pour qui je

viens ? Et, tout en parlant, elle était entrée : le moine et Beppo entrèrent après elle.

— Par ici, par ici, reprit la vieille, marchant, une lampe à la main, devant Giulia, qui sentait le calme lui revenir à mesure que le moment le plus cruel de l'épreuve approchait : car c'est une grâce que Dieu fait à ces organisations délicates et sensitives de leur envoyer, à l'heure solennelle du danger, je ne sais quelle paix au cœur qui remplace et surpasse souvent la fermeté musculaire la plus énergique.

— Madame, dit la matrone, le seigneur Vespasiano désire que le digne prêtre entre seul avec vous.

Giulia fit de la main un signe à Beppo, qui demeura dans le vestibule, tandis que le moine suivait les deux femmes.

Après lui avoir fait traverser deux ou trois pièces, la vieille introduisit Giulia dans une grande salle à l'extrémité de laquelle elle vit une porte recouverte d'une tapisserie. En cet instant, soit par hasard, soit à dessein, la vieille laissa tomber sa lampe, qui s'éteignit. Giulia sentit alors dans l'obscurité une main qui prenait la sienne, et elle entendit une voix, qu'elle prit pour celle de Vespasiano, lui dire à l'oreille : Venez. Madame, — grâce à Dieu, il est encore temps. — Puis l'homme souleva la tapisserie, ouvrit la porte qui était à l'extrémité de la salle, et Giulia se trouva tout à coup

dans une chambre pleine de lumière, au milieu de laquelle une douzaine de femmes et de cavaliers buvaient attablés.

A ce spectacle, la jeune fille poussa un cri de surprise, et fit un pas en arrière : mais Luca Dolci retint sa main, et élevant la voix :

— Mes très-chers, dit-il, je vous ai promis de vous présenter cette nuit ma nouvelle maîtresse ! la voici : comment la trouvez-vous ?

Un murmure d'étonnement répondit à cette présentation, et le nom de Giulia Contarini circula parmi les convives.

Cependant, Giulia, immobile, retirée sur elle-même, les yeux égarés, demeura quelque temps sans parole... puis tout à coup :

— Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ? et se retournant vers Fra Mozzo, qui se tenait près de la porte courbé en deux par l'hypocrisie ou par la confusion. — Mon père ! reprit la jeune fille — répondez ! où m'avez-vous conduite ?... Mais toute cette histoire horrible... vous mentiez donc ? — Oh ! merci, mon Dieu ! merci... s'il a menti !...

— Pardon, Mesdames, interrompit Luca... mais la chère enfant n'a qu'un défaut, c'est de contrefaire la folle par bouffées. Rien n'est moins gai. Voyons, ma

chère belle, venez vous asseoir avec ces dames, et puis nous pleurerons demain à notre loisir... C'est ma coutume, aussi bien, après les nuits d'amour.

Giulia se délivra violemment de l'étreinte de Luca :

— Quel misérable fou êtes-vous vous-même, Monsieur ? lui dit-elle en le regardant en face.

— Ah ! çà, cria le comte Angelmonte de sa place, entendez-vous, mes anges ! Allons, ma belle dame, buvez un peu pour vous remettre, et puis nous causerons d'amitié.

— Tenez, chère petite, tout cela, c'est de l'enfantillage, dit la Dolfina avec sa bonhomie grave, venez vous asseoir ici. Par les treize cent mille, comme disait Vespasiano, de quoi vous plaignez-vous ? De ce que vous avez là une douzaine de témoins de votre bonheur ! Car c'en est un, ma mignonne, et point mince, que d'avoir pour amant ce démon, beau comme un ange.

— Quelle femme est-ce là ? dit Giulia

— Vous êtes impertinente, mon trésor, reprit la Dolfina. A votre santé toutefois. Car je ne suis pas pointilleuse.

— Ce qui me réjouit, moi, dit un des cavaliers, c'est le moine. Que diable fait-il là ? On dirait un limaçon ramassé dans sa carapace. Moine, montre-nous tes

cornes ! Il est adorable ! Bravo, moine ! bravo, toro, comme dit l'Espagnol.

Et chacun des convives, successivement ou en même temps, jetait son mot de raillerie et d'ivresse dans cette immonde mêlée. Don Jose seul gardait le silence.

Cependant Giulia, revenue de sa première surprise, commençait à comprendre la nature du piége dans lequel elle était tombée : elle frémit, et tout son corps trembla à la pensée que sa présence seule en ce lieu devait être un déshonneur public, dont aucun témoignage autre que le sien ne pourrait la disculper aux yeux de Michel Gritti. Elle porta vivement les deux mains à ses tempes, comme si elle sentait son esprit près de lui échapper. Puis se précipitant vers la porte :

— Beppo ! Beppo ! cria-t-elle, à moi ! au secours !

— Sang-dieu, Madame ! dit Luca l'arrêtant d'une main : vous étiez plus raisonnable tout à l'heure. Mais sachez que toutes ces simagrées n'en imposent à personne ici. — Voyons, ma belle, poursuivit-il, tandis que Giulia éperdue s'enfuyait devant lui, aux éclats de rire de tous les gens de la table, voyons, j'aurais beau jeu pour me fâcher, moi qui ne suis point patient de mon métier, mais vous êtes si charmante, avec votre air effarouché, qu'un baiser sur ces belles lèvres nous va réconcilier comme deux tourtereaux !

En achevant ces mots, Luca Dolci étreignait déjà dans ses bras la jeune fille frémissante, qui, sentant ses forces l'abandonner, balbutia avec une folle terreur : Perdue... perdue ! ô Gritti !

A cet instant, le moine, qui, durant toute cette scène, n'avait point quitté son humble attitude, s'élança soudainement du coin où on l'oubliait, et, saisissant de la main gauche Luca Dolci qui lui tournait le dos, il le souffleta de la droite avec une violence telle que le jeune homme, lâchant sa proie, alla donner de la tête contre la muraille. — Puis le moine, passant un bras autour de la taille de Giulia, releva son capuchon, et montra à celui qu'il venait de châtier et à tous les convives stupéfaits, la face noble, et terrible en ce moment, de Michel Gritti.

Il y eut alors un instant d'effroi silencieux, pendant lequel Giulia pleurait affaissée sur la poitrine de son amant. Tous les convives étaient debout : Luca, adossé au mur, haletait, la bouche ouverte, et son haleine sifflait bruyamment entre ses dents.

Ce fut Michel Gritti qui prit le premier la parole.

— Holà ! cria-t-il, cavalier !

Aussitôt la porte s'ouvrit, et le cavalier Vespasiano entra, la chapeau sur la tête, contre ses habitudes d'extrême politesse. La porte refermée, il s'y tint appuyé, les bras croisés.

— Messieurs, reprit Gritti, ne vous étonnez pas que j'aie appelé le cavalier : puisque je suis ici chez un lâche, rien ne m'empêche de supposer que je sois chez un assassin.

— Et tu supposes vrai ! cria Luca en tirant son épée ; mais, avant qu'il n'eût fait un pas, il fut contenu par le bras puissant de Vespasiano qui lui saisit la main, et lui retira gravement sa lame. Don Jose fit un mouvement pour s'élancer à l'aide de Dolci : Angelmonte et deux autres cavaliers le retinrent.

— J'ai eu beaucoup de patience, continua Michel Gritti, et j'en demande humblement pardon à la signora. Mais j'aurais cru véritablement insulter Dieu, qui a créé cet homme, si j'avais osé prévoir à quel point d'infamie il en viendrait. Maintenant j'ai à dire que je conçois le vice, et la corruption, et le crime, mais ce que vous venez de faire, jeune homme, je n'en avais point idée. — Monsieur, poursuivit-il avec éclat, vous me tourniez le dos, quand je vous ai frappé...

— Lâcheté ! murmura Dolci.

— Vous me tourniez le dos, et je vous ai frappé ! reprit violemment Gritti : ceux qui me connaissent, et j'en vois là plus d'un, vous diront que jamais, ni à la guerre, ni même à la chasse, car on en riait ! je n'ai attaqué mon ennemi autrement qu'en face. Mais le

scrupule qui me vient à l'égard d'un païen, d'un bandit ou d'une bête fauve, ne m'est pas venu vis-à-vis de vous. A des actions comme celles-ci la mort n'est pas un châtiment qui suffise! Si vous n'étiez que criminel ou féroce, je jure Dieu que je vous aurais prié de me regarder avant de vous toucher! mais vous êtes vil, et c'est pourquoi je vous ai écrit ce mot sur la joue, je vous ai flétri et marqué publiquement au visage! Mort ou vivant, dès à présent, la honte est sur vous! Que ceci vous soit dit : j'explique tout ce que je fais. — Maintenant, Vespasiano, je vous laisse pour écouter ce que monsieur peut avoir à vous dire. — Venez, signora. — Et Michel Gritti quitta la chambre, portant, plutôt qu'il ne conduisait, Giulia à demi évanouie : Beppo se joignit à eux, et tous trois reprirent le chemin du palais Contarini.

La fraîcheur de l'air aida peu à peu Giulia à reprendre ses esprits, et Michel, qu'elle pressait de questions, lui conta que, arrivé dans la nuit même, et n'osant se présenter chez elle à une heure si avancée, il avait voulu du moins passer sous les fenêtres de son palais. Comme il s'en approchait, accompagné de Vespasiano, il l'avait vue sortir avec Beppo et le moine; étonnés et inquiets, les deux cavaliers l'avaient suivie; ils avaient pu interroger Beppo sans qu'elle s'en aperçût à cause de l'avance qu'elle avait prise. Fra Mozzo ayant tenté

de se sauver durant l'explication, Vespasiano lui avait fendu la tête du pommeau de son épée. Gritti s'était revêtu de la dépouille de ce méchant prêtre, afin de suivre l'aventure jusqu'au bout sous ce déguisement. C'était à grand'peine qu'il était parvenu, en se faisant humble, à dissimuler sa grande taille sous cette robe trop courte. — Puis Beppo, après avoir préalablement bâillonné la vieille matrone, avait introduit le cavalier Vespasiano dans la maison.

Giulia, ayant perdu connaissance pendant la scène qui suivit l'apparition de Gritti, ne savait ce qui s'était passé, et elle demanda pourquoi Vespasiano n'était pas avec eux. Gritti répliqua simplement que le cavalier était demeuré pour expliquer l'affaire à ceux qui n'avaient pas trempé dans l'indigne complot de ser Luca.

— Mais, dit Giulia, ce misérable jeune homme ne voudra-t-il pas une réparation de l'affront qu'il a reçu?

— Il n'oserait, répondit Gritti en souriant : d'ailleurs vous avez pu remarquer, Giulietta, que c'est un enfant : je le désarmerais avec une baguette.

Gritti n'ignorait pas que Luca était la plus habile épée de Venise; mais il ne voulait pas troubler l'esprit de la pauvre enfant d'une nouvelle inquiétude. — Comme ils étaient alors arrivés à la porte du palais, les deux amants se séparèrent, après que Giulia eut fait

promettre à Michel de venir voir le lendemain de bonne heure sa tante et Fiamma.

Le cavalier Vespasiano, quand Giulia et Gritti furent sortis, remit à Luca Dolci son épée avec la même gravité qu'il la lui avait prise, et lui dit : Monsieur, dans le cas où vous seriez mal satisfait de cette affaire, j'ai plein pouvoir de mon ami, le noble Michel Gritti, pour convenir avec vous de telles suites qu'il vous plairait lui donner.

— Don Jose, dit Luca, soyez assez bon pour régler ce point avec le cavalier. Vous savez assez quel peut être mon sentiment là-dessus.

Alors don Jose fit avec politesse deux pas au-devant de Vespasiano :

— Votre nom, s'il vous plaît, Monsieur ? lui dit-il.

— Le cavalier Vespasiano, capitaine au service de la sérénissime république.

Don Jose se découvrit.

— Votre nom, Monsieur ? ajouta Vespasiano.

— Don Jose Aquilar, duc de Frias.

— Je vous salue, monsieur le duc, dit le cavalier en se découvrant à son tour.

— Vous ne pensez pas, sans doute, capitaine, reprit Jose, que cette affaire puisse s'accommoder en compliments !

Vespasiano sourit sans répondre.

— Je suppose, reprit le jeune homme, que vous servirez de second à votre ami, Monsieur, et que j'aurai l'honneur de faire votre partie.

Vespasiano sourit encore et s'inclina.

— Mais, capitaine, ajouta don Jose, l'offense étant à peu près égale des deux parts, nul des deux adversaires n'a le droit d'imposer ses conditions. Ainsi, parlez, Monsieur, dites votre avis, et je dirai le mien, afin que les choses s'arrangent à l'amiable.

— A l'amiable, soit, répondit Vespasiano. Mon avis est que ni l'un ni l'autre des deux seigneurs que nous représentons ne peut décemment, après ce qui s'est passé, quitter le terrain avant que l'un ou l'autre n'y soit enseveli.

— Enseveli, dit Jose. Comment entendez-vous enseveli ?

— Mais, enterré, Monsieur.

— Fort bien, reprit don Jose. Cela étant convenu, il reste à savoir quelles seront les armes, le lieu et l'heure.

— Les armes ? dit Vespasiano : il n'y a pas d'autres armes, que je sache, j'entends d'armes décentes, que l'épée et la dague.

— C'est mon opinion. Quant à l'heure ?...

— Le lever du jour, monsieur le duc, me paraît une

heure sous tous les rapports assez décente, interrompit Vespasiano.

— De mieux en mieux, Monsieur; vous ne me laissez rien à dire. Et le lieu? Le Lido, sans doute?

— Hum! dit le cavalier après un moment de réflexion, au Lido, on est bien; mais c'est un lieu public, et il y a tant de désœuvrés qui courent dès le matin qu'on ne saurait y mener une affaire à bout en toute sécurité, surtout lorsqu'on veut, comme nous, la pousser jusqu'à la sépulture inclusivement. Et j'avoue à Votre Seigneurie que je tiens à cette clause comme à ma prunelle.

— Je vous ai déjà dit, Monsieur, que nous l'acceptions, ainsi que toutes les conditions, si extravagantes qu'elles soient, dont vous pourriez vouloir orner ce combat!

— Extravagantes! monsieur le duc, reprit Vespasiano. — Extravagantes, Monsieur, est un mot qu tient, dans le langage articulé, la place que tient dans la langue des gestes une chiquenaude sur le nez: or, Votre Seigneurie peut apprendre, même d'un soldat de fortune, qu'aux termes où nous sommes, il est d'usage de laisser l'offense où elle en est et de n'y pas ajouter une épingle.

— C'est vrai, Monsieur, et je vous fais excuse, répliqua don Jose. Je reconnais, dis-je, que la bizarrerie

de cette clause, à laquelle vous tenez si fort, m'a emporté hors des bornes de la courtoisie.

— C'est assez, monsieur le duc : bizarre en effet peut vous paraître cette clause, et je crois devoir vous en expliquer la signification. Dans les rencontres qui ont lieu entre gens d'honneur, Votre Seigneurie n'ignore pas qu'on se blesse plus souvent qu'on ne se tue. Cela suffit sans doute, en temps ordinaire, à ce tyran qu'on appelle honneur; mais, dans le cas présent, ne vous semblerait-il pas risible, comme à moi, monsieur le duc, que les deux offensés survécussent à la fois ?

— Risible est le mot, dit Jose.

— Eh bien ! c'est une chance, reprit Vespasiano, que ma clause supprime. Une fois l'un des deux adversaires enterré, il est certain qu'il est mort, — ou du moins tant pis pour lui, s'il ne l'est pas.

— Positivement, répondit don Jose. Mais je suppose que tous deux soient blessés au point de ne plus pouvoir se servir de leurs armes, mais vivants toutefois votre clause cesse d'être applicable.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le duc. Ma clause a cela de bon, fort au contraire, qu'elle est, selon le dicton français, une selle à tous chevaux. J'ai eu autrefois à Naples une querelle personnelle avec un capitaine de votre nation, Monsieur. Ce que vous dites

arriva. Mon adversaire et moi nous demeurâmes sur le carreau, blessés gravement, mais fort vivants : alors on nous dressa sur le lieu même une tente où nous prîmes le temps de nous rétablir. Au bout de trois semaines nous pûmes reprendre le fil de notre combat ; et puisque j'ai l'honneur de faire votre conversation en ce moment, cela veut dire, monsieur le duc, que le corps du capitaine espagnol gît en cette place.

— C'est bon, monsieur. Mais quel est, dans Venise ou hors de Venise, le terrain que vous avez en vue ?

— J'ai, Monsieur, une sorte de masure avec un jardin, derrière l'église Saint-Silvestre, au bord de l'eau ; le jardin est vaste, abrité et en tous points décent : s'il ne vous est pas suspect, étant à moi, je le mets entièrement à votre disposition.

— A six heures du matin, capitaine, nous y serons rendus. Voici ma main.

— Voici la mienne, monsieur le duc, et salut à tous. Ce disant, Vespasiano tourna sur ses talons et sortit de la chambre.

Les convives, hommes et femmes, sentant que c'en était fait de la joie pour cette nuit, le suivirent de près ; puis Luca se rendit lui-même à son palais avec don Jose, pour mettre, disait-il, quelque ordre à ses affaires, mais en réalité pour échapper au souvenir

du crime et de l'affront que les murs de cette maison lui retraçaient plus vivants.

IX

LA VEILLÉE DES ARMES

Luca et don Jose avaient fait la route en silence ; arrivés au palais Dolci, ils montèrent, toujours muets, le sombre escalier décoré des blasons de famille. Un laquais les précédait, une torche à la main : il s'arrêta au haut de l'escalier, attendant les ordres de son maître. Luca, au lieu de se diriger vers sa chambre, poussa une porte qui donnait entrée dans une courte galerie, d'architecture sévère, qu'on appelait la galerie des ancêtres à cause des portraits dont elle était tapissée. Don Jose le suivit avec surprise : car il avait remarqué que Luca, depuis son changement de vie, évitait, pour une raison ou pour une autre, de mettre le pied dans cette salle, qui avait été auparavant son séjour de prédilection. — Le laquais, sur un signe de Luca, alluma un des candélabres que soutenaient des mains de bronze sortant de la muraille, et se retira.

Pendant ce temps-là Dolci chargeait une paire de pistolets qu'il venait de détacher d'une panoplie.

Il y avait de chaque côté de la galerie une rangée

de stalles en chêne sculpté, attenantes au mur. Luca Dolci s'assit sur une de ces stalles et Don Jose prit place vis-à-vis de lui.

— Don Jose, dit alors Luca, ce lieu est solennel, comme l'heure où je vous parle. Je ne sais ce qui s'est passé en vous depuis que nos deux âmes se sont perdues de vue, et de votre côté vous ne sauriez être mieux renseigné à mon sujet. Veuillez donc me dire si, dans votre conscience, vous êtes prêt à écouter mes paroles comme sortant de la bouche d'un homme d'honneur et partant d'un cœur loyal.

— En ce lieu et à cette heure, de vous à moi, oui, répondit don Jose.

— Vous croirez donc sans arrière-pensée que je vous parle avec franchise et vous me répondrez de même.

— Oui, messer.

— Eh bien! duc, sachez que, sauf votre avis, j'ai l'intention de ne point me battre.

— Comment cela? s'écria don Jose stupéfait.

— Vous allez voir, reprit Luca Dolci. Vous m'avez suivi dans ma vie de désordres; je l'ai souffert : il était convenu que nous serions impies et débauchés. C'était bien. Mais il n'a jamais été convenu que nous serions infâmes, duc : du moment où je l'ai été, vous n'êtes plus lié à moi par aucune promesse, vous êtes

libre en un mot. Si vous me serviez de second dans ce duel, vous deviendriez le souteneur et le complice de ce que j'ai fait. Cela n'est point juste, et je vous déclare que vous avez le droit de me refuser votre aide, de renier ma querelle, que c'est votre devoir, et qu'à votre place je le ferais. Mais comme l'idée de me laisser courir seul cette rencontre vous répugnerait, sans doute, j'ai résolu de ne point me battre. Je vais vous écrire à l'instant un billet par lequel je certifierai de tout ceci; après quoi je me ferai sauter la tête avec un de ces pistolets, et si je me manque, vous m'achèverez avec l'autre. Voilà ce que je vous propose, et vous m'avez promis de croire à ma bonne foi. Voilà, dis-je, ce que je vous propose, et je répète qu'à votre place j'accepterais.

— Pour cela, messer, vous mentez, répondit froidement don Jose.

Luca Dolci ne répliqua point. Il demeura quelque temps la tête penchée sur sa poitrine ; puis se levant avec brusquerie et détachant du mur deux fleurets à tranchant émoussé : — Voyons, en ce cas, voyons, dit-il ; nous avons encore deux heures devant nous : faisons des armes. Ceci n'est pas une nuit à dormir. Cette affaire n'a rien de plaisant ; non, sur ma foi ! rien de plaisant. Plaisante qui voudra demain matin, mais, pardieu ! ce ne sera pas moi ! Ah ! ah ! qu'est-

ce que je dis donc là ?... De fait, mon cher duc, depuis quelque temps mon esprit se permet, il me semble, de petites promenades hors de mon cerveau, et, s'il y rentre, ce n'est que par habitude : qu'il vienne à perdre cette routine, et me voilà fou à lier !

— Allons ! Luca, interrompit don Jose, saisissant la main du jeune homme, est-ce que vous avez peur ?

— Peur ! de quoi ? de mourir ? Bon ! Il n'y a pas deux enfers ! et en supposant qu'il y en ait un, j'y suis, mon très-cher. — Ce Vespasiano est une lame bien fourbie, à ce qu'on dit ?

— Gritti est plus dangereux, dit Jose ; il a plus de sang-froid.

— Chaud ou froid, j'en verrai prochainement la couleur. Quant à vous, vous parez à ravir, j'ai remarqué cela ; mais vous n'attaquez jamais ; et dans ce cas-ci....

— Je n'aime pas, dit Jose, à faire des blessures mortelles : quand on attaque on ne peut arrêter son coup.

— A la bonne heure. Mais, dans ce cas-ci, amusez-vous à attendre des ripostes, et vous serez engourdi des pieds à la tête avant que ce colosse ne soit même échauffé. Attaquez-le vivement d'estoc et ne rompez pas d'une semelle. Ne faites pas le grandiose pour cette fois, mon ami. Tout d'estoc, point de taille ; et

tâchez que son chapelet soit défilé dès la seconde passe. A nous deux, s'il vous plaît ; adossez-vous à la muraille. Bon ! Attaquez, mordieu ! attaquez !

Et ce disant, Luca engageait le fer avec don Jose. Don Jose, docile au conseil que venait de lui donner Luca, lui poussa rapidement deux ou trois bottes, que celui-ci, malgré son habileté consommée, para avec peine. — Bon ! cria-t-il, s'échauffant peu à peu ; je m'y attendais, sans quoi vous me teniez ! Songez qu'avant tout, il vous importe d'en finir vite. C'est cela ! corps à corps ! faites-lui manger votre garde ! alors il n'y aura plus de colosse qui tienne ! Moustache à moustache, duc ! Et n'oubliez pas votre main gauche ! peignez-lui la barbe avec votre poignard ! — Holà ! tête et sang ! je suis touché ! — A vous ! — Non ? Eh bien ! c'est donc ce coup-ci !

Et Luca, s'irritant au jeu, s'était fendu à fond sur don Jose : mais son épée, effleurant l'épaule du jeune homme, alla se briser contre la muraille, après avoir traversé un des portraits qui y étaient suspendus. Luca, ce voyant, devint plus pâle encore que de coutume ; il lâcha son arme et demeura immobile, l'œil fixé avec épouvante sur le tronçon d'acier qui tremblait dans la toile et dans le mur.

— Qu'est-ce donc ? s'écria don Jose.

Luca, sans répondre, lui montra du doigt le cadre

atteint par son fer; et Jose, se retournant, vit que c'était le portrait de la mère de Luca, et que l'épée lui avait troué la poitrine à la place du cœur.

Cependant Luca Dolci, tenant toujours sa main droite étendue, comme pétrifiée, dans la direction du portrait, tremblait sur ses jambes : ses yeux achevaient de s'égarer; ses lèvres s'entr'ouvrirent agitées et ses dents claquèrent.

— Luca ! Luca ! s'écria don Jose, cherchant à saisir la main roidie de son ami. Mais Dolci le repoussa doucement :

— Elle en mourra, dit-il à voix basse : veillez-y ! elle en mourra, voyez-vous ; et Dieu sait pourtant qu'elle ne l'a pas mérité ! — Le sang coule en dedans sans doute — car je n'en vois pas de trace — et cela est étrange — vu que le coup est à fond. — Veillez-y, veillez-y, Monsieur : moi, je n'ose en approcher. — Quel coup ! un coup superbe ! mais c'est une femme ! — voilà le malheur — c'est une femme !

— Dieu tout-puissant ! dit Jose, ayez pitié de nous ! Il devient fou !

— Écoutez-moi, reprit Luca ; approchez-vous — plus près — plus près.

Et il attirait don Jose sur sa poitrine ; puis il se pencha à son oreille, et murmura tout bas d'un ton plaintif :

— Jose, j'ai peur !

Aussitôt, comme s'il eût été effrayé lui-même de ce qu'il avait dit, il recula précipitamment de quatre pas, poussa un cri aigu, et, tombant sur le marbre, s'y roula et s'y tordit avec un râle affreux. Puis les convulsions cessèrent, et il demeura roide et immobile sur les dalles. — Don Jose alors s'agenouilla près de lui : des gouttes de sueur tombaient de son front sur le visage livide de Luca ; il lui prit les mains et l'appela à plusieurs reprises. Mais Luca ne donna aucun signe de vie.

En ce moment cinq heures du matin sonnèrent : don Jose tressaillit et se releva. Il alla prendre sur une table les pistolets que Luca y avait déposés, et les arma :

— Encore une heure ! murmura-t-il — pas même une heure, car il faut le temps de faire le chemin. — Eh bien ! si dans une heure il n'est pas prêt, je sais ce que je ferai : celui-ci pour lui, et pour moi l'autre.

Puis le rigide jeune homme commença de se promener à grands pas dans la galerie, s'arrêtant de temps à autre pour humecter avec de l'eau les tempes de Luca Dolci, toujours évanoui.

Pendant que ces choses se passaient au palais Dolci, Michel Gritti avait rejoint le cavalier Vespasiano, et tous deux s'étaient rendus à la vieille maison, dont le jardin devait leur servir de champ clos au point du

jour. Michel Gritti n'avait jamais, avant cette nuit, mis le pied dans l'humble demeure du cavalier. Depuis la soirée où il l'avait surpris pêchant à la ligne, il se sentait l'âme navrée en songeant à la gêne habituelle dont le digne cavalier achetait l'honneur de figurer à ses côtés dans le beau monde ; mais il s'était toujours gardé avec soin de faire allusion à cette détresse, comprenant qu'un homme comme le cavalier souffrait toutes choses volontiers, excepté la pitié. Il l'avait donc laissé vivre à sa guise comme par le passé, et Vespasiano, quoiqu'il n'en témoignât rien, éprouvait que cette délicatesse de son noble ami avait accru la somme d'affection et de dévouement qu'il lui gardait au fond du cœur.

Vespasiano prit Michel par la main pour l'introduire sans encombre, au milieu de l'obscurité, dans la pièce principale de son logis ; puis, l'ayant invité à ne point bouger jusqu'à son retour, il courut allumer une torche à un falot qui brûlait sur le quai devant une madone, et revint la planter dans un crochet de fer. A la lumière vacillante de cette torche, Gritti put voir un intérieur d'une simplicité pitoyable. Les quatre murs, lézardés capricieusement par l'humidité, n'avaient d'autre ornement, outre la torchère, qu'une demi-douzaine d'armes de main, sabres moresques, claymores écossaises et longues épées espagnoles, formant trophée.

Dans un angle étaient déposées des lignes à pêcher. Une natte de jonc était étendue dans un coin, et un havre-sac en peau de vache, singeant l'oreiller à l'une des extrémités, semblait indiquer que le cavalier faisait un lit de cet objet. — Quand Michel Gritti eut constaté de plus l'existence d'une table et de deux escabeaux de bois au milieu de la pièce, il n'eut plus rien à voir dans cette chambre à coucher.

Vespasiano avait suivi avec une gêne visible les yeux de Gritti durant ce court examen.

— C'est une nuit de bivouac à passer, noble Michel, dit-il avec un demi-sourire que démentait l'émotion de sa voix.

— C'est le toit d'un ami, répondit Michel ; et il se détourna brusquement, en toussant comme si sa gorge se fût embarrassée. Il passa quelques secondes à détacher l'agrafe de son ceinturon, et alla déposer son épée contre le mur.

Quand il revint près de la table, il vit le cavalier Vespasiano qui était resté debout à la même place, se caressant la moustache et avalant sa salive avec une précipitation singulière. Les regards des deux jeunes gens venant alors à se rencontrer, l'œil du pauvre cavalier laissa échapper une grosse larme qui coula lentement sur sa joue brunie. Gritti lui prit la main, et la lui serrant avec force :

— Voyons! est-ce que vous avez honte d'être pauvre — devant moi? lui dit-il.

— Non, non, messer, répondit Vespasiano, comprimant du mieux qu'il pouvait son attendrissement, non, en vérité, ce n'est point la honte... je ne sais ce que c'est... Mais, tenez, vous êtes ému vous-même, et, bien que cela me paraisse inexplicable, vous voyez bien que cela est naturel.

— Parbleu! sans doute, c'est naturel! dit Gritti. — Ah! çà, voyons, mon vieux compagnon, ajouta-t-il après une pause, asseyons-nous; à moins que vous ne préfériez vous reposer. Quant à moi, je ne me sens point de dispositions à dormir cette nuit.

— En ce cas, noble Michel, attendez-moi répondit Vespasiano.

En même temps, il sortit de la chambre : deux minutes après, il rentrait portant un flacon d'une forme étrange, et deux verres.

—Bravo! reprit gaiement Gritti. Quel philtre avons-nous là-dedans, mon cavalier?

— Goûtez, dit Vespasiano, emplissant un verre qu'il donna à Michel, et s'asseyant de l'autre côté de la table sur le second escabeau.

— Divin, mais inconnu, répondit Michel après avoir vidé le verre avec recueillement.

Le visage de Vespasiano s'était épanoui à cette réponse.

— Voici ce que c'est, reprit-il : le père cellérier du couvent de la Miséricorde, à Smyrne, me donna deux ou trois de ces flacons de vin du Carmel.

— Bon ! dit Michel. Il y a plaisir à boire le vin avec lequel se grisait Mathusalem dans sa huit cent cinquantième année !

— Se grisait-il vraiment à cet âge-là, noble Michel ?

— Il est du moins réjouissant de le croire, mon ami.

— Belle vieillesse, messer ! mais ce n'est plus de notre temps malheureusement. Je dis malheureusement, parce que je ne m'accoutume point à l'idée de vieillir ; et pourtant c'est ce qui me pend à la barbe chaque soir et chaque matin. Je m'imagine, noble Michel, que je mourrai d'ennui sur ma chaise de sexagénaire.

— Dieu a tout fait pour le mieux, Vespasiano. Les vieillards ont des plaisirs dont les jeunes gens ne se doutent pas. J'ai vu quelquefois des vieillards bien portants assis sur leur porte : ils avaient l'air heureux.

— Oui, ma foi : je l'ai remarqué. Mais les vieilles femmes sont toujours chagrines en diable : aussi, s'il me fallait devenir vieille femme un jour, par les treize cent mille !...

Et Vespasiano finit sa période en frappant la table

du plat de sa main; car on s'était toujours fait une sorte de jeu, et Michel tout le premier, d'interrompre le bon cavalier à ce point de son formidable serment; de sorte qu'il avait contracté l'habitude de ne point l'achever, et que personne n'en savait la fin.

— Mais enfin, demanda Michel Gritti pris d'une curiosité subite, par les treize cent mille... quoi?

— Par les treize cent mille vierges, pardieu!

— Merci de ma vie! où les prenez-vous? s'écria Michel.

— Mais — à Cologne, reprit Vespasiano timidement; car il commençait à s'inquiéter.

— Vous êtes trop honnête, Vespasiano; c'est onze mille, et non treize cent mille.

— Onze mille! est-ce possible, noble Michel? répliqua le cavalier stupéfait.

— Plus possible, beaucoup plus possible que treize cent mille, mon bon ami. — Vous disiez donc que vous seriez contrarié de devenir vieille femme, accident peu probable au reste... — Mais qu'est-ce donc qui nous entre par la fenêtre?

— C'est la lune, messer.

— J'ai cru qu'on avait jeté dans la chambre un bout de drap blanc. Mais c'est la lune, vous avez raison... Croiriez-vous, Vespasiano, que je ne vois jamais cette pâle clarté sans songer aux âmes de ceux qui sont morts?

— Et pourquoi cela ? dit Vespasiano.

— Il serait agréable, continua Michel, les yeux fixés sur les losanges blanchissants de la petite fenêtre, il serait agréable pour ceux qui restent de penser que ceux qui sont partis habitent là-haut, dans ce monde — qui semble nous regarder avec bienveillance. — par ces nuits limpides, cela paraît être si voisin de nous. — La mort ne serait plus qu'une absence..... Je vous prie, cavalier, de demander à Giulia si ces idées sont les siennes, et si la religion les permet.

— Et pourquoi diable, noble Michel, ne le lui demanderiez-vous pas vous-même ?

— Au fait, je le lui demanderai, dit Michel avec distraction.

— Pardieu, messer ! reprit le cavalier, je voudrais posséder un éteignoir assez grand pour coiffer cette maudite lune jusqu'au menton ! Sur ma parole, je ne vous reconnais pas depuis quelques minutes. Vous avez un rayon de lune qui vous charme le visage ; de telle sorte que vous ressemblez à un juste mal ressuscité ! Joignez à cela que vous me contez des histoires de l'autre monde.

— Il est certain que je ne me sens point comme d'habitude, mon ami. J'éprouve un bien-être inouï, une légèreté de cœur et d'esprit admirable. Il me semble que j'ai déjà un pied dans le paradis ; et, en

réalité, c'est demain que j'y vais entrer. J'aime étonnamment cette enfant, Vespasiano.

— Et moi aussi, messer, dit le cavalier.

— Je ne puis songer sans terreur à ce qui serait arrivé si notre retour eût été retardé seulement de quelques heures. — Et pourtant....

Michel s'arrêta et hocha la tête d'un air pensif.

— Et pourtant ? demanda Vespasiano.

— Je ne saurais en vouloir à ce jeune homme, cavalier, et je me battrai contre lui sans colère — et sans haine. Voilà la vérité.

— Sans haine, messer ? Cela se peut-il ?

— Dites-moi, Vespasiano, si vous comprenez quelque chose à sa conduite !

— Je comprends qu'elle a été positivement de la dernière infamie.

— Sans doute. Mais il y a une idée qui ne me sort pas de la tête : c'est que ce jeune homme n'est point responsable de ses actes.

— Voulez-vous dire qu'il est fou ?

— Écoutez, cavalier : il n'y a qu'un ennemi mortel à moi qui ait pu délibérer contre Giulia cet odieux guet-apens. Or ce jeune homme n'est mon ennemi à aucun titre. — Ce n'est pas lui, Vespasiano, qui nous envoya cette balle un certain soir.

— Vous vous connaissez un ennemi, noble Michel ?

— Oui, je sens une haine qui pèse sur moi ; mais ce n'est point la haine de cet enfant. Je l'ai fort maltraité dans le premier instant ; mais, à mesure que j'y réfléchis, je ne me sens plus pour lui que de la pitié.

— Comment, mordieu ? vous connaissez un homme qui passe son temps à vous tirer des coups de mousquet et autres gentillesses, et vous le laissez manger pain sur table ?

Il y eut un intervalle de silence : l'horloge d'une église voisine résonna.

— Quelle heure est-ce là, Vespasiano ? reprit Michel.

— Six heures, noble Michel, l'heure convenue ; et voici le jour.

Gritti se leva et se mit à marcher à grands pas par la chambre.

— Il est possible, après tout, qu'ils ne viennent pas, murmura-t-il.

— Pourquoi donc, messer ? J'ai ouï dire que ser Luca et son ami étaient, quant à la bravoure, à l'abri de tout reproche.

— Je vous dis, cavalier, que ce jeune homme n'est point libre de ses actes, dans ma pensée.

— Vous croyez donc, Michel, que ser Luca est l'agent de cet ennemi que vous vous connaissez ?

— Je le crois ; — d'autant plus que tout ce que je

sais de cet enfant me le fait juger faible et passionné à l'excès. — Avec tout cela, il fait grand jour, et personne n'arrive — Il m'est pénible, Vespasiano, d'avoir à me battre sérieusement contre ce jeune homme.

— En vérité, Michel, vous avez tort : rien n'excuse ce qu'il a fait, fût-il possédé du diable. Mais, ce que je ne m'explique pas, c'est que, vous connaissant un ennemi aussi mortel que vous le dites, et que semble le prouver la balle dont on nous fit cadeau un soir, vous laissiez ce personnage vaquer à l'existence.

— Vous rappelez-vous, Vespasiano.... Ils ne viendront pas maintenant, je pense. Il y avait tant de honte mêlée à la colère de ce jeune homme, que je ne serais point surpris qu'il se fût fait justice lui-même.... Vous rappelez-vous, dis-je, cette matinée où nous vîmes la gondole de ser Luca emplie de fleurs tout à coup par une main mystérieuse ?

— Ohime ! fit Vespasiano, clignant de l'œil, ouvrant la bouche, et posant son index sur son nez, de façon à charger sa franche physionomie d'autant de finesse qu'elle en pouvait porter. — Ohime ! j'y suis ! Cette main est celle....

Deux coups frappés à la porte interrompirent brusquement le cavalier. — Michel Gritti, fronçant le sourcil, alla prendre son épée dans le coin où il l'a-

vait déposée et en reboucla le ceinturon à sa taille, tandis que Vespasiano courait ouvrir la porte.

Luca Dolci et don Jose entrèrent alors.

X

LES FLEURS QUI POUSSAIENT DANS LE JARDIN DE VESPASIANO

— Messieurs, dit en entrant Jose de Frias, nous sommes un peu en retard ; mais vous nous excuserez, nous avons erré assez longtemps sans trouver la maison.

— Cela ne fait rien, Messieurs, cela ne fait rien, dit Vespasiano ; nous avons la journée à nous.

Puis le cavalier, ouvrant une porte qui donnait sur le jardin :

— Passez, Messieurs, passez, je vous prie, ajouta-t-il ; voyez si le lieu est à votre convenance.

Tandis que Luca et don Jose obéissaient à cette invitation, Michel Gritti, demeuré seul avec le cavalier dans la chambre, lui dit vivement à voix basse :

— N'y a-t-il pas de la vergogne à croiser le fer avec ce pauvre spectre ? Regardez-le, au nom du ciel, Vespasiano !

Il sembla que Luca Dolci eût entendu en partie cette confidence, car il se retourna brusquement,

comme s'il se fût senti mordu au talon par un reptile ; et saisissant au vif le geste significatif par lequel Gritti achevait sa phrase, il rougit jusqu'au front et laissa voir, dans un demi-sourire, ses dents blanches entre ses lèvres retroussées, comme pour dire qu'il était plus en vie qu'on ne pensait. — Feignant en même temps de répondre aux dernières paroles de Vespasiano :

— La place, Monsieur, dit-il, me paraît en effet on ne peut plus galante pour y estocader.

Sur ces paroles, Michel Gritti, suivi du cavalier, entra à son tour dans le jardin, et d'un coup d'œil en apprécia l'heureuse disposition. Un épais rideau de cyprès, à travers lequel fuyaient deux sentiers sinueux, bornait la vue du côté du canal, et opposait aux regards indiscrets une barrière aussi impénétrable qu'une muraille. Entre ce sombre massif et la vieille maison s'étendait un espace de terrain qui semblait avoir été livré jadis à la culture potagère, mais que la négligence du cavalier abandonnait depuis longtemps aux caprices de la végétation spontanée. Cet espace libre avait une vingtaine de pas en longueur dans le sens de la maison, et une quinzaine de la porte au cyprès, qui formaient une cloison demi-circulaire. — Pendant que ses trois hôtes prenaient une idée de l'état du lieu, Vespasiano arrachait ou broyait sous son pied quelques tiges trop élevées qui croissaient çà et là ; il piétinait

sur les inégalités du sol de façon à les aplanir, après quoi il se fendit largement à plusieurs reprises, comme un homme qui tente de s'écarteler, afin de montrer à ses hôtes que le terrain était bien résistant au pied, ni trop mou ni trop sec, et digne en tout de l'honneur qu'on lui allait faire.

Quand il eut achevé, le cavalier s'approcha de don Jose, qui avait suivi de l'œil tous ses mouvements avec sa grande mine espagnole, le menton en l'air, la main gauche sur sa garde, la moustache aussi roide que son collet, et toute l'attitude aussi empesée que sa moustache :

— Monsieur le duc, dit Vespasiano, cet emplacement est modeste, sans doute, comme sont modestes les ressources de celui qui vous l'offre ; mais il est, comme vous voyez, clos à merveille, et, m'y étant exercé maintes fois avec des amis, le bruit qu'on y pourra entendre n'excitera aucun étonnement dans le voisinage.

— C'est bien, Monsieur, dit le jeune duc ; ser Luca accepte ce terrain.

— En ce cas, Monsieur, reprit Vespasiano, je crois qu'il ne nous reste plus qu'à faire du mieux que nous pourrons chacun de notre côté.

Et ce disant, le cavalier suspendait à une branche son chapeau, qu'il avait gardé à la main jusque-là.

— Un mot, Vespasiano, dit tout à coup Michel Gritti, interrompant son ami dans ses préparatifs méthodiques et l'attirant à quelque distance de leurs deux adversaires. — Demandez-leur, ajouta-t-il à voix basse, s'ils seraient disposés à convenir de leurs torts.

La maison de Vespasiano lui serait ignominieusement tombée sur la tête en présence de ces trois gentilshommes, qu'il n'eût pas éprouvé une plus grande confusion que celle où le jeta cette proposition.

— Leur demander quoi ? dit-il en attachant sur Gritti un regard plein d'anxiété.

— S'ils ne seraient pas disposés à convenir de leurs torts.— Allez, Vespasiano, je sais ce que je fais.

Le cavalier n'hésita plus et se rapprocha de don Jose ; mais il sentit une légère rougeur lui monter au visage quand il répéta au jeune duc les termes du message dont il était chargé Don Jose parut presque aussi surpris que Vespasiano lui-même de cette tentative d'accommodement sur le terrain; toutefois il fit part à Dolci de la question qui lui était adressée. Luca réfléchit un instant, puis élevant la voix :

— Messer Michel, dit-il, toutes ces cérémonies sont hors de saison; je n'aime pas d'ailleurs à rester longtemps immobile sur mes jambes si matin. Du reste, s'il ne faut, pour vous rendre la conscience tranquille, que reconnaître mes torts, je les reconnais, et je dé-

clare que vous avez toute raison de me tuer, — si vous le pouvez, s'entend.

A ces mots don Jose se recula de quelques pas, et un éclair de colère jaillit de ses yeux. Luca n'y prit point garde et continua :

— Vous faut-il quelque chose de plus, messer ? Parlez.

— Vous convenez donc, répliqua Michel Gritti, d'avoir fait un lâche outrage à la plus noble fille de Venise ?

— Soit, j'en conviens. Quoi encore !

— Pensez-vous qu'après notre combat, quelle qu'en soit l'issue, le monde vous regardera comme lavé du déshonneur dont vous convenez vous-même ?

— Non, dit Luca.

— Messer, reprit Michel Gritti avec gravité, si j'avais un frère qui, dans un moment de folie, eût commis le crime qui pèse sur vous et qui le confessât comme vous le faites, je lui donnerais, dans l'intérêt de notre honneur de famille, le conseil de rétracter publiquement son insulte publique, de quitter ensuite Venise et de s'aller faire tuer sur un champ de bataille. Je lui donnerais ce conseil, et non celui de courir les chances du combat de Dieu.

— Avez-vous tout dit, messer ? demanda Dolci.

— J'ajoute, dit Michel, que, si vous croyez ce conseil inspiré par la peur, vous me jugez mal.

— Je ne vous juge point mal et je trouve le conseil bon. Mais sachez ceci, messer, ajouta le jeune homme en arrachant les agrafes de son pourpoint : je suis né, moi, sous un astre malin ; de telle sorte que, si je ne vous avais fait une insulte mortelle, je vous la ferais à cette heure. C'est pourquoi, regardez bien ce seuil ; il y a un de nous deux qui ne le repassera jamais.

En achevant ces mots, Luca jeta loin de lui son pourpoint avec une sorte de rage inexplicable.

— Je vous comprends mieux que vous ne croyez, dit froidement Gritti en se dépouillant à son tour ; faites votre devoir, Messieurs, ajouta-t-il.

Et il présenta son épée nue à Vespasiano, tandis que don Jose recevait celle de Luca Dolci. Les armes mesurées se trouvèrent d'inégale longueur; Vespasiano alla chercher dans la maison deux rapières espagnoles. Don Jose les ayant examinées, en donna une à Gritti et remit l'autre à Luca. Alors les deux jeunes gens, tenant de la main gauche leurs poignards et de la droite leurs épées, la pointe en terre, se placèrent en face l'un de l'autre à dix pas de distance, selon la coutume de l'époque de se poster hors de garde. En même temps Vespasiano et don Jose, armés de même

et ayant aussi quitté pourpoint et manteau, prenaient position en ligne parallèle de leurs amis.

— Messieurs, dit Jose, avant de passer outre, il convient de vous rappeler nos conditions : le combat ne cessera que par la mort de l'un de vous deux.

— Et par son enterrement céans, ajouta Vespasiano.

— Il est juste de dire que jamais terrain n'eut plus que celui-ci l'air d'un cimetière, fit observer Luca tombant en garde et jetant à don Jose un coup d'œil expressif, dans lequel celui-ci put lire à la fois un adieu désespéré et une recommandation énergique de ne rien négliger pour défendre sa vie.

— Au moment où les quatre épées se redressaient à hauteur de poitrine pour tenter leur œuvre de sang, un léger bruit qui se fit derrière le fourré de cyprès attira soudain l'attention des cavaliers.

— Qu'est-ce, Messieurs ? dit Jose ; avons-nous ici de la trahison ? On vient de remuer derrière ces arbres.

— Mordieu ! Monsieur, répondit vivement Vespasiano ; ne vous ai-je pas dit que vous étiez ici chez moi ?

— Chez vous, soit, reprit le duc ; il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelqu'un derrière ce massif, et ser Michel l'a entendu comme moi, je l'ai vu tressaillir.

— Vespasiano, allez avec monsieur vous assurer de ce que cela peut être, dit Michel Gritti.

— Je le veux bien, reprit le cavalier : mais ce soupçon établit un compte particulier entre M. de Frias et moi.

Et Vespasiano s'enfonça dans le taillis à la suite de don Jose.

Luca Dolci, demeuré en tête à tête avec Michel Gritti, se détourna avec un mouvement d'impatience, et se mit à abattre des branches du bout de son épée.

— J'espère, messer Luca, lui dit Michel, que vous tirez aussi bien l'épée qu'elle le pistolet.

— Elle ? répéta Dolci étonné.

— Je parle, reprit Michel, d'une grande femme fort belle qui m'a voulu assassiner un soir au coin de la rue du More.

Luca, de plus en plus surpris, s'approchait de Michel dans l'intention évidente de l'interroger, quand un bruit confus de paroles animées, dites à voix basse derrière les arbres, l'arrêta. Les deux jeunes gens prêtèrent l'oreille avec inquiétude. Comme les chuchotements continuaient, ils firent un pas pour en aller reconnaître la cause ; mais au même instant Vespasiano et don Jose reparurent sortant du fourré. Tous deux étaient pâles et visiblement émus. Comme Gritti interrogeait Vespasiano du regard, le cavalier fit signe à

don Jose que c'était à lui de répondre. — Après un peu d'hésitation, le duc prit la parole :

— Il n'y a personne là, dit-il sèchement ; j'ai fait mes excuses au cavalier.

Et il reprit sa place de bataille vis-à-vis de Vespasiano.

— Pardon, Messieurs, dit Michel Gritti, mais je crois que ser Luca avait à me questionner.

— Non, Monsieur, cria Dolci, non, Monsieur, finissons-en ; je ne veux rien savoir.

En même temps il marcha à la rencontre de Gritti, tandis que don Jose, se souvenant des conseils de Luca, se précipitait avec fureur sur Vespasiano. Le robuste cavalier l'attendit, ferme comme un roc, opposant à ses feintes rapides la force savamment disciplinée de son poignet. La tactique habituelle du cavalier consistait à lasser ses adversaires, car il était rare qu'il en rencontrât un dont la vigueur fût égale à la sienne. Quand il avait engourdi son homme, il commençait à riposter sérieusement, à moins qu'il n'eût reçu dès le début quelque égratignure, ce qui le faisait sortir brutalement de son caractère ; car, n'étant point riche, il ne haïssait rien tant que de voir sa chemise trouée ou déchirée pour une niaiserie.

Michel Gritti suivait avec Luca une méthode toute contraire. Dès le commencement il pressa le jeune

homme avec une vivacité terrible, et à la troisième passe il le blessa à l'épaule, mais trop légèrement pour que le combat en fût interrompu. Toutefois la chemisette de Dolci se colora d'une tache écarlate que chaque seconde élargissait. Alors Michel commença de rompre lentement, poursuivi par Luca, que sa blessure avait exaspéré. Il eût été difficile de reconnaître le pâle enfant qui, l'instant d'avant semblait se tenir à peine sur ses jambes, dans ce jeune homme aux joues empourprées, à l'œil de flamme, qui bondissait autour de Gritti, pliant et se redressant, comme un tigre, sur ses jarrets souples et infatigables. Michel reculait toujours devant lui, suivant de l'œil et de l'épée les yeux et le fer du jeune homme, et donnant de temps à autre un regard à la tache sanglante de la chemisette, comme pour en constater les progrès.

Michel, en continuant sa retraite, arriva tout à coup, sans s'en douter, à la limite du champ clos, c'est-à-dire contre la muraille d'arbres verts. Au moment où son pied gauche se heurtait contre le tronc d'un cyprès, le gentilhomme eut une distraction d'une seconde; l'épée de Luca put arriver jusqu'à sa poitrine et en fit jaillir le sang. Mais ce fut alors à Dolci de rompre devant les attaques serrées qui témoignèrent du réveil complet de Michel. Les mouvements de Luca semblaient perdre peu à peu de leur impétuosité; il reculait à grands pas,

comme un homme qui cherche à laisser reposer sa main, et en peu d'instants il se trouva à l'autre extrémité du jardin, adossé à son tour contre les cyprès. Michel vit que la main fatiguée du jeune homme ne défendait plus le haut de sa poitrine, et pour en finir dégagea un coup à fond sur l'épaule déjà blessée. Luca tomba en avant et Michel le crut traversé, mais au même instant il sentit lui-même le froid mortel d'un fer qui lui perçait la poitrine. Luca avait fui le coup à propos en se jetant brusquement à genoux ; et ayant planté son poignard en terre pour se faire un point d'appui, il avait reçu le corps de Michel sur la pointe de son épée. Michel eut encore la force de se redresser; puis poussant une sourde exclamation et étendant les bras, il retomba lourdement en arrière.

Au même instant le cavalier Vespasiano, qui avait senti que don Jose était exténué, jugea le moment venu de profiter de sa haute taille, et sur un coup de riposte, dominant de son épée celle du jeune duc, il lui traversa la gorge de part en part.

Ces deux coups terribles avaient été portés en même temps : comme Luca Dolci avançait la main pour retirer son épée qui tremblait dans la poitrine de Michel Gritti, un cri déchirant, sorti des cyprès, lui glaça l'âme et l'arrêta subitement. Il se retourna, et vit se précipiter, hors du noir feuillage, deux femmes vêtues de

blanc qui vinrent tomber aux côtés de Michel Gritti. — Vespasiano accourait alors, sa lame saignante à la main : Luca aperçut don Jose étendu sans mouvement; il s'élança, et se jeta à genoux près de son ami. — Il lui souleva la tête de la main gauche, et l'appela d'une voix haletante. — Au son de cette voix, les traits de don Jose se contractèrent avec une expression de souffrance infinie : il ouvrit ses yeux tout grands et les fixa péniblement sur Dolci, en le repoussant de sa main déjà froide : épuisé par cet effort suprême il soupira profondément, et Luca sentit que la tête qu'il soutenait était morte. — Comme il écartait la chemise du pauvre Jose pour s'assurer que son cœur avait bien vraiment cessé de battre à jamais, il vit que le duc portait suspendu au cou une sorte de chapelet dont chaque grain avait une petite pointe d'acier. Luca lui ôta ce chapelet; puis il se releva, s'appuya contre un arbre, et, tout en étanchant avec son mouchoir le sang qui coulait de sa légère blessure, il regarda la scène qui se passait près de lui.

La Dolfina, si on veut bien se le rappeler, avait entendu la veille au soir, comme tous les autres convives de Luca Dolci, ce qui avait été réglé entre don Jose et Vespasiano — les conditions, le lieu et l'heure du combat. — Cette rieuse fille de la famille de Madeleine, qui n'avait jamais trompé personne, s'était

émue d'une douloureuse surprise, en voyant qu'elle venait de prendre part, bien qu'involontairement, à une honteuse trahison. — Durant la nuit elle fut violemment tourmentée de l'idée que Michel Gritti pouvait la croire complice de cette conspiration tramée contre son bonheur. Il y a certains fils par lesquels ces créatures folles et sincères se rattachent à la vie, dans les moments de morne dégoût qui succèdent parfois à leurs étourdissements. Michel Gritti était pour la Dolfina cette pensée consolante : elle savait que Gritti était un homme excellent ; elle savait qu'il avait dit d'elle qu'elle ne péchait que par bonté, que ses fautes n'étaient que des aumônes et qu'il se battrait volontiers pour elle : elle était plus fière de cette parole que de sa beauté, et elle pleura comme une désespérée en songeant qu'il ne tomberait plus désormais sur elle de cette bouche loyale que des mots de mépris. — Par une brusque résolution, elle se leva avant que le jour ne parût, et courut au palais Contarini. S'étant fait introduire près de Giulia, elle conta naïvement à sa petite rivale tout ce qu'elle avait sur le cœur. Giulia, bien qu'embarrassée de cette bizarre confidence, lui promit avec bonté de la justifier auprès de son époux. Puis, l'ayant fait asseoir à côté de son lit, elle l'interrogea sur ce qui s'était passé entre les cavaliers, après son départ. Dès qu'elle eut appris la rencontre qui

devait avoir lieu au lever du soleil, elle s'habilla à la hâte. La Dolfina lui aidait avec tout l'empressement d'une suivante :

— Ah ! chère dame, lui disait-elle, ah ! chère petite dame ! que vous êtes bonne ! Dieu vous a faits l'un pour l'autre ! Je vous aimerai bien de loin, moi, ! allez !... Mais vous me promettez qu'il me pardonnera ?... Si vous voulez me faire une grande grâce, entrez quelquefois dans mon jardin avec lui, en passant, et cueillez un gros bouquet de mes fleurs. Pauvre petite ! elle tremble !... Ce n'est pas une heure pour sortir, non plus !... Qu'elle est mignonne, mon Dieu !... Mais, ma chère âme, soyez bien tranquille, il ne lui arrivera aucun mal.

Enfin, elles se mirent en marche toutes deux : la Dolfina se rappelait l'indication que Vespasiano avait donnée à don Jose. Après avoir reconnu la maison, elles entrèrent dans le jardin par les bords du canal, et c'était au moment même de leur arrivée que don Jose entendant du bruit, s'était enfoncé dans le massif avec le cavalier. En apercevant Giulia, don Jose avait dit en souriant ironiquement :

— Nous sommes trop galants, ser Luca et moi, pour ne pas céder la place à ces dames, et puisqu'on fait intervenir ce dénoûment de comédie, nous nous retirons.

Alors Giulia, saisissant avec force la main du duc, lui avait dit :

— Croyez-moi, Monsieur, je ne viens point déshonorer l'homme que j'aime. Allez ! Messieurs ! allez ! une plus longue absence éveillerait l'attention de vos amis. Ne vous souvenez pas que nous sommes là.

Là-dessus les deux cavaliers s'étaient retirés, émus tout deux, comme l'avait prouvé l'altération subite de leurs traits, par cette courte entrevue.

Au moment où le combat commença, les deux jeunes femmes, si différentes de rang et de condition, avaient enlacé leurs mains comme deux sœurs, rapprochées jusqu'à cette familiarité par l'émotion d'un danger commun. A travers une éclaircie des branches, elles avaient pu suivre toutes les anxiétés de la lutte. Toutes deux, le corps penché, le cou tendu, les lèvres entr'ouvertes, pâles et ravissantes de terreur — semblaient, dans leur opiniâtreté à ne rien perdre d'un effrayant spectacle, deux victimes antiques et fatales d'une curiosité sacrilége.

Quand Michel Gritti tomba, leurs deux voix se confondirent dans ce cri aigu — dont l'âme de Luca fut troublée si avant : car ce cri que l'angoisse ou la terreur arrachent de la poitrine d'une femme, est sans doute le son le plus lugubre qu'il soit donné à une oreille humaine d'entendre. Il est certain que le fris-

sonnement qu'on éprouve en se figurant l'horreur du chaos, redouble tout à coup si l'on vient à imaginer, par intervalles, au milieu des vides espaces remplis par de visibles ténèbres — des cris de femmes effrayées qui passent.

Après que don Jose fut mort, Luca, se retournant, vit Giulia et Vespasiano courbés sur le corps de Michel Gritti ; la Dolfina, à genoux, comme eux, se tenait un peu en arrière, la tête renversée dans ses mains et ses longs cheveux pendant jusqu'à terre. — Giulia essaya de parler à Gritti ; mais ses lèvres tremblaient si fort qu'elles ne purent articuler un son distinct ; puis, elle avança la main vers l'épée qui demeurait fixée dans la poitrine de Michel ; mais sa main frissonnante ne put rien saisir. Alors elle leva un regard suppliant vers le cavalier Vespasiano, en lui montrant l'épée : Vespasiano fit tristement de la tête un signe négatif, et se penchant jusqu'à l'oreille de Gritti :

— Michel, dit-il, noble Michel ! serrez-moi la main, je vous prie, si vous m'entendez ?

Une légère pression répondit à l'appel du cavalier, qui mit aussitôt la petite main délicate de Giulia dans celle de Gritti. — Gritti ouvrit les yeux : il aperçut Giulia et une larme glissa subitement de sa paupière : en même temps il vit la Dolfina qui se tenait toute honteuse à quelques pas de lui ; soulevant avec effort

son autre main, il lui fit signe d'approcher; la Dolfina se jeta sur cette main, éclatant en bruyants sanglots et répétant d'une voix brisée :

— Oh ! Monseigneur !... oh ! Monseigneur !...

Giulia, pendant ce temps-là, essuyait avec son mouchoir l'écume rougeâtre qui apparaissait sur les lèvres de Michel.

Tout à coup les traits du malheureux jeune homme s'altérèrent sous l'impression de quelque poignante souffrance ; alors il dit d'une voix faible et avec une sorte de hâte, comme s'il sentait que le temps allait lui manquer.

— Chère fille ! chère fille ! adieu !... adieu, mes bons amis... Je ne croyais pas vous quitter si vite... pauvre Giulia ! chère enfant !... mais j'ai voulu ménager ce jeune homme, et je vois bien...

Un flot de sang qui lui remplit la bouche empêcha Gritti d'achever : le sentiment d'une atroce douleur se peignit de nouveau sur son visage ; il leva sur Vespasiano un regard plein d'angoisses, que celui-ci comprit : car, saisissant par la poignée l'épée qui traversait le sein de Michel il l'arracha brusquement, et aussitôt la face de Gritti se couvrit de cette teinte funèbre qu'une main invisible étend comme un voile sur les traits de ceux qui viennent de passer dans un autre monde. — Ce symptôme de mort a en soi un

caractère auquel un enfant même ne se trompe point : Giulia vit que tout était fini ; — elle porta autour d'elle ses yeux égarés, et rencontrant ceux de la Dolfina, elle se leva par un geste violent, courut se jeter dans les bras de la bonne pécheresse qui l'étreignit convulsivement, et continua de pleurer sur sa tête.

Vespasiano, cependant, ayant étendu sur le corps de Michel son propre manteau, avait arpenté coup sur coup et à grands pas toute la longueur de son enclos. Quand il eut pris suffisamment à son gré le dessus de son émotion, il se rapprocha des deux jeunes femmes :

— Madame, dit-il à la Dolfina, ce serait me faire une grande charité que d'emmener la signora Giulia. Vos pleurs achèvent de me troubler l'âme dans un moment où j'ai besoin plus que jamais d'être homme.

— Je l'emmène, Monsieur, je l'emmène, répondit la Dolfina, cherchant à entraîner Giulia. Mais Giulia fit un mouvement de résistance, en montrant de la main le cadavre de son amant.

— Oui, oui, signora — reprit Vespasiano — je vous comprends ; mais soyez tranquille sur ce point. Le jardin est à moi, vous savez. — Et le cavalier aida la Dolfina à transporter Giulia jusqu'à la barque qui les avait amenées.

Quand cela fut fait, Vespasiano revint avec précipi-

tation dans l'enclos; il ramassa l'épée qu'il venait de tirer de la poitrine de Gritti, et la présentant à Luca Dolci qui était toujours resté immobile à la même place :

— Maintenant, messer, lui dit-il, reprenez ceci — et à nous deux!

— Monsieur, répondit Luca, il ne s'agit plus de cela, s'il vous plaît.

— Miséricorde céleste! s'écria Vespasiano, laissant éclater à ce coup toute la folle colère qu'il amassait depuis une heure — il ne s'agit plus de cela? Non? Il ne s'agit plus de cela? Et de quoi s'agit-il donc, méchant traître que tu es? Est-ce de rire, félon! Allons! mort-diable! allons — gardez-vous un peu — ou, sur ce pauvre cadavre, je vous jure que je vais vous assassiner.

— En voilà un, dit Luca avec une solennité douloureuse, en montrant le corps de don Jose — en voilà un que j'aimais bien aussi : ma vie est finie avec lui. Pauvre Jose! — Ce disant, Luca passa sa main sur ses yeux. — Et son dernier regard, son dernier geste m'a repoussé, ajouta-t-il. — Je n'avais qu'un ami — je n'en pouvais avoir qu'un d'ailleurs, n'ayant été connu que de Jose — et en mourant, cet ami unique m'a renié : il a repoussé ma main; il a voulu mourir seul — comme je vais vivre seul...

Luca, en parlant, avait laissé tomber sa tête sur son sein, avec un accablement profond.

— Allons ! allons ! reprit Vespasiano, que la colère rendait cruel, il ne sera pas mort seul, et vous ne vivrez pas seul, mon gentilhomme, tranquillisez-vous sur ce point. Je vous prie encore une fois de vous mettre en garde, messer, ou je vais d'abord vous balafrer.

Mais Luca, enseveli dans ses pensées, ne parut même pas l'avoir entendu.

— Me suis-je trompé, dit-il, Monsieur, ou ser Michel a-t-il vraiment dit qu'il avait voulu me ménager ?

— Comme un cœur trois fois trop généreux qu'il était ! En garde, vous dis-je !

— Il fallait donc qu'il connût, en effet, mon histoire... et puis-je vous demander s'il vous l'a contée ?

— Vous ne pouvez rien me demander du tout, mille diables !

— Cavalier, vous avez, pour venger votre ami, quelque chose de mieux à faire que de me tuer. Écoutez-moi seulement un instant. — Eh ! pardieu, Monsieur, ajouta Luca, en voyant que Vespasiano résistait à sa demande, je n'en serai pas moins votre homme après, si vous n'êtes pas de mon avis.

Vespasiano, murmurant encore sourdement comme un orage qui s'éloigne, suivit Luca jusqu'à un banc

de pierre adossé à la maison. Tous deux s'y assirent. Durant près d'une heure, Vespasiano écouta Dolci qu lui parlait avec une chaleur extraordinaire. Plusieurs fois, dans le courant de l'entretien, le cavalier laissa échapper des exclamations courroucées. Quand Luca eut tout dit, Vespasiano, se levant, piqua à plusieurs reprises son épée en terre pour la rendre nette, après quoi il la remit au fourreau.

— Que Votre Grâce m'attende un peu là, dit-il, et il entra dans la maison d'où Luca le vit sortir un moment après traînant divers instruments de jardinage oubliés sans doute par l'ancien propriétaire. — Vespasiano prit une bêche, en donna une à Dolci, et ils commencèrent chacun de son côté à creuser une fosse au milieu de l'enclos. — Au bout de quelques minutes, Vespasiano interrompit son travail, et, s'approchant de Luca : Vous perdez beaucoup de sang de cette épaule, messer, lui dit-il ; avec votre permission je vais resserrer le bandage que vous y avez mis ; mais auparavant laissez-moi appliquer sur la plaie quelques feuilles de cette plante dont j'ai eu personnellement l'occasion d'apprécier la vertu. — Et ayant cueilli deux ou trois feuilles de la plante qu'il venait de montrer, le cavalier pansa avec un soin paternel la blessure de Luca. — Il reprit ensuite sa bêche et continua sa tâche. — Au bout d'une heure, les deux fosses, suffisamment

profondes, étaient creusées : Vespasiano enleva le manteau qu'il avait jeté sur la face de Gritti; il contempla quelque temps avec une grave tristesse ce visage ami, et, prenant la main glacée de Michel, il l'étreignit une dernière fois. Puis, avec une sorte de précipitation, il enveloppa le corps du manteau, le porta jusqu'à la fosse qu'il avait creusée et rejeta la terre par-dessus. Mais au moment où tout vestige de cette dépouille chère disparut à ses yeux, les forces du cavalier le trahirent; sa bêche lui échappa des mains; il s'affaissa, plutôt accroupi qu'agenouillé, sur le bord de la fosse et de grosses larmes tombèrent une à une sur ses mains brunes et velues.

Pendant ce temps, Luca Dolci avait rendu à Don Jose le même devoir; quand il ensevelit ce corps jeune et plein de beauté qui n'avait vécu que pour l'aimer, les yeux de Luca demeurèrent secs; un léger tremblement des mains trahissait seul son agitation intérieure.—Mais, lorsque, ayant achevé de combler la fosse, il vit le cavalier Vespasiano abattu sur lui-même, dans la posture d'un enfant qui subit une pénitence humiliante, il ne résista pas au spectacle de cette déchirante faiblesse d'un homme endurci à toutes douleurs. Il sentit son cœur comprimé par un remords étouffant, et sa vue se troubla sous un brouillard humide. Ramassant brusquement la bêche échap-

pée des mains du cavalier, il acheva lui-même de couvrir de terre le corps du noble Gritti.

— Merci, Monsieur, merci, dit Vespasiano en secouant la tête.

— Ce soir — à neuf heures, cavalier, n'est-ce pas? demanda Dolci, se rhabillant avec un peu de gêne à cause de sa blessure.

— A neuf heures, Monsieur. Je vous salue.

Sur ces mots, Luca Dolci sortit du jardin, puis de la maison.

Vespasiano, demeuré seul, se coucha à demi sur la tombe de Michel, l'embrassa de ses deux mains avec fureur, et se prit à sangloter d'une telle violence que sa poitrine semblait s'ouvrir à chaque coup.

XI

LA NUIT DES NOCES

Luca Dolci, en quittant ce lieu de malheur, regagna son palais, le manteau sur le nez, passant par les endroits les plus fréquentés, se laissant plutôt soupçonner que reconnaître, et intriguant tout le monde. Au bout d'une heure, toutes les belles oisives de Venise, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait de femmes ayant langue dans cette ville bénie, savaient et contaient chacune à

sa manière la rencontre des deux illustres jeunes gens. De la sorte, selon le souhait de Luca, la marquise eut dans la matinée même vingt histoires de duel pour une. Parmi les dames avec lesquelles la signora Giustiniani entretenait un commerce de politesse, les unes lui donnaient pour amant Michel Gritti, les autres Luca Dolci; et comme il pouvait encore être douteux, tant les versions qu'on faisait du duel étaient variées, lequel des deux y avait succombé, aucune de ces dames n'aurait voulu priver la marquise de l'émotion qui devait se trouver naturellement pour elle dans cette alternative.

Luca, près de toucher à son but, redoublait de précautions; il n'avait garde à ce moment suprême de rien abandonner au hasard. Quand il jugea que la marquise devait être en proie à de suffisantes angoisses, il lui manda par un billet qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui à Venise, et qu'il comptait en partir sur l'heure. — Je crains bien, ajoutait-il, je crains que vous n'ayez détruit en moi plus de choses que vous n'en avez édifié. C'est pourquoi je vous dis adieu. J'avais d'abord eu l'idée de vous épouser ce soir dans la chapelle de votre palais — et de ne partir que demain; mais vous jugerez sans doute comme moi que je fais mieux de vous dire adieu.

A ce billet, qui ne lui apprenait rien, sinon que

Luca vivait, madame Onesta répondit ce peu de mots :
— A ce soir, mon terrible seigneur, à ce soir.

Quand le soir fut venu, la marquise eut encore un moment d'inquiétude. Un prêtre, qu'elle avait fait appeler, attendait depuis plus d'une heure dans la chapelle : la marquise, merveilleusement vêtue de demi-deuil, était assise sous son dais dans l'oratoire. Quatre femmes de son service, habillées de fête, étonnées et respectueuses, attendaient debout autour d'elle.

A huit heures Luca Dolci arriva enfin, précédé de toute sa maison en magnifique livrée. Il entra dans l'oratoire, souriant et parfumé, leste et hardi, respirant dans toute sa tenue la fraîche jeunesse et l'ardent désir. Il portait, serrant la taille, un pourpoint de satin blanc broché d'or et par-dessus un manteau de velours bleu brodé de grosses perles. Autour de sa toque, du même velours que le manteau, s'enroulait un riche bourdalou d'or qui y retenait un flocon de plumes blanches. Il baisa la main de la marquise qui s'était levée, et la conduisit cérémonieusement jusqu'à la chapelle. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en présence des gens de leur service. Puis Luca reconduisit sa femme jusqu'à la porte de sa chambre, et, sur la demande que lui en fit Onesta en souriant, il se retira dans une pièce voisine, la laissant entre les mains des suivantes.

Il fit venir alors un de ses domestiques à qui il montrait une confiance particulière, et lui donna des ordres à voix basse. Le domestique sortit. — Luca, ouvrant son pourpoint, en tira le chapelet à pointes d'acier qu'il avait trouvé le matin sur le corps de don Jose : il le baisa à plusieurs reprises avec une sorte de frénésie et le remit vivement dans son sein à un bruit de pas qui s'approchaient. — Une des femmes venait l'avertir que la marquise était disposée à recevoir sa seigneurie. Luca suivit cette femme et fut introduit dans la chambre nuptiale.

Elle était tendue en velours cramoisi : deux lampes d'albâtre, dans lesquelles brûlait une huile aromatique, répandaient sur les lourdes tentures le demi-jour mystique des chapelles, en chargeant l'air d'une moiteur voluptueuse. Au fond de ce sanctuaire, le coude appuyé sur une console placée entre les deux fenêtres, se tenait la marquise, chiffonnant sa cordelière de fil d'or : elle avait revêtu une robe de chambre en velours noir, dont les manches, coupées et tombantes à partir des épaules, laissaient à nu ses bras éblouissants qui étaient couronnés d'un cercle d'or au poignet. Une fine chemisette, à bords de dentelle retombants, couvrait de petits plis diaphanes sa poitrine et son cou ; elle avait les pieds nus dans ses mules de velours. — La clarté particulière qui régnait dans la

chambre prêtait une énergie plus saisissante à la beauté de la jeune femme : son teint ressortait plus mat sous sa chevelure assombrie, en même temps que ses yeux brillaient d'un éclat plus profond entre ses cils bleuâtres qui semblaient peints comme ceux des femmes d'Orient.

Luca se prosterna aux pieds d'Onesta.

— Il me semble, dit-il, que je suis en bonne fortune chez une reine — ou chez une sainte, ajouta-t-il avec son mauvais sourire de débauché.

— Eh bien ! n'était-ce pas un de vos rêves, dit la marquise le relevant — et le tenant à distance par les deux mains comme pour le mieux regarder. N'ai-je pas entendu parler d'un méchant enfant qui s'en allait par les chapelles chantant aux saints des litanies tout à fait profanes? Puis l'attirant violemment sur son sein et rejetant la tête en arrière, elle reprit : Sainte ou non, voici une pauvre femme qui vous aime, mon jeune cavalier, entendez-vous?

Luca poussa un léger cri de douleur : Onesta lâcha ses deux mains et se recula comme offensée.

— Pardon, ma chère âme, dit Luca : il faut vous avouer que j'ai reçu tantôt une égratignure à l'épaule et que j'en suis encore un peu endolori.

— C'est à moi, en ce cas, de vous demander pardon, mon beau page, reprit la marquise appuyant sa

main caressante sur l'épaule blessée ; mais comment cela s'est-il passé ? Vous me le conterez, n'est-ce pas ?

— Curieuse ! dit Luca, je vous le conterai. Oh ! l'amoureuse chambre, belle cousine ! laissez-moi la regarder en détail, voulez-vous ? Les savants ne comptent que sept merveilles du monde : il y en a une huitième pour tout amoureux, c'est la chambre de la femme qu'il aime. Avant d'y être entré comme on tend curieusement la tête vers ce paradis, et quand il nous est donné enfin de le voir face à face, il n'y a pas de coin qui n'attire les lèvres.... Le tapis où elle pose chaque matin son pied nu, les murs saturés de ses parfums favoris, et tout ce monde charmant de petits riens épars sur les meubles, de ces riens, Madame, dont vous faites des trésors qu'on vous demande à genoux...

Tout en parlant sur ce ton précieux, Luca parcourait la chambre à pas lents, s'arrêtant devant chaque meuble, s'extasiant devant chaque objet qui tombait sous sa main. La marquise, assise sur un divan, le suivait de l'œil, la tête appuyée en arrière contre les tentures de la muraille, laissant pendre ses bras à ses côtés.

— Ah ! bon Dieu ! s'écria tout à coup Luca Dolci, soulevant une tapisserie qui flottait dans un angle de la chambre, qu'est-ce que je vois là ? N'est-ce pas une porte secrète ? Ah ! mesdames les femmes, si vertueuses

que vous soyez, vous pratiquez toutes plus ou moins la prudence de ce brave qui se faisait mettre une cuirasse par derrière pour le cas où, Dieu l'abandonnant, il deviendrait poltron.

— Ah seigneur ! quel homme ! dit Onesta en riant : cette porte est celle d'un cabinet qui servait d'habitation à mon singe Annibal qui est mort.

— Tant mieux, reprit Luca. Ainsi périsse tout ce qui vous plaît, marquise. Mais voici une autre porte.... Que de portes !

— Mon cher inquisiteur, c'est celle par où vous venez d'entrer.

— J'en baise le seuil alors, dit Luca, et il déposa un baiser sur le pan de la portière. Par ma foi ! reprit-il l'instant d'après, encore une porte ! Ah ! cousine, ah ! cruelle, la nierez-vous, celle-là ? Quelle porte ! quel air traître et sournois cela vous a !

— Que tous les saints me protégent ! s'écria Onesta riant plus fort ; quel compteur de portes ai-je épousé là ? Monsieur, cette porte est celle de l'appartement de mes femmes.

— De vos femmes ? Ah ! vos femmes sont là ! dit Luca avec un air d'inquiétude que la marquise interpréta d'une façon que nous n'essaierons pas de déterminer ; mais elle rougit en répondant :

— Non, non, pas cette nuit, cette nuit elles n'y sont pas.

Luca prit une rose dans un vase de Chine, l'effeuilla avec ses lèvres et en jeta tendrement les débris à sa cousine.

— Merci, belle, dit-il. Mais par ma vertu, Madame, quel est ce bijou-ci, ajouta le jeune homme, qui, en poursuivant sa galante investigation, avait aperçu une paire de pistolets placée sur la console.

— Ce bijou est destiné à me venger de ceux qui me trahissent, mon cher seigneur !

— Vous n'en aurez plus besoin désormais, mon amour, dit Luca ; et, avant que la marquise eût pu prévoir son dessein, il s'approcha d'une fenêtre entr'ouverte et lança les pistolets dans le canal.

Onesta, se dressant à demi, attacha sur Dolci un regard mécontent.

— Tenez, cousine, reprit-il, quand vous voudrez me tuer vous n'aurez qu'à me regarder comme vous le faites ; vous n'avez pas besoin d'autres armes, croyez-moi. Et, prenant un coussin sur le divan, il le posa aux pieds de la marquise et s'y assit avec humilité. Onesta, rassurée par la fervente admiration qu'elle lisait dans les yeux de Luca, laissa son bras nu s'ensevelir sous les boucles de cheveux que la tête renversée du jeune homme épandait sur le divan.

— Savez-vous que vous avez l'air mauvais au fond, reprit-elle.

Comme elle parlait, l'horloge de Sainte-Marie-Formose sonna.

— Veuillez me dire, cousine, demanda Luca en riant, quelle est cette heure qui sonne, et je vous répondrai ensuite.

— Cette heure, c'est neuf heures ; mais vous êtes tout à fait insolent de me le demander.

— Hélas ! j'ai vu si mauvaise compagnie ; songez que je n'ai pas connu une honnête femme ; je crois qu'il n'y en a plus ; c'est assez heureux.

— Mais je m'en vais vous mettre à la porte, moi, dit la marquise.

— Quoi ! reprit Luca en jouant avec la cordelière d'Onesta, n'est-il pas très-heureux qu'il y ait peu d'honnêtes femmes et peu de diamants au monde ? Mettez que toutes les richesses de la terre soient en diamants et que toutes les femmes soient honnêtes, je vous demande un peu avec quoi on fera commerce ?...

— Quel phébus, beau cousin !

— Ah ! à propos, j'ai l'air mauvais, disiez-vous ? A qui la faute, mon âme ? poursuivit Luca avec une tendresse dans laquelle Onesta commençait à distinguer une nuance d'ironie. Le temps est venu, cousine, de

vous avouer que j'avais résolu de vous convertir. Mon Dieu, oui ! j'en ris moi-même, j'avais cru pouvoir traverser en victorieux les vices du monde, sans qu'aucun de ces serpents me mordît au cœur. Je croyais que les lèvres infâmes ne laissaient pas d'empreinte ; que la débauche était une ivresse et non un poison. Je croyais que la bouche pouvait blasphémer et l'âme rester sainte, et que le front pouvait désapprendre à rougir sans que la conscience désapprît le remords. Eh bien ! cousine, aussi vrai que votre beauté est unique sous le ciel, j'étais un idiot. J'ai l'air mauvais, mais je le suis plus encore, je le suis incurablement. C'est une grande misère, Madame, que la forme survive au fond ; que notre corps et notre visage, choses vaines, soient inaltérables, quand tout change et se déforme au dedans. L'air mauvais ! que dites-vous donc ! Quand je me regarde, je me vois les mêmes yeux et les mêmes traits ; ma mère me reconnaîtrait ; mais quand je regarde en moi, Madame, je vois vide la place du cœur ; je me vois une âme étrangère que Dieu ne reconnaîtra pas. Cousine, ma belle cousine, à qui la faute ?

— A quoi tendent ces galanteries en ce moment, messer Luca ?

— A ceci, dit Luca s'asseyant sur le divan et prenant avec force la main de la marquise, à ceci, qu'il

faut se garder, si l'on veut demeurer honnête homme, de connaître et d'aimer certaines femmes.

— De qui parlez-vous, Luca?

— Je parle de ces femmes à l'esprit orgueilleux qui savent commander à leurs passions, qui n'ont pas de faiblesses et qui ne pardonnent pas celles des autres. Je parle de ces femmes qui n'ont aucun des défauts de leur sexe, qui contemplent d'en haut les égarements des unes avec dédain, les misères des autres en souriant. Je parle de celles qui se disent : je posséderai et ne serai jamais possédée, qui le disent et qui ont l'héroïsme de ne point se manquer de parole; car elles songent à demain, ces sages personnes! Aux sottes les lendemains qui trahissent, et les larmes, et les repentirs amers! aux niaises qui ne prévoient rien, les défaites et l'abandon! pour elles, elles prévoient tout, ces amazones! Pourtant vous n'aviez pas prévu ce qui se passe, cousine! Ah! ah!

— Tout cela signifie, sans doute, interrompit la marquise, inquiète mais toujours hautaine, que vous avez pris goût aux créatures et qu'une honnête femme n'a plus rien pour vous de piquant.

— Une honnête femme! vous l'avez dit, reprit Luca dont la voix s'élevait peu à peu plus railleuse et plus vibrante, vous êtes une honnête femme! En effet vous n'avez pas d'amant.... Il y a la pauvre Giulia Contarini

qui avait un amant, elle; il y a la Dolfina qui en a cent : aussi ce ne sont pas d'honnêtes femmes.... Mais ce sont des femmes entendez-vous, des femmes, et vous, vous n'en êtes pas une !

— Êtes-vous fou? Luca, dit la marquise interdite.

— Vous êtes, reprit-il avec une violence sauvage, la plus damnable espèce qui soit! le démon de la vanité vous a pétri le cœur de ses mains, et il y a sans doute mêlé quelque curiosité vicieuse que je n'ose dire! Sans avoir aimé, vous êtes blasée comme moi-même. Toutes les femmes de votre sorte ont l'âme libertine. Oh! quand Dieu enveloppe cet être infernal dans un corps céleste comme le vôtre, Madame, il vaudrait mieux pourrir toute sa vie dans le plus atroce cachot de notre inquisition d'État, que de s'être trouvé une fois sur son passage.... Allons! cousine, allons! n'appelez pas, j'ai encore quelque chose à vous dire. En deux mots, vous êtes une coquette, une coquette sans vergogne, de ces femmes qui n'aiment pas à avoir d'amants, mais qui aiment à enlever ceux des autres. Vous n'avez pas de cœur et vous ne m'aimez pas, car vous m'avez envoyé hier à une mort presque certaine pour l'intérêt de votre vanité. Aujourd'hui vous m'avez épousé, je ne sais pourquoi, pour qu'une autre ne m'épousât point ou pour garder la fortune de votre oncle. Quant à moi, Onesta, je vous aime; votre

beauté me possède tout entier. Tâchez de me bien comprendre : Je puis être votre amant cette nuit, et si j'y renonçais, Dieu m'est témoin que je ferais le sacrifice le plus grand qu'il soit donné à un homme faible comme moi de faire. Eh bien! j'ai commis hier soir et ce matin deux crimes qui me pèsent tellement, Onesta, que je vais les expier par ce sacrifice. Maintenant, dites une prière et recommandez votre âme à Dieu, si vous croyez à votre âme et à Dieu, car vous allez mourir!

Luca Dolci acheva sa phrase par un geste de décision terrible. La marquise, dégageant violemment sa main, s'élança au milieu de la chambre :

— Si c'est là une plaisanterie de libertin, dit-elle, vous ferez bien de ne pas la prolonger, messer.

Luca s'était levé; il arracha les agrafes de son pourpoint, et tira de sa poitrine le chapelet à pointes d'acier : Voici, reprit-il, une relique que j'ai recueillie sur le cadavre de don Jose. Pauvre cœur déshonoré et mort pour moi! Sur cette relique, je vous jure que dans dix minutes vous serez morte.

— Quel lâche misérable êtes-vous, si vous avez même la pensée de ce crime? dit la marquise.

— Tel que vous m'avez fait, répondit Dolci en pétrissant avec fureur le chapelet dans sa main ; tel que vous m'avez fait, je n'ai plus de courage que pour le

crime ! et, puisqu'il s'en rencontre un utile, je m'en vais le commettre ! Vous ne damnerez plus personne. Il faudrait que toutes les femmes qui vous ressemblent fussent les premières victimes des lâches qu'elles font. — Cette fois, du moins, justice sera faite !

— Dieu du ciel ! s'écria Onesta ; c'est un noble, un Dolci qui parle d'assassiner une femme !

— C'est un Dolci, oui, cousine ! Ceux de mon nom ont coutume de mourir de la main d'une femme, et moi j'en vais tuer une ! voilà toute la différence, dit Luca en riant, et il dégaîna son stylet à lame longue et effilée.

— Ah ! c'est ainsi, reprit la marquise en reculant. Vous croyez que je vais m'agenouiller et vous tendre ma poitrine ! A moi ! quelqu'un ! à moi !...

— Vos femmes sont éloignées, vous me l'avez dit. Vous ferez mieux de prier.

— Approchez, Luca ! essayez de m'approcher ! vous verrez si j'ai peur. Vous avez songé à tout, n'est-ce pas ? Mais avez-vous songé que je me défendrais, et que vous êtes blessé... Approchez, et je vous tords le bras !

— Croyez-moi, dit Luca avec calme, vous êtes bien irrévocablement perdue ! Supposez que vous êtes au terme d'une maladie mortelle et résignez-vous. Mettez-vous à genoux là !

— Tenez, messer, finissons-en, dit la marquise. Vous êtes fou ! je me moque de votre stylet. Sortez de chez moi ; si je voulais, vous l'auriez déjà dans le cœur, votre stylet !

— C'est ce que j'avais prévu, dit Luca en frappant du pied.

Aussitôt la tapisserie, qui recouvrait une des portes, se souleva et le cavalier Vespasiano entra, muet, pâle et le visage empreint de cette expressive beauté que les circonstances solennelles de la vie prêtent aux traits les plus vulgaires.

A l'aspect de cette sévère figure, impassible comme celle de quelque juge surhumain, la marquise joignit les mains et tomba à genoux tout éperdue :

— Monsieur ! s'écria-t-elle, je ne vous connais pas ! que vous ai-je fait... ? que me voulez-vous ?

— C'est l'ami de ser Michel. Faites votre prière, dit Luca d'une voix brève.

— Je ne prierai point ! non ! Vous me tuerez sans que j'aie prié : c'est un crime de plus dont vous vous chargerez !

— Je m'en charge, dit le jeune homme, faisant un pas vers elle, le stylet levé.

— Oh ! Monsieur, cria la malheureuse femme, em-

brassant les genoux de Vespasiano, Monsieur, défendez-moi !... Ayez pitié... Je n'ai rien fait pour mourir, je vous jure.....

La sueur ruisselait du front du cavalier, mais il ne bougea pas.

Onesta, se retournant alors violemment et se traînant aux pieds de son jeune époux, leva sur lui ses beaux yeux pleins de larmes :

— Luca ! dit-elle, tue-moi ! je t'aimais ! tue-moi si tu veux, mais je t'aimais bien véritablement ! Oh ! Luca !... mon amant... mon époux !.....

A ces mots, Luca eut comme un de ces éblouissements auxquels il était sujet, et porta une main à son front.

La marquise se releva brusquement, s'élança avec désespoir vers la porte et cria de toutes ses forces : Au secours ! au secours !

Mais aussitôt elle sentit la large main de Vespasiano s'appuyer sur sa tête, et, accablée sous cette force invincible, elle retomba sur ses genoux.

— Repentez-vous, Onesta, repentez-vous ; c'est fini ! dit Luca qui était derrière elle, en allongeant son bras armé par-dessus sa tête ; et au même instant la lame du stylet, descendant comme un sillon de la foudre, vint s'enfoncer profondément entre l'épaule et le sein

de la jeune femme : elle tomba roide morte sans pousser un cri.

— Cavalier ! dit Luca Dolci à Vespasiano, appuyez-vous sur mon bras, sur mon bras gauche, car vous paraissez mal à l'aise. Venez !... sortons d'ici.

FIN.

TABLE

La Petite Comtesse.. 1
Le Parc.. 135
Onesta.. 167

CORBEIL, TYPOGR. ET STÉR. DE CRÉTÉ.



